

h o p a l a !

débats de bretagne et d'ailleurs

Médias :

Interview exclusive de Rozenn Milin (TV Breizh)
Ned Thomas : Langues minoritaires et médias

Identités

C. Demeuré-Vallée, Andrew Lincoln

Paysage

F. Benozzo, A. Guimard

Dernière demeure
une nouvelle de C. Lauret

Le Rapport
texte de G. Prémel

Poésie

Y. Brusq, N. Caradec,
A. Kervern, A. Véléva
Poèmes Tang

Notes de Voyage

par B. Gestin

Littérature

Y. Drézen par F. Morvannou

Artiste invitée :

Chu Shiu Chin

Revue invitée :

Les Voleurs de Feu
Al Laerian Tan

Textes de T. Cabral, J.-C. González,
G. Joncour, J.-P. Kermarrec,
Y. Orveillon

n°5

juillet-octobre
2000

h o p a l a !

débats de bretagne et d'ailleurs

n° 5

juillet - octobre 2000

"La pire des choses est l'indifférence."

Ned Thomas

DIRECTEUR

Jean-Yves Le Disez

DIRECTEUR ADJOINT

Andrew Lincoln

COMITÉ DE RÉDACTION

Mary-Ann Constantine

Alain Kervern

Jean-Yves Le Disez

Andrew Lincoln

Roland Michon

Joseph Rio

**SECRÉTAIRE DE
RÉDACTION/MAQUETTISTE**

Manuel Cortella

Librairies partenaires

Vous trouverez *hopala !* dans les librairies dont les noms suivent :

Ar Bed Keltiek (Brest, Quimper)
Dialogues (Brest)
Le Grand Jeu (Brest)
Ar Vro (Daouarnenez)
CapLan & Co (Guimaëc)
Gwalarn (Lannion)
Librairie-papeterie du Conquet (Le Conquet)
Coop Breizh (Lorient)
Librairie L'Imaginaire (Lorient)
André (Morlaix)
La Nuit Bleue (Morlaix)
Marine (Morlaix)
Vent d'Ouest (Nantes)
Coop Breizh (Paris)
Le champ des livres (Plougastel-Daoulas)
Calligrammes (Quimper)
Espace Culturel (Quimper)
Penn da Benn (Quimper)
Coop Breizh (Rennes)
Les Nourritures Terrestres (Rennes)
Librairie Lenn Iha Dilenn (Vannes)

Cette liste n'est pas définitive.
Toutes les librairies qui souhaitent nous rejoindre sont naturellement les bienvenues.

hopala ! - débats de Bretagne et d'ailleurs paraît trois fois l'an.

Éditée par l'Association *HOPALA !* (Plougastel-Daoulas)

ISSN 1296-2031

Soutenue par l'Institut Culturel de Bretagne (Conseil Régional de Bretagne), la DRAC Bretagne et le Conseil Général des Côtes d'Armor

Rédaction : *hopala !*,

BP 27, 29470 Plougastel-Daoulas

Tél./Fax 02 98 30 60 30 - E-mail : hopala@wanadoo.fr

Les opinions exprimées n'engagent que leurs auteurs.

La revue n'est pas responsable des manuscrits qui lui sont confiés.

© Association *HOPALA !* pour la traduction des textes en français.

© les auteurs pour les textes.

Appel à contributions

Nous serions ravis de recevoir des articles sur les sujets suivants, qui seront traités dans les prochains numéros : **l'environnement, l'agriculture, le théâtre en Bretagne aujourd'hui, les pratiques sociales, le tourisme**, (même si, naturellement, tout article portant sur d'autres sujets mais susceptible d'intéresser nos lecteurs sera également le bienvenu).

Merci aux auteurs de nous faire parvenir leurs textes sur papier *et* disquette, accompagnés d'une enveloppe affranchie à leur adresse.

Nous tenons cependant à rappeler que la revue se réserve bien évidemment le droit de refuser les articles qui lui seront soumis et qu'en aucun cas les auteurs ne seront rémunérés.

hopala !

Sommaire

Éloge du divers	5
IDENTITÉS	
Andrew Lincoln, La Bretagne, la France, l'Europe	6
Christian Demeuré-Vallée, Pour en finir avec les vieux débats... et en entamer de nouveaux!	10
Anélia Véléva, 3 poèmes	17
Francesco Benozzo, Bretagne des Appenins	20
MÉDIAS	
Du rêve à la réalité, interview exclusive de Rozenn Milin, directrice de TV Breizh	25
Ned Thomas, langues minoritaires d'Europe et médias : les enjeux d'une reconquête	29
Gérard Prémel, Le rapport ; Entre synchronie et diachronie	37
Chu Shiu Chin, La calligraphie	43
Alain Kervern, Sur les champs passe le vent d'automne	44
4 poèmes Tang	45
Armelle Guimard, Question de paysage ; Vers une reconnaissance du paysage en Europe	46
Nathalie Caradec, Cette terre dans la mer	53
Claude Lauret, Dernière demeure	54
Youenn Brusq, Haikaiou	60
LES VOLEURS DE FEU revue invitée	61
Yann Orveillon, La fondation des Voleurs de Feu	
Poèmes de Jean-Paul Kermarrec, José-Carlos González, Tristan Cabral, Gilbert Joncour, Yann Orveillon	
Bernard Gestin, Toc-toc, aquí están "Los Correos de Breñaña"!	75
Fañch Morvannou, La place de Youenn Drézen dans la littérature bretonne	79
La balle au bond	91
Impressions	92
À venir	95

ÉDITORIAL

DEBATS

POÉSIE

PAYSAGE (1)

ACTUALITÉ

HUMEUR

ARTISTE INVITÉE

POÉSIE

PAYSAGE (2)

POÉSIE

NOUVELLE

HAÏKU

REVUE INVITÉE

POÉSIE

VOYAGE

LITTÉRATURE

COURIER DES LECTEURS

COMPTES RENDUS

MANIFESTATIONS



Éloge du divers

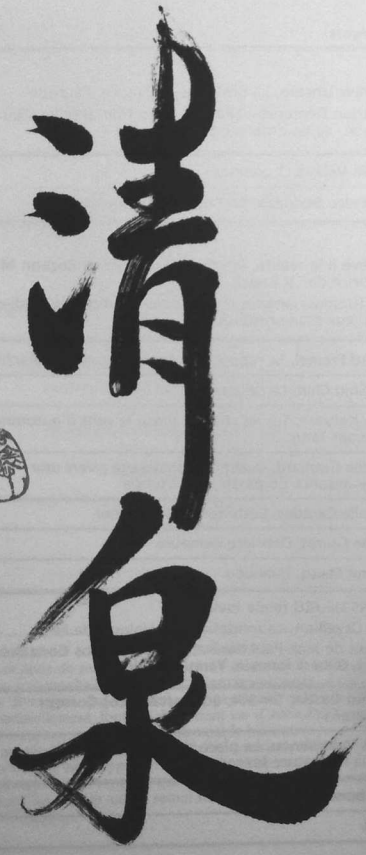
Soucieuse de refléter l'état de la réflexion et de la création en Bretagne, une revue comme la nôtre peut hésiter entre le kaléidoscope et le microscope. Ce numéro 5 montre qu'il n'y a pas forcément à choisir entre fromage et dessert. Si les textes ont parfois une tendance à chercher la compagnie d'autres textes pour former des sous-ensembles (identités, médias, paysage, revue invitée, haïku, calligraphie...), ils ne constituent cependant pas à proprement parler des 'dossiers'. C'est qu'*hopala !* ne dit le même que pour mieux défendre l'idée du divers, "source de toute énergie", comme l'a bien vu Segalen. Une revue n'est pas un livre : elle tire sa force non pas de la simple accumulation mais de la diversité, faite d'oppositions et de complémentarités - où l'on retrouve la barre oblique de feu *noir/blanc !* -, des textes qu'elle met, au sens fort, en présence.

Le sommaire n'est donné qu'à titre indicatif. Les papillonneurs, ceux qui aiment commencer par la dernière page sont les bienvenus. À chacun, en somme, de composer son propre kaléidoscope ou de regarder au microscope telle ou telle facette de cet objet qui, comme le diamant, cherche à procurer du plaisir aux sens et à l'intellect sans dissimuler (au contraire) ses arêtes.

La période récente a été endeuillée par un terrible événement. À *hopala !*, comme partout en Bretagne sans doute, nous avons éprouvé le besoin de parler, de dire notre colère, notre compassion, notre tristesse infinie. Et au delà de la condamnation de cet acte insensé et criminel attendant à la plus précieuse des choses, à la vie même, nous avons voulu essayer de penser malgré tout, pour ne pas donner raison à l'horreur. Dans l'article qui suit, Andrew Lincoln fait la synthèse de nos réflexions.

hopala !

N.B.
À compter de ce numéro, *hopala !* paraîtra trois fois l'an (en mars, juillet et novembre). Le prix du numéro en librairie ou pour les abonnés (respectivement 70F et 55F) ne change pas.



Chu Hsiu-Chin
Source Claire

La Bretagne, la France, l'Europe

Andrew Lincoln

Depuis la parution du dernier numéro d'*Hopala !* en mars 2000 plusieurs événements sont venus confirmer que la Bretagne d'aujourd'hui a un besoin vital du travail intellectuel que notre revue essaie de développer : débattre et ainsi repérer les enjeux décisifs de notre vie collective.

Le plus grave de ces événements, car il s'est agi littéralement de vie et de mort, est l'attentat de Quévert. Cet acte criminel et lâche, qui n'a toujours pas été revendiqué, a clos un débat et en a ouvert d'autres. La condamnation unanime de la violence par l'ensemble des forces démocratiques en Bretagne, l'appel adressé par Denis Riou lui-même, 'prisonnier politique breton' à l'Armée révolutionnaire bretonne lui demandant "d'envisager son auto-dissolution" semblent avoir mis une fin aux discours, déjà très marginaux, qui prétendent justifier l'organisation d'attentats.

Reste la nature de la cause qui a le plus souvent été invoquée pour justifier l'utilisation de la violence : l'indépendance de la Bretagne. À un moment où il faut trop souvent défendre le droit de penser contre un sectarisme drapé dans le déguisement détourné de la 'libre pensée', on doit d'abord rappeler le sens des articles X et XI de la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen : en dehors des cas explicitement prévus par la loi, on doit pouvoir parler et écrire libre-

ment. Ceux qui croient qu'il faut appliquer le principe de nationalité à la Bretagne et qui essaient démocratiquement de convaincre leurs concitoyens du bien fondé de leurs idées sont donc libres de le faire.

Ce qui n'empêche pas de constater que l'organisation politique qui préconise cette solution pour la Bretagne n'est qu'un groupuscule, que sa pensée politique se réduit à un slogan, et qu'elle n'a aucun écho dans l'opinion. D'où la tentation structurelle qui la guette : d'avoir recours à des formes d'action politique anti-démocratiques.

Toute démarche politique basée sur la notion d'identité nationale est aussi menacée par l'ambiguïté même de ce concept. Historiquement il a souvent joué un rôle positif, aidant les membres d'une nation à s'unir autour d'une définition partagée de celle-ci, à cultiver les vertus nécessaires à la vie de la cité, à prendre des décisions concernant la vie collective nationale, et à assurer la reproduction de la communauté nationale entre générations. Mais c'est un concept qui a, on l'a vu souvent, les défauts de ses qualités : exclusion de ceux qui ne sont pas conformes à la définition de la nation, dénigrement des traditions culturelles qui ne sont pas retenues comme faisant partie de la culture nationale, attitude méprisante envers d'autres cultures nationales, introduction d'un mode pseudo-ontologique de raisonnement qui rejette des idées non pas à cause de leur valeur intrinsèque mais parce qu'elles sont jugées non-conformes à l'identité nationale¹.

L'identité française, à cet égard, ne constitue pas une exception culturelle. Les réactions de Jean-Pierre Chevènement au discours du ministre des affaires étrangères allemand, Joschka Fischer, préconisant le développement d'une véritable fédération européenne sont une malheureuse illustration à la fois d'un raisonnement pseudo-ontologique (le fédéralisme européen relève du "Saint-empire romain germanique" et donc n'est pas conforme à la tradition française) et d'une germanophobie à base de peur et de mépris ("L'Allemagne ... n'est pas encore guérie du déraillement qu'a été le nazisme dans son histoire")².

Les déraillements de plus en plus fréquents de ce souverainiste chevronné sont la réflexion d'une double crise de l'identité française. Contrairement à ce qu'affirme notre discours national sur les différences entre modèle allemand et modèle français de la citoyenneté, l'identité française, comme toutes les identités démocratiques de l'Europe de l'ouest, est fondée sur deux éléments : un fondement républicain ('le vouloir vivre ensemble' qui permet à la nation de mener une action politique collective) mais aussi un fondement ethno-cultu-

¹ Bhiku Parekh, 'Defining British National Identity', *The Political Quarterly*, 71.1 (2000) 6-7.

² Le fait que le ministre de l'intérieur n'a ni démissionné ni été démissionné en dit long sur le déclin d'une culture de responsabilité démocratique parmi notre élite politique : même au zénith du pouvoir de Margaret Thatcher, l'un de ses proches, le très germanophile Nicholas Ridley, a dû se retirer de la scène politique britannique pour des propos similaires.

rel qui en France est très centré sur la langue, tout récemment inscrite dans la constitution comme marqueur de la nation à côté de l'emblème national, de l'hymne national et de la devise de la République.

Ces fondements de l'identité française sont aujourd'hui fracturés. L'action politique nationale ne peut plus être efficace dans des domaines aussi variés que l'économie, la protection de l'environnement ou la lutte contre la criminalité organisée. La culture française 'pure', dont un Renaud Camus semble si nostalgique, a toujours été une fiction mais c'est une fiction qui a de moins en moins de rapport avec la réalité d'une société française devenue de plus en plus multiculturelle.

Le projet européen, né d'un besoin de paix, est aujourd'hui une ardente obligation pour tous les citoyens qui souhaitent retrouver une pratique politique collective capable de peser sur l'évolution de notre société dans les domaines qui échappent dorénavant aux possibilités d'une régulation purement nationale. Le discours de Fischer, *De la confédération à la fédération, réflexion sur la finalité de l'intégration européenne*, ainsi que la réponse conviviale de Hubert Védrine relancent la discussion sur les outils politiques et institutionnels dont notre avenir européen a besoin¹. L'avenir de la Bretagne se joue clairement aussi là, autour d'une réflexion approfondie sur la répartition des compétences entre les niveaux régional, national et fédéral. Pour paraphraser Védrine, dans un esprit de subsidiarité il faut savoir si l'on peut déterminer exactement ce qui doit être, ou rester, géré au niveau régional, puis ce qui le serait au niveau national. C'est en structurant l'interdépendance entre les trois niveaux de gouvernement de façon aussi démocratique que possible que le vouloir vivre ensemble des Bretons, qui coexiste avec leurs vœux de vivre ensemble français et européen, trouvera un cadre politique adapté à son expression.

Un sujet important, pourtant, n'a pas été abordé par nos deux débatteurs créatifs : l'identité européenne. Ils s'arrêtent à un rappel de l'importance des identités nationales². Cependant, il est difficile d'imaginer que des institutions européennes, même parfaitement conçues, puissent fonctionner de façon satisfaisante sans qu'elles bénéficient d'un 'plébiscite de tous les jours' par les citoyens européens. Vu les défauts historiques des identités nationales créées depuis le dix-huitième siècle, nous ne pouvons faire l'économie d'un large débat sur le type d'identité européenne qui sera le mieux adapté aux besoins de l'Europe.

La première façon d'aborder ce débat est d'énumérer les critères auxquels cette identité devra correspondre si elle veut éviter les aspects négatifs des identités nationales historiques. Cela serait par exemple : une identité qui inclue et respecte la diversité ; une identité qui reconnaisse son inévitable sélectivité et qui en conséquence se voie comme provisoire et encourage les critiques positives ; une identité qui fasse le pont entre le passé et l'avenir, reconnaissant l'histoire sans en être prisonnière ; une identité qui réfléchisse de façon critique sur les valeurs qu'elle représente ; une identité qui se définisse positivement pour ce qu'elle est et non pas négativement contre d'autres identités ; une identité, enfin, qui soit le produit d'un large débat démocratique et qui ne soit pas imposée par une élite politique ou intellectuelle³.

En essayant de concevoir en quoi pourrait consister une identité européenne conforme à ces critères, capable, par exemple, d'intégrer dans le respect de leur histoire et de leur culture d'origine tous les nouveaux Européens issus des immigrations depuis 1945, on arrive rapidement à la conclusion qu'il faudra construire une identité d'un nouveau type radicalement déconnectée de la notion traditionnelle de culture.

L'intellectuel qui a poussé la réflexion le plus loin à ce sujet est le philosophe allemand Jürgen Habermas. Il préconise en effet une identité européenne fondée sur un seul socle républicain d'adhésion aux principes universels de la souveraineté populaire et des droits de l'Homme. Elle éviterait le danger d'une définition purement intellectuelle et abstraite de l'identité en affirmant le lien entre cette citoyenneté et l'acquisition de droits sociaux et culturels. L'Europe de demain doit, en effet, pouvoir approfondir les droits sociaux de chacun, d'où l'importance du modèle social européen, et garantir la reconnaissance mutuelle de toutes les cultures présentes sur son territoire⁴.

Ici, comme dans le champ des institutions, le rapport entre Fédération européenne et États-nations sera dialectique. De même qu'il est difficile de concevoir le maintien d'États centralisés dans le cadre d'une fédération européenne, il sera impossible pour des cultures majoritaires de continuer de définir de façon exclusive et autoritaire ce qui est conforme à l'identité nationale. Les futurs citoyens européens, dont les Bretons, auront des droits culturels à la fois comme citoyens européens mais aussi comme membres de leur État-national. La France a du chemin à faire pour se mettre au diapason de ce républicanisme européen de demain dont dépendra le plein épanouissement de la culture bretonne.

En fait la seule personnalité politique à s'être aventurée sur ce terrain récemment est Jacques Chirac dans un discours devant l'Institut des hautes études de défense nationale mais la réflexion n'est pas très poussée : "De même que pour la nation, il serait vain de vouloir définir l'Europe de manière abstraite. L'Union européenne s'affirmera véritablement sur la scène internationale lorsque ses habitants manifesteront avec force leur sentiment d'appartenance européenne."

L'émergence de ce sentiment m'apparaît comme l'une des grandes promesses de ce siècle. Il se trouve dans la vie, dans la culture et dans les émotions des jeunes Européens d'aujourd'hui. Parce qu'ils sont portés par les mêmes enthousiasmes et les mêmes indignations, le projet d'une Europe forte sur la scène internationale prend tout son sens" *Le Monde*, 31 mai 2000.

³ Bhiku Parekh, "Defining British National Identity" 7-8.

⁴ Voir Jürgen Habermas, *L'intégration républicaine* (Paris : Fayard, 1998) chapitres 2 à 5.

¹ De larges extraits du discours de Fischer ont été publiés dans *Le Monde* du 14-15 mai, 2000 sous le titre "L'Europe unie selon Joschka Fischer".

² Réponse à Joschka Fischer de Hubert Védrine a paru dans *Le Monde* du 11-12 juin 2000. Le tutoiement adopté par Védrine pour s'adresser à Fischer dans les colonnes austères du *Monde* dit presque plus que le fond de ses propos sur le potentiel du projet européen.

³ "... l'Europe n'est pas un continent nouveau, mais un continent rempli de peuples, de cultures, de langues et d'histoires différents ; les États-nations sont des réalités indispensables, et plus la mondialisation et l'europanisation créent des superstructures éloignées du citoyen et des acteurs anonymes, plus les êtres humains s'accrocheront à la sécurité et à l'abri moral que leur apportent les États-nations" (Joschka Fischer).

⁴ "J'ai bien noté que tu avais pris à juste titre la précaution de rappeler qu'il n'était pas question de faire disparaître les États-nations, car tu es conscient que beaucoup d'Européens demeurent profondément attachés à ce cadre de l'identité et de la vie démocratique. Pour la France, entre autres, c'est essentiel" (Hubert Védrine).

Pour en finir avec les vieux débats... et en entamer de nouveaux !

Christian Demeuré-Vallée

La mobilisation est trop générale pour être purement fortuite. Depuis quelques mois s'accumulent, dans la presse ou sur le bureau des élus, articles et courriers hostiles au mouvement culturel et politique breton. Les avis sont unanimes, les organisations bretonnes présenteraient tour à tour un danger ethnique et communautariste, une menace pour la laïcité, un risque de séparatisme anti-républicain ainsi qu'une lourde résurgence collaboratrice. Réseaux laïcs, libres penseurs à la liberté nostalgique et nationaux républicains de tout poil ont semble-t-il sonné l'hallali lorsque la France a, l'année passée, envisagé de ratifier la Charte du Conseil de l'Europe pour les langues régionales ou minoritaires. Pour ces grands amateurs de symboles, c'est d'abord l'exception linguistique et culturelle française, expression de son intangible souveraineté, qui est en jeu. Comme toujours, la réalité du terrain doit s'effacer devant leur autisme national, la sauvegarde de l'humanité l'exige. Mais, au-delà du précédent juridique et international, c'est bien dans leur esprit une réalité sociale hostile qu'il convient d'abattre. Depuis plusieurs années en effet la Bretagne, comme d'autres régions, est le théâtre d'un réveil culturel sans précédent. Longtemps complexée, la population affiche désormais sereinement son identité à multiples facettes, les organisations culturelles connaissent une sympathie sans précédent, les milieux économiques s'emparent du phénomène et les élus suivent. L'éphémère effet de mode entrevu initialement pourrait bien révéler une évolution sociale beaucoup plus profonde et cela ne manque pas d'inquiéter.

Ancien syndicaliste étudiant, C. Demeuré-Vallée collabore à plusieurs projets de développement culturel.

Faut-il vraiment répondre à ce foisonnement d'accusations ? La nature habituelle des procédés basés sur l'amalgame et la manipulation de l'information n'offre guère d'ouverture à un débat réellement démocratique. Pourtant à force de répétitions médiatiques, les Bretons commencent à se sentir mal à l'aise, pris entre la force croissante de ces attaques très idéologiques et leur sympathie, peu théorique, pour la revendication culturelle. De plus, si les procès sont mauvais, les questions qu'ils soulèvent méritent mieux que les termes du débat proposés par nos Robespierre de la post-modernité.

Dérive ethnique ou communautaire des tenants de l'identité bretonne ? La Nation ayant remplacé Dieu comme source de pouvoir à la faveur de la révolution de 1789, serait depuis lors, national, français et républicain tout ce qui est de l'ordre de la raison et de l'ordre de la raison, du progrès, de la modernité tout ce qui est lié à l'expression linguistique et culturelle française. Tout le reste en revanche serait irrémédiablement englué dans une obscure 'tradition' empreinte de superstition et de main-mise religieuse et bien sûr anti-national, anti-français et... anti-républicain. Le ressort intellectuel est plus que rouillé, mais c'est toujours sur ses bases que les revendications bretonnes successives se trouvent de manière constante impitoyablement qualifiées de communautaristes et anti-laïques. Malheureusement pour l'avenir de l'humanité, les fondements scientifiques de la distinction entre 'raison-modernité' et 'tradition' n'existent pas plus que le Père Noël. Les catégories imposées procèdent uniquement de la définition voire de la domination politique. Les Bretons aspirant à parler leur langue ne sont dans l'absolu pas plus traditionnels, ethnistes ou théocrates que n'importe quel francophone.

Nous ne sommes plus au 19^{ème} siècle. Les communautés dites traditionnelles ont largement disparu, les Bretons d'aujourd'hui composent, comme les autres citoyens européens, leur identité personnelle par de multiples appartenances individuelles ou collectives. Leur combat n'est pas celui du particularisme mais de la normalisation culturelle, c'est-à-dire du droit à vivre librement et sans discrimination leur culture. La création artistique bretonne a compris depuis longtemps les vertus du métissage. Le débat est clos. Que dire en revanche des tenants d'une certaine exception culturelle française, revendiquant pour eux-mêmes des droits - incontestés - qu'ils s'acharnent à refuser aux autres, clamant la supériorité de leur génie et la véracité de leur cause à la face d'un monde décidément hostile : 'l'état de siège permanent, nous contre eux !' Ne serait-on pas là en présence d'un schéma parfaitement néo-tribal ?

Atteinte à la laïcité ? De quoi parle-t-on ? La laïcité serait née de la nécessité de faire cohabiter plusieurs religions sur un même territoire. À l'ancien triptyque : 'un roi, une foi, une loi' en a succédé un autre, tout aussi sacré : 'une nation, une langue, un État', à la faveur du 19^{ème} siècle triomphant. La langue, la culture et l'histoire sont devenus les nouveaux évangiles de la religion stato-nationale. Personne ne remet en cause la place de la langue française, mais en revendiquant des droits linguistiques et culturels dans la sphère publique, en entamant le dogme culturel de l'État-Nation, les Bretons, les Basques ou les Occitans ne sont-ils pas au contraire les porteurs d'une nouvelle laïcité ? Les implications nouvelles d'un monde irrémédiablement plus mobile et plus ouvert ne permettront pas d'échapper longtemps à ce type de débat.

Menace pour la République, séparatisme ? Par un nouveau mystère de la Sainte Trinité, la fille aînée de l'Église reconvertie en Patrie des Droits de l'Homme serait Une et Indivisible. L'État, la Nation et la République seraient aussi sûrement incarnés dans la France que le Père, le Fils et le Saint Esprit en un Dieu unique. L'intangibilité du tout n'est pas contestable. Dans ces conditions, le crime de lèse-République et le danger séparatiste existent avant tout dans le délire paranoïaque des gardiens du dogme. Ils n'ont pourtant ni le 'monopole du cœur', ni celui de la raison. La liberté, l'égalité, la fraternité n'ont jamais constitué une AOC *made in France*. L'idée séparatiste ne représente en soi ni un crime contre la pensée, ni une atteinte aux valeurs fondamentales. Elle peut être mue par des objectifs parfaitement éthiques et démocratiques. Seule l'intransigeance religieuse de quelques bigots de l'archaïsme républicain est à même de s'en offusquer. Il suffit de remettre en cause leur monolithisme philosophique pour se trouver irrémédiablement excommunié. La nuance existe pourtant.

La démocratie, en particulier locale ou régionale, est-elle soluble dans la République ? Inlassablement, depuis des années, Bretons et Alsaciens expriment leurs aspirations à des droits culturels, les Basques à un département, les Corses à plus d'autonomie et à la reconnaissance de leur peuple. Ces revendications identitaires ou institutionnelles couvrent aussi bien souvent des enjeux de développement ou de survie économique. Devront-elles aussi éternellement que durera la France s'écraser devant le mépris de la classe politique et la froideur de la loi unique ? Peuvent-elles avoir d'autres recours que les rapports de force - et jusqu'ou ? - pour faire valoir des aspirations apparemment saugrenues vues de Paris mais parfaitement légitimes vues de Strasbourg ou Bayonne ?

Nombreuses sont les polémiques qui portent enfin sur le passé collaborateur de la revendication politique - voire culturelle - bretonne et ses implications présentes. Le débat mérite en effet d'être relancé, à la condition qu'il soit motivé par des objectifs de vérité historique et non par la volonté de jeter le discrédit sur les aspirations actuelles des Bretons à vivre leur identité. Il est incontestable qu'en raison de choix, tantôt idéologiques, tantôt stratégiques, nombre de militants politiques bretons ont tenté de s'appuyer sur l'Allemagne nazie pour arracher une improbable indépendance. Ils ont ainsi commis une double erreur : politique et morale. Cela engage-t-il pour autant les militants d'aujourd'hui ? Ils appartiennent pour la plupart aux générations nées dans les années 60 et 70. À quelques exceptions près, généralement dénoncées, ils ne revendiquent aucune filiation historique ou idéologique avec le nationalisme des années 40. Leur héritage politique est tout autant celui des radicaux que des nationalistes d'avant guerre, de la démocratie chrétienne, du gaullisme ou de la vague gauchiste pour les périodes plus récentes. Le passé collaborateur du nationalisme breton leur appartient comme il appartient à la société bretonne dans son ensemble. Il se doit d'être regardé droit dans les yeux. Il n'en reste pas moins que le débat piétine allègrement, prisonnier de l'invective, des raisonnements simplistes et d'enjeux politiques actuels. Il est tout aussi évident que l'embarras des milieux militants bretons face à la polémique traduit une insuffisance de travail critique sur le passé mais peut-être plus encore sur les ressorts profonds de ce militantisme ?

Collaboration et antisémitisme, les deux thèmes sont trop graves pour être utilisés à de basses fins de politique contemporaine. Au petit jeu de massacre, il n'est guère de famille politique actuelle, et notamment dans la classe politique hexagonale, qui n'ait par le passé produit des collabos et des antisémites. La vérité mérite un cadre honnête de recherche et de réflexion, c'est pourquoi le débat sur la collaboration nationaliste en Bretagne doit être abordé dans son contexte global. Dans son principe fondateur, le nationalisme breton est un avatar du nationalisme français, républicain ou non. Réaction à l'imposition d'un modèle national, il en constitue tout à la fois la critique en même temps que la reproduction souvent caricaturale. C'est le paradoxe, partagé par nombre de situations de domination, dont il ne s'est jamais débarrassé. On ne peut guère entamer le procès des errements collaborationnistes du nationalisme breton sans lui associer celui du nationalisme français qui l'a généré et avec lequel il fait système. Dans l'implacable logique monolithique, toute revendication bretonne, affirmation d'une différence au sein d'une République Une et Indivisible, est forcément anti-républicaine et anti-française, puisque les deux se

confondent, et donc fatalement coupable de collusion avec l'ennemi. Il convient dès lors d'analyser en quoi ce schéma qui a fonctionné tant avant qu'après la seconde guerre mondiale a pu avoir des conséquences sur les actes comme sur les discours des militants bretons et de leurs adversaires.

Au contexte politique s'ajoute le contexte sociologique et historique. C'est au sortir de la seconde guerre mondiale, soit à la veille de la plus grande mutation socio-économique que la Bretagne ait connu au cours de son histoire, que s'est généralisée l'équation "Breton (au sens de militant politique ou culturel) = collabo en puissance". Fondée sur des faits de collaboration réels, elle s'étend au point de s'appliquer largement à des personnes ou à des aspects de la revendication (en particulier culturels) étrangers à toute compromission. Car au-delà de la simple équation, le message est porteur d'un sens plus profond : le Breton qui tente de revendiquer son identité ne peut être qu'un arriéré sauvage et obscurantiste, ennemi des lumières et de la raison, rien d'étonnant dans ces conditions qu'il soit l'allié 'naturel' du Boche, ce barbare ! Le slogan n'est après tout que la résurgence logique et facile du subtil "'oui' se dit 'ya' en breton comme en boche" mobilisé dans le contexte de la première guerre mondiale à l'appui d'une intense répression linguistique. La sociologie des nationalistes collaborateurs, petits bourgeois, intellectuels, avant-gardistes, parfois brillants, contraste avec leur arriération supposée. Mais le tour est joué, les circonstances ont fourni l'accompagnement idéologique idéal de l'assaut final contre la société paysanne et traditionnelle bretonne au profit du message national-républicain et de sa modernité triomphante. Il n'est donc guère étonnant que les personnes inquiètes d'une réappropriation identitaire croissante réactivent les vieilles images. La Bretagne aurait décidément beaucoup à gagner en retravaillant son passé !

C'est probablement à ce niveau qu'intervient la responsabilité de ceux qui militent aujourd'hui et depuis des années pour une émancipation culturelle et politique bretonne. Elle est avant tout intellectuelle. Les générations militantes apparues depuis les années 60 ont certes clairement rejeté l'héritage du passé. Elles présentent de plus des profils sociologiques et des histoires politiques personnelles différentes. Mais tout comme le précédent, leur militantisme est une maladie adolescente. S'il y a filiation entre les militants politiques ou culturels d'avant-guerre et ceux de la période actuelle, elle est d'abord de l'ordre du symptôme. Face à la négation de l'évidence - la réalité du peuple breton - par les fictions théoriques du nationalisme français, ils n'ont jamais su dépasser le stade de l'affirmation existentielle. Le

contenu des choses ne les intéresse pas, seule leur importe la surface qu'ils tentent désespérément d'imposer au gré des gens et des événements. Recherche d'une indépendance sans peuple ou malgré lui, autonomisme sans contenu, défense d'une langue à côté de ses locuteurs, hier comme aujourd'hui, les militants de la cause bretonne n'ont de consistant que leur inconsistance. Inlassablement, ils tentent d'accrocher leur soif de reconnaissance aux alternatives idéologiques de passage, n'empruntant le plus souvent que le dernier wagon. Fascistes de pacotille, communistes à la remorque, dindons du socialisme, déçus de l'écologie, autonomistes sans autonomie intellectuelle, ils surfent avec peine sur l'enchaînement des conjonctures. Les nationalistes collaborateurs souhaitaient avant tout faire exister la revendication bretonne dans le second conflit mondial. Ils recueillent souvent la complaisance compréhensive et parfois bienveillante de ceux qui sans partager leurs valeurs racistes ou autoritaires d'alors s'essaient sans plus de succès à inscrire la revendication dans leur époque. Une même velléité existentielle les réunit.

Au fil de son histoire le militantisme breton s'est toujours davantage tourné vers l'action et l'incantation que vers l'analyse. C'est dans cette logique que les générations les plus récentes ont fait l'économie d'un travail critique sur le nationalisme d'avant-guerre. Jeter aux aînés un anathème plus ou moins virulent leur suffisait. Elles ont cru, en rejetant tout lien avec l'action des générations précédentes, s'être débarrassées à jamais de toutes leurs influences. Personne n'a semblé-il jamais cherché à comprendre comment et pourquoi un mouvement porteur, dès les années 20, d'idées et d'initiatives prometteuses - pacifisme, unification européenne, dénonciation de l'État-Nation, décolonisation, production artistique et littéraire nouvelle - a pu ainsi dériver. Et pourtant, les bases intellectuelles de la revendication politique bretonne ont été posées par les militants d'avant-guerre. Malgré des ruptures évidentes, en particulier un solide ancrage à gauche, les doctrines successives sont venues se sédimer sur les schémas intellectuels et idéologiques du nationalisme d'avant-guerre. Militants d'hier et d'aujourd'hui partagent globalement une même vision de la Bretagne et de ses rapports avec la France. Proche des schémas nationalistes français, ils aiment la Bretagne plutôt que les Bretons, le peuple en majuscule plutôt que la population qui leur inspire un vague sentiment de rejet mêlé de complexe culturel et de déception sentimentale. Jamais ils n'ont voulu s'interroger sur les possibles liens entre les impasses de la revendication d'avant-guerre et les piétinements gesticulatoires des mouvements contemporains.

Mue par une pensée paniquée, par l'idée de la mort de la Bretagne, de sa langue, de sa culture, par l'ampleur de la tâche à entreprendre, la revendication bretonne ne cesse de s'inscrire dans l'urgence plutôt que dans la durée. Elle s'arroge des valeurs qu'elle ne s'est jamais donnée la peine de s'approprier par un travail de définition ou de compréhension. N'ayant jamais véritablement établi ses valeurs, elle n'a pas su fonder son projet. Cette légèreté l'expose aux circonstances et aux dérives possibles. Formatés sur le court terme, les militants n'ont pas plus tiré les leçons du passé, qu'ils n'essaient depuis des années de projeter leur action dans la société qui les entoure. Seule à prétendre penser l'avenir de la Bretagne et de sa société en dehors des cadres concoctés à Paris, la mouvance politique et culturelle bretonne a depuis longtemps démissionné, tant le passé que le présent, laissant les Bretons sans véritable alternative pour penser leur évolution spécifique.

Et pourtant, pour qui sait l'observer, la Bretagne politique reste plus que jamais un mystère. À deux reprises dans l'histoire récente - le référendum sur la régionalisation de 1969 et celui sur le Traité de Maastricht de 1992 - les Bretons ont massivement exprimé une vision de l'avenir différente du reste de la France. Selon un récent sondage de l'Observatoire Inter Régional du Politique, 37% d'entre eux ont le sentiment d'appartenir à une communauté humaine et 76% considèrent avoir des intérêts en commun. Autrefois vécue comme un handicap et un frein au développement, l'identité est désormais perçue comme un atout économique. L'ouverture internationale permet à la Bretagne d'être reconnue et de s'affirmer. Elle ne peut guère compter que sur sa capacité au débat interne et la mobilisation de ses forces endogènes pour régler les grands problèmes qui s'offrent à elle : mutation agricole et agroalimentaire, gestion de son environnement. À l'ouest de Paris, seules les grandes villes bretonnes, Nantes et Rennes, conservent une sphère d'influence urbaine et devront tôt ou tard faire corps avec leur territoire... sous peine de disparaître comme est en train de sombrer l'ouest de la péninsule. Tous ces éléments plaident pour l'émergence possible d'un courant politique nouveau et la définition d'un contrat social interne pour lequel le sentiment d'une identité partagée constitue encore la meilleure base. Le dépassement des vieux débats, la nécessité d'un travail critique sur le passé et sur la nature de la revendication bretonne, l'obligation de lui faire tenir son rôle vis-à-vis de la société sont encore les meilleurs services que peuvent lui rendre ses adversaires au travers de leur offensive actuelle.

le 18 mars 2000

3 poèmes

Anélia Véléva

Silences mixtes

Там
където не сме,
(Là
où on n'est pas,)
dans les hautes sphères des
silences.
Maints reflets se promènent.

En nous.

Сияят,
сillonnet,
bourdonnent,
жужат.

Отекват. Résonnent.
Мълчат.

Se fondent.

ГЪСТО МЪЛЧАНИЕ ЛАЗИ
lave d'émotions nues
creuse la masse grave, dense
de "sans nous".
Traînent les silences archi-
текат.
Coulent
les nouées mixtes,
roulent.
Ne permettent

nul vacuum gland
nul labial
nul pas nasal
nul volcan

ni grincement des dents
ni germe d'écho
ni larme cassée
ni étouffement

pas une once de ton
même pas une soupçonne
même pas un moi
même pas 'sans

nous' non plus,
ni lui,
qui alors.

Nie.

Nulle question
nulle formule
nulle racine carrée
nulle AB...

Magma de nullités,
crépi de non-sens,
colle de contrats en latence...

ooooo

Au commencement était la surdité.

В началото бе глухостта.

De nous.

Écrivain bulgare (nouvelles, poésie, articles), Anélia Véléva vit à Brest depuis 1991. En 1998, elle publie son premier texte en français (*Bribes*, éd. An Amzer, 1999).

Channels

La vie, cette suicidaire
emplit mon sang de canaux.
Триони текат във вените ми.
(Scies
coulent dans mes veines.

La musique de fonte
mâche mes tripes désaxées,
fourche mes cœurs effarouchés,
perce ma peau pétrie

et se propage hors-vie.

Sans fond
mes artères se remplissent
d'écho.

Coveret

Глухият стон на болката ти
(La plainte sourde de ta douleur)
m'esclave à mes repères.
M'arrache à ma liberté,
me cloue au fidèle,
l'infime petit de l'instant,
ment et aime
au réel,
brèche-atout,
et me propulse hors-vrai
aspirée, effrénée,

brute.

Bretagne des Apennins

- Paysages dans les paysages -

Francesco Benozzo

A. Lieux

Houat, Hoedic et Molène sont trois îles du Ponant du massif armoricain. Les deux premières, dans le golfe du Morbihan, sont éloignées les unes des autres de quelques kilomètres ; Molène, dans le Finistère, se trouve au moins à cent cinquante kilomètres plus au Nord-Ouest. Je les ai vues en 1991 et en 1994, pendant de brefs séjours en Bretagne.

Le Giovo, le Rondinaio et le Spigolino sont trois sommets de l'arête des Apennins toscan-émiliens. Leur déplacement répète, à l'échelle réduite et renversée, celle des trois îles du Ponant. Les deux premières se trouvent sur l'axe de l'arête entre le Monte Nuda et les Tre Potenze ; le Spigolino sur l'axe Cimone-Corno alle Scale, quelques kilomètres plus au Sud-Est. Je les fréquente depuis ma plus tendre enfance.

a. Îles atlantiques

Houat. Hoedic. Molène. Je me promène sur une île du Ponant et j'écoute, je respire, je vois, je sens à l'intérieur de moi l'océan. L'océan est de partout. Chaque pierre, chaque lieu où l'herbe pousse, chaque plante semble née de la mer. L'île même est océan, ses bruits, ses formes, comme un fond de marée basse permanente. Houat, Hoedic, Molène : sèches de marée basse dans la vaste étendue ; créatures atlantiques, couvertes d'algues, habitées par les crustacés.

a'. Arêtes des Apennins

Giovo. Rondinaio. Spigolino. Je me promène sur une arête des Apennins et je regarde les vallées qui se répandent au loin. Je sens l'odeur des sous-bois et des pierres, et, là où le soleil atteint les éboulements, j'écoute le vent qui incline l'herbe des versants. J'entends l'écho de mes pas dans le terrain, je l'entends qui se répand jusqu'aux racines de la montagne. Je pense aux couches ensevelies qui fermentent, aux sédiments accumulés au-dessous de moi. Hauteurs et sommets grandissent et disparaissent, autour du Giovo, du Rondinaio, du Spigolino.

B. Métamorphoses

Il y a 300.000.000 d'années les fonds marins n'étaient pas des fonds. Les lieux de l'eau étaient des lieux de l'air. Vallées et montagnes séparaient Houat d'Hoedic ; fleuves, bois, arêtes. Molène, Houat et Hoedic étaient trois hauts plateaux herbus sous lesquels passaient les nuages. Là-haut, il n'y avait aucun son, aucune odeur ou couleur qui rappelait la mer. Il n'y avait aucune Houat, aucune Hoedic, aucune Molène. Mais seulement des hauts plateaux parmi les hauts plateaux.

Il y a 300.000.000 d'années les versants n'étaient pas des versants. Les lieux de l'air étaient des lieux de l'eau. Une étendue de vagues séparait le Giovo du Rondinaio. De hautes vagues qui grondaient contre les rivages. Le Spigolino, le Giovo et le Rondinaio étaient trois îles dans la mer ligurienne-piémontaise. Là-haut les sons, les odeurs et les couleurs étaient ceux de la mer. Il n'y avait aucune rocaïlle, aucun bois, aucune vallée. Des vagues sur les vagues.

b. Arêtes atlantiques

Houat. Hoedic. Molène. Je me promène sur une île du Ponant il y a 300.000.000 d'années, et je regarde les vallées qui se répandent au loin. Je sens l'odeur des sous-bois et des pierres, et, là où le soleil atteint les éboulements, j'écoute le vent qui incline l'herbe des versants. J'entends l'écho de mes pas dans le terrain, je l'entends qui se répand jusqu'aux racines de la montagne. Je pense aux couches ensevelies qui fermentent, aux sédiments accumulés au-dessous de moi. Hauteurs et sommets grandissent et disparaissent, autour de Houat, d'Hoedic, de Molène.

b'. Îles des Apennins

Giovo, Rondinaio, Spigolino. Je me promène sur une arête des Apennins il y a 300.000.000 d'années, et j'écoute, je respire, je vois, je sens à l'intérieur de moi l'océan. L'océan est de partout. Chaque pierre, chaque lieu où l'herbe pousse, chaque plante semble née de la mer. L'arête même est océan, ses bruits, ses formes, comme un fond de marée basse permanente. Giovo, Rondinaio, Spigolino ; sèches de marée basse dans la vaste étendue ; créatures atlantiques, couvertes d'algues, habitées par les crustacés.

C. Résonances

Je regarde un paysage et je le vois à travers les autres paysages que j'ai regardés. Éloignements d'espace et éloignements de temps sont compris dans ce croisement des lieux dans les lieux. Je regarde un paysage qui m'en rappelle un autre. Je regarde un paysage et j'en sens un autre. Le souvenir du premier devient la chose où je perçois la beauté du deuxième. Et à un certain point de mon avancement, le paysage que je voyais, comme s'il était à l'intérieur de celui que je regardais, l'accueille à son tour, et je commence à regarder celui-ci comme s'il était à l'intérieur de l'autre. Cette dynamique du mouvement percepteur est observable en nature dans certains processus de lithification, où les structures intrusives de matière deviennent à leur tour des formes inclusives dont les parties qui les accueillent grandissent par intrusion.

Des liens et connexions se manifestent dans l'expansion et le rétrécissement de mémoire du lieu et perception du paysage, dans la pulsation des formes et des durées dans d'autres formes et d'autres durées. Le lien entre les paysages fait partie des paysages. Considéré en lui-même, ce n'est pas seulement ce qui unit un paysage à un autre, mais également ce qui unit tous les deux à leur essence commune, c'est-à-dire à leur être paysage.

La résonance d'un paysage dans l'autre se manifeste dans un 'vibrer' de l'un par effet de l'autre ; ce vibrer produit à son tour une résonance de leur être paysage dans qui les traverse.

c. Îles d'arêtes

Je me promène sur l'île de Houat en pensant à l'arête de Giovo. J'écoute, je respire, je vois, je sens à l'intérieur de moi l'océan. Je

pense aux vallées qui se répandent au loin. L'océan est de partout, mais c'est comme si je sentais l'odeur des sous-bois dans le vent qui incline l'herbe des versants. Dans chaque pierre, dans chaque plante qui vit sur l'île, dans mon regard, mon haleine et mon ouïe, pendant un instant il y a un écho des Apennins. Constitué de lumières, de formes, de souvenirs. Pendant un instant c'est vraiment l'île à s'y trouver dedans, et c'est comme si, en me réveillant d'un rêve, je retrouvais les éboulements de ces versants lointains. Dans les contours de Houat, où je marche, je ne peux plus ne pas voir les contours des plateaux de Giovo. Je parcours ces prés et ils me frappent et m'émeuvent car il me font penser aux lieux des hêtres. Et ainsi je bouge, loin et près, sur un vaste océan qui grandit et une mer silencieuse qui n'existe plus. Et le grès, piétiné et touché si loin d'ici, amplifie la beauté du granit. Quand je sens à nouveau le bruissement des arêtes en moi, je me souviens de l'odeur de la mer, et je pense aux paysages comme à des îles sonores qui vibrent par résonance l'une dans l'autre.

c'. Arêtes d'îles

Je me promène sur l'arête de Giovo en pensant à l'île de Houat. Je regarde les vallées qui se répandent au loin. Je pense à l'haleine, à la couleur de l'océan. Je vois les bois de hêtres qui couvrent les vallées sous les versants, mais c'est comme si je sentais l'océan en moi. Dans chaque pierre, dans chaque plante qui vit sur l'arête, dans mon regard, mon haleine et mon ouïe, pendant un instant il y a un écho océanique. Constitué de lumières, de formes, de souvenirs. Pendant un instant c'est vraiment l'arête à s'y trouver dedans, et c'est comme si, en me réveillant d'un rêve, je retrouvais les rochers de ces côtes lointaines. Dans les contours de Giovo, où je marche, je ne peux plus ne pas voir les contours de Houat. Je parcours ces prés et ils me frappent et m'émeuvent car il me font penser aux lieux armoricains. Et ainsi je bouge, loin et près, sur les vallées qui se répandent dans les vallées et un vaste océan qui n'existe plus. Et le granit, piétiné et touché si loin d'ici, amplifie la beauté du grès. Quand je sens à nouveau l'océan en moi, je me souviens de l'odeur des bois de terre ferme, et je pense aux paysages comme à des arêtes en mouvement submergées par une mer qui en dissimule les liens profonds.

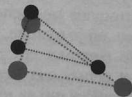
D. Lieux dans les lieux

Houat, Hoedic, Molène, le Giovo, le Rondinaio et le Spigolino sont paysages que je fréquente depuis ma plus tendre enfance. J'ai revu

les trois sommets des Apennins en 1991 et en 1994, pendant de brefs séjours bretons. Dans un certain sens, je les ai vus là-bas pour la première fois. Depuis, les trois îles de Ponant se sont liées à mes souvenirs des Apennins, même à ceux d'il y a plusieurs années.

Chaque fois que je regarde un paysage, en effet, c'est comme s'il se produisait une espèce de résonance dans tous les paysages que j'ai vus, c'est comme s'il vibrerait par effet de leur résonance. Même si je peux ne pas m'en apercevoir, tôt ou tard il arrivera que, dans les coins d'un lieu que je fréquente depuis des années, je reconnaisse les parcours rythmiques d'une terre que j'ai vue seulement hier, et que je regarde ce lieu à travers elle.

Chaque fois que je regarde un paysage, ainsi, c'est comme si je le regardais pour la première fois. Ses formes et ses durées, dans l'expansion et le rétrécissement de mémoire et perception, renouvellent constamment la stupeur de la traversée, et leur fréquentation, chaque fois, est une expérience originaire de la poésie des lieux de la terre.



Du rêve à la réalité

Entretien exclusif avec Rozenn Milin, directrice de TV Breizh

Hopala ! : Vous êtes directrice de TV Breizh, pourquoi avez-vous accepté cette responsabilité ?

Rozenn Milin : Il y a des cycles dans la vie et un moment pour faire chaque chose. J'ai moi-même vécu des expériences diverses et variées, bourlingué à travers le monde, et toujours fait des choix et pris des décisions conformes à mes désirs profonds.

Sur le plan professionnel, on m'avait déjà fait, par le passé, des propositions qui impliquaient une prise de responsabilité importante, mais que j'avais toujours refusées, ou tout du moins esquivées. J'estimais en effet que le moment n'était pas encore venu, ou que ces propositions n'étaient pas assorties de moyens ou de l'autonomie suffisants pour réaliser des actions intéressantes. En Septembre 1998, lorsque Patrick Le Lay m'a proposé de mener une étude sur la faisabilité d'une chaîne de télévision bretonne, il ne m'a pas fallu plus de cinq secondes pour répondre oui. Cela signifie certainement que j'étais prête, mûre pour relever le défi et m'investir pleinement dans un travail de longue haleine. Je savais aussi et surtout que Patrick Le Lay était un homme déterminé, un homme qui avait l'envergure suffisante pour faire aboutir un tel projet, un homme, enfin, qui avait pour la Bretagne une réelle affection. Tout cela, il l'avait déjà prouvé, lors de la

Lorsque paraîtra le prochain n° d'*hopala !*, un événement culturel majeur se sera produit en Bretagne : le lancement de TV Breizh. L'occasion pour nous d'ouvrir un dossier sur les médias. Nous avons eu le privilège de recueillir les réflexions de Rozenn Milin, directrice de la future chaîne, sur les enjeux d'une telle entreprise.



Coupe du Monde de football en 1998, puisqu'il avait fait en sorte que tous les matches diffusés sur Eurosport soient commentés en breton.

Cet engagement arrivait après des années d'absence...?

Oui, j'avais déjà beaucoup milité dans les années 70 et 80, beaucoup donné personnellement (à R.B.O. et à F.R.3), et j'avais fini par quitter la Bretagne début 86, poussée par un besoin vital de 'connaître' le reste du monde. Je précise qu'il ne s'agissait en aucun cas d'une fuite, contrairement à ce que certains clichés pourraient laisser supposer, mais bien plutôt d'une recherche, d'un voyage tant intérieur que géographique. Et puis, les années passant, après avoir sillonné les routes du vaste monde, et vécu à New-York et à Paris, j'ai repris pas à pas le chemin de la Bretagne.

Je m'en suis rapprochée tout doucement, et je me suis rendue compte à quel point j'étais fondamentalement attachée à ce pays, malgré tout ce qui a pu l'endommager depuis des décennies. J'avais donc envie de faire quelque chose, d'apporter ma pierre à l'édifice.

Ayant travaillé en télévision pendant la plus grande partie de ma vie professionnelle, c'est logiquement sur ce terrain que je pouvais être directement utile : je connaissais en effet très bien toutes les télévisions celtiques, en particulier la télévision galloise, j'avais aussi travaillé à Paris et aux États-Unis, et toutes ces expériences m'avaient amenée progressivement à réfléchir à ce que pourrait être une télévision bretonne.

Vous n'étiez pas la seule à y penser, déjà, à l'époque ?

Effectivement, l'idée de la création d'une télévision bretonne a suivi un cheminement étonnant : lorsque j'ai quitté la Bretagne il y a bientôt 15 ans, imaginer une telle télévision n'était vraiment pas à l'ordre du jour : la culture bretonne était dans le creux de la vague, les relations entre les brittophones militants et les autres (qu'ils parlent ou non le breton) étaient souvent tendues à l'extrême, et personne n'osait même imaginer que nous pourrions un jour avoir une télévision qui serait vraiment entièrement la nôtre.

Les années 90 sont alors arrivées, avec le formidable essor culturel que l'on sait, et cette idée folle de télévision bretonne a commencé à s'installer dans les esprits, de façon presque inattendue. Je crois que Diwan a pour cela été un exemple formidable qui a ouvert la voie : puisque l'État ne fait pas, faisons nous-même !

Le Conseil Culturel a ainsi lancé, en 1997, une réflexion sur la Bretagne du 21^e siècle, avec différentes équipes planchant sur des sujets variés. L'un des axes importants était bien entendu la télévision, et j'ai moi-même piloté un groupe de travail sur ce thème, en breton.

J'étais séduite par la volonté qui animait les uns et les autres de mener à bien ce projet ambitieux : on avait enfin compris, après des décennies de revendication, que l'État ne donnerait pas ce qu'on lui réclamait, et qu'il fallait donc passer à une autre phase : monter la chose nous-mêmes. La création d'une télévision bretonne n'était plus perçue comme une utopie hors de portée, on s'autorisait enfin à en rêver concrètement. C'était une sorte de "prise d'autonomie", un premier cap franchi.

Et alors, qu'en est-il advenu, de cette réflexion ?

Eh bien malheureusement, la deuxième étape qui consistait, elle, à se donner les moyens de passer du rêve à la réalité, se faisait attendre. Toujours cette propension bretonne à rêver sa vie ! C'est très facile d'imaginer la télévision idéale : quiconque s'y intéresse aurait sûrement des tas d'idées sur la question. Le plus difficile n'est évidemment pas là, le plus difficile, c'est de donner corps à ses rêves. Et ça, c'est une autre paire de manches ! Dans mon groupe de travail, j'étais pratiquement la seule à parler chiffres, ce qui m'a valu, il fallait s'y attendre, des tas de plaisanteries sur le fait que j'étais Léonarde... C'est tout dire ! Refuser d'admettre que, en télévision comme ailleurs, le nerf de la guerre, c'est l'argent, c'est se condamner d'avance. Quand on sait qu'il a fallu réunir un capital de 100 millions de francs pour créer TV Breizh, et qu'il nous faudra trouver chaque année 80 millions de francs pour faire tourner la chaîne, on mesure mieux l'ampleur de la tâche... Tout cela sans compter tous les aspects techniques, juridiques, commerciaux que notre groupe de travail du Conseil Culturel ne maîtrisait pas vraiment. J'ai donc, je dois bien dire, perdu un peu espoir de voir les choses aboutir faute de capacité à traiter toutes ces questions difficiles. Et c'est quelques mois plus tard, en Septembre 1998, que j'ai rencontré Patrick Le Lay, dans un tout autre contexte, et qu'il me faisait sa proposition. Il réunissait à la fois les compétences techniques et juridiques, l'envergure financière, et un carnet d'adresses à toute épreuve. C'était inespéré, car nous allions enfin pouvoir passer à la deuxième étape, le passage du rêve à la réalité.

Vous avez quand même accepté de travailler pour quelqu'un qui dirige par ailleurs une chaîne de télévision dont on ne peut pas dire qu'elle fasse dans le culturel...

C'est certain, et je suis tout à fait consciente que bien des gens, en Bretagne, ont sans doute peu confiance en ce que sera une chaîne de télévision qui a germé dans l'esprit du PDG de TF1. TV Breizh étant une chaîne privée, ses recettes proviendront en grande partie de la publicité. La chaîne ne risque-t-elle donc pas d'être trop commerciale,

de sacrifier la qualité de ses programmes aux exigences des annonceurs publicitaires ? Les contraintes économiques ne vont-elles donc pas prendre le pas sur les ambitions culturelles ? En un mot, la réalité va-t-elle tuer le rêve ?

Bien sûr, il n'y a aujourd'hui aucune garantie que nous puissions tenir sur la longueur la ligne éditoriale que nous nous sommes fixée.

Mais la seule garantie que nous ayons sur cette terre, c'est que nous passerons un jour de vie à trépas ! Hormis cette certitude, rien n'est jamais définitivement acquis. Quoiqu'il en soit, je crois que nous avons devant nous quelques années de relative liberté, où nous pourrions proposer des programmes qui seront conformes à ce que nous avons voulu. Après, que se passera-t-il d'ici deux, trois, ou quatre ans, nul ne peut le prédire.

M'engager comme je le fais dans la création de TV Breizh comporte bien sûr une certaine prise de risques. Mais j'ai le goût du risque, et je sais que l'histoire ne passe pas les plats deux fois. Si nous n'avions pas saisi l'opportunité qui se présentait avec le projet initié par Patrick Le Lay, il y a fort à parier qu'il n'y aurait toujours rien de plus que ce qu'il y a aujourd'hui en télévision publique, d'ici 10 ou 20 ans. Nous n'aurions eu alors que nos larmes pour pleurer, et peut-être le confort de nous dire que de toutes façons, ça ne marche jamais, c'est râté d'avance et nous n'y pouvons rien...

C'est tellement plus facile d'être dans l'opposition, de passer son temps à critiquer. Être une force de proposition, réaliser des projets, trouver des solutions aux problèmes est assurément bien plus difficile. Pour ma part, je ne veux pas me placer dans une opposition systématique et négative, et passer ma vie à râler. Je préfère être du côté des acteurs que des critiques, prendre des risques pour monter un projet comme TV Breizh, et construire cette chaîne de télévision pierre après pierre, de telle sorte qu'elle ressemble le plus possible à celle que nous avons rêvée.

Langues minoritaires d'Europe et médias : les enjeux d'une reconquête

Ned Thomas

À peine inventée, la radio devint monopole d'État dans la plupart des pays d'Europe et même du monde, à l'exception des États-Unis. La même chose se produisit peu ou prou en ce qui concerne la télévision. Les chaînes privées qui peu à peu virent le jour n'échappèrent pas au droit de regard de l'État. Il est clair qu'aussi bien la radio que la télévision ont constitué l'un des éléments institutionnels (et non des moindres) qui ont permis à l'État de s'affirmer à l'époque moderne, un moyen pour la capitale de pénétrer dans les foyers et, peut-être, d'affaiblir certains échelons intermédiaires de la société au plan local et régional. Les médias ont ainsi joué un rôle de tout premier plan en période de guerre, à la fois comme moyen de galvaniser le moral des populations à l'intérieur des frontières et comme outil de propagande vers l'extérieur ; de la même manière, partout où se sont produites des guerres civiles, les insurgés ont logiquement essayé de s'emparer des médias nationaux. Enfin, en temps de paix, la radio et la télévision ont été perçus comme des agents essentiels du bon fonctionnement démocratique de nos sociétés.

Dans le contexte étatique, les débats concernant la radio et la télévision ont en règle générale porté sur les questions de l'accessibilité au plus grand nombre, d'équilibre, de droit de chacun, en démocratie, de faire entendre sa voix ; sur la place de la violence et de la sexualité ; sur l'établissement (et la violation) de normes déontologiques ; sur l'équilibre à trouver entre intérêts privés et service public ; enfin, sur toute la question de savoir quel doit être le rapport des médias à l'évolution de la société (sont-ils censés accompagner cette évolution, faire évoluer les sensibilités, ou au contraire rester en retrait ? Sont-ils censés être des agents du consumérisme ?). Aujourd'hui, la mondialisation a profondément modifié les termes du débat en privant les États de presque tout contrôle sur ces questions.

Pendant ce temps, à mesure qu'ils se développaient de la sorte, les médias ont soulevé d'autres questions dans certains territoires et au sein de groupes linguistiques non constitués en États-nations au moment de leur avènement. Dans ce qui suit, je m'appuierai essentiellement sur l'expérience de l'un de ces groupes, celui des galloisants au sein de l'État britannique (qui se trouve être le mien) mais aussi sur celle d'autres groupes de l'Union européenne placés dans des situations en partie comparables.

En limitant la discussion aux minorités linguistiques territoriales, je n'entends nullement laisser entendre que la question de l'accès aux médias dans leur propre langue ne se pose pas pour les populations immigrées mais que la situation de ces dernières soulève des questions différentes qui appellent des réponses différentes. Si elles sont en droit d'attendre des pays d'accueil un certain soutien à leurs cultures par le biais des médias, on comprend aussi qu'elles aspirent dans une certaine mesure à l'assimilation, sans compter que le traitement qui est réservé à leur

Ned Thomas est directeur du Projet Mercator, groupe de recherche et de documentation sur les médias et les langues minoritaires financé par la Commission européenne et basé à l'Université d'Aberystwyth (pays de Galles). Sa réflexion nous aide à situer la naissance de TV Breizh dans le contexte européen, à mieux en mesurer les enjeux.

langue ne met pas cette langue en danger de mort dans la mesure où celle-ci continue d'exister dans le pays d'origine. De plus, grâce au satellite, il est désormais possible de transmettre des programmes réalisés dans le pays d'origine à l'ensemble de la diaspora, même si en pratique cela ne se fait pas toujours, pour diverses raisons politiques ou économiques. Enfin, Internet permet également de transmettre à moindre frais et sans restriction (si ce n'est, il faut le reconnaître, le confort des utilisateurs, pour l'instant du moins) le son et l'image (et donc des émissions de radio et de télévision) d'un bout à l'autre de la planète.

Les minorités linguistiques territoriales, elles, parce qu'elles voient leur langue disparaître peu à peu du paysage linguistique sur leur propre territoire, voient dans l'enseignement et les médias des moyens non seulement de permettre l'épanouissement culturel des individus mais de redonner à la langue une place, disons normale, dans le paysage, voire d'initier les populations nouvellement installées sur le territoire à la langue qui a longtemps été celle de ce territoire.

Je n'ai pas besoin d'expliquer aux lecteurs d'*hopala !* comment les États-nations d'Europe occidentale se sont formés autour d'une langue officielle unique correspondant assez mal comme on le sait à la réalité linguistique de pays aussi divers que la Grande-Bretagne, la France ou encore l'Espagne ni que ceci a donné lieu à un complexe d'infériorité dans tous les groupes linguistiques minoritaires, dont tous ne se sont pas à ce jour débarrassés. Ce n'est sûrement pas le fait du hasard si le breton qui jusqu'ici n'a eu droit qu'à une présence minimale à la télévision est aussi l'une des langues à faible prestige du paysage linguistique européen.

Dans chacun des États unitaires d'Europe, la langue qui s'impose à la radio à ses débuts est la langue officielle du pays. Puis, entre les deux guerres, les

premiers frémissements des nouveaux nationalismes linguistiques et politiques se font sentir un peu partout, souvent inspirés par le constat de l'inexorable recul des langues non officielles. La radio, et plus tard la télévision, sont perçues par ces mouvements comme des armes particulièrement redoutables de l'arsenal étatique. De nombreuses langues minoritaires trouvent une sorte d'équilibre provisoire grâce à la diglossie ; ainsi, le gallois a longtemps été la langue de la maison et du temple, tandis que l'anglais était la langue des affaires et de l'enseignement. Mais voilà que ces nouveaux médias se mettent à parler l'autre langue dans les foyers, à pénétrer l'ultime sanctuaire. Un peu partout des minorités arrivent à la conclusion qu'une langue qui n'existe pas dans les médias ne peut survivre dans le monde moderne.

Dès les années trente, la question de la radio s'impose dans le débat politique au pays de Galles. Au terme d'une longue campagne, les Gallois finissent par obtenir leur propre service public (bilingue) de radiodiffusion. Dans les années soixante-dix, après une campagne de protestation similaire menée par *Cymdeithas yr Iaith* (La Société pour la Défense de la Langue galloise) mais qui, elle, dura douze ans et valut à des dizaines de militants d'être emprisonnés pour activisme non-violent, ils obtiendront leur télévision.

Le public gallois est, faut-il le préciser, bilingue et la chaîne galloise, *Sianel Pedwar Cymru* (S4C), est en concurrence directe non seulement avec les autres chaînes hertziennes britanniques mais encore avec les chaînes numériques thématiques (chaînes sportives, chaînes artistiques, etc.). Tout bien considéré, on peut dire qu'elle a plutôt bien tiré son épingle du jeu et su fidéliser une part importante de son audience galloisante potentielle (audience restreinte par définition). Les galloisants ne regardent pas que leur chaîne propre, mais nombreux sont ceux qui la regardent sou-

vent ou qui regardent régulièrement un certain nombre d'émissions.

L'histoire de S4C, concession du gouvernement central, n'est pas celle des télévisions basque et catalane, lesquelles ont été créées par des gouvernements autonomes élus, dans le cadre d'une politique linguistique globale. La télévision galloise ne jouit pas d'une telle caution institutionnelle. Sa politique ne peut être qu'une politique de survie dans un contexte éminemment concurrentiel. Elle ne peut faire abstraction des taux d'audience, qui restreignent sa marge de manœuvre en matière de politique linguistique et culturelle, d'où certaines tensions, qui ont le plus souvent (mais pas toujours) trouvé des solutions heureuses et, surtout, novatrices. Ainsi, certains galloisants étaient opposés au principe du sous-titrage en anglais tandis que d'autres au contraire le réclamaient. La solution qui a été trouvée est celle des sous-titres optionnels, rendus possibles par le système *Teletext*.

Plus délicate a été la question de la place de l'anglais dans les programmes en gallois. De nombreux producteurs, estimant qu'un gallois 'correct' présentant certaines difficultés lexicales pouvait effrayer le téléspectateur moyen, en particulier dans les zones où le taux d'alphabétisation en gallois est faible, ont délibérément encouragé l'usage d'un gallois populaire truffé d'anglicismes (en lieu et place des mots gallois corrects correspondants). La plupart des défenseurs de langue galloise se sont élevés contre cette pratique, estimant quant à eux que le rôle d'un média en langue minoritaire n'est pas seulement de refléter la réalité linguistique du moment mais également de contribuer à la standardisation de la langue, à la popularisation de néologismes, etc. De fait, la langue populaire parlée aujourd'hui a parfaitement intégré toute une terminologie créée il y a vingt ans à peine par les commentateurs de radio de l'époque. Le débat est loin d'être clos. Chaque camp a

des arguments qui méritent d'être entendus et je suis sûr que des compromis seraient possibles si les responsables de la chaîne n'étaient pas à ce point soumis au diktat de l'audimat.

C'est aussi cette course à l'audience qui a conduit la chaîne à faire comme les autres de la télé grand public, c'est-à-dire des jeux télévisés et des soaps, même si, dans le genre soap, le très populaire *Pobl y Cwm* (*Les Gens de la vallée*), n'est pas, loin s'en faut, ce qui se fait de pire. Même si elle vient après d'autres exigences, l'exigence culturelle n'est pas évacuée pour autant. Ainsi, des pratiques culturelles anciennes comme les concours de poésie improvisés ont su s'imposer d'abord à la radio puis à la télévision. Le cinéma gallois de qualité n'a pas à rougir sur la scène internationale.

La création de la chaîne en gallois a eu pour conséquence une légère augmentation du nombre d'heures produites en anglais au pays de Galles. Certains, essentiellement au sein de l'intelligentsia anglophone, ont réclamé une chaîne similaire en anglais. Le principal argument invoqué est celui de l'égalité de traitement mais pour l'instant la population semble plutôt indifférente. Il est possible cependant que la cause trouve des défenseurs parmi les politiques dans les années qui viennent du fait que nous avons désormais obtenu une certaine dose d'autonomie. Il est également possible que s'engage une vraie réflexion sur une politique linguistique globale à la place du vide juridique actuel à la faveur duquel les productions en gallois et anglais se livrent une guéguerre larvée.

La comparaison avec le Pays basque est intéressante. La télévision basque (ETB) est composée de deux chaînes qui émettent, l'une en basque, l'autre en espagnol, mais de façon concertée. Les émissions pour enfants sont exclusivement en basque (ce qui va dans le sens de la politique officielle

d'enseignement du basque à tous les enfants), les grands événements sportifs sont accompagnés de commentaires en basque afin d'amener le public à la langue. La programmation des deux chaînes est pensée en termes de complémentarité dans le cadre d'une politique linguistique globale.

Si la répression des langues autres que le castillan a été sous Franco d'une sévérité sans commune mesure avec celle dont a pu souffrir le gallois, le renversement de tendance en Espagne a été aussi plus soudain et plus spectaculaire. À peine la nouvelle constitution établie dans les années soixante-dix, les gouvernements autonomes du Pays basque, de Catalogne et de Galice se sont empressés de créer des chaînes de télévision dans leur langue. Ces chaînes disposent, comme je l'ai dit, d'une caution institutionnelle que nous, Gallois, n'avons pas, même si elles sont aussi probablement moins indépendantes du politique que ne l'est S4C.

Plus récemment, divers facteurs (une baisse généralisée des coûts de fabrication, la dérégulation qui a vu le jour dans certains pays, une certaine ouverture à l'idée de "différence" un peu partout) ont contribué à l'apparition d'une nouvelle génération de télévisions en langue minoritaire. En Écosse, le gaélique a fait des pas de géant au vu du petit nombre de locuteurs. En 1994 on assiste au lancement d'une télévision frisonne, un peu plus tard à la création d'une télévision en irlandais en Irlande (même s'il jouit techniquement d'un statut officiel, l'irlandais est, on le sait, une langue minoritaire dans son propre pays).

Là où existent des minorités transfrontalières (une partie de la population parle le suédois en Finlande, l'allemand en Belgique, le slovène en Italie), elles ont parfois été traitées avec une certaine bienveillance. La plupart des États ont jugé préférable de permettre à leurs minorités d'écouter ou de regarder des

émissions dans leur langue mais fabriquées sur le territoire national plutôt que de les encourager à capter des émissions dans cette même langue de l'autre côté de la frontière. Les Slovènes d'Autriche ont cependant dû (et ce tout récemment) traîner leur gouvernement devant un tribunal international pour obtenir le droit de disposer d'une station de radio en langue slovène.

Lorsqu'un État-nation ratifie la Charte européenne des Langues régionales et minoritaires, les minorités qui ne disposaient auparavant d'aucun soutien de la part de leur gouvernement peuvent s'attendre à voir leur situation s'améliorer. C'est le cas des petites minorités en Italie.

La diffusion de programmes d'un pays à l'autre ou entre régions d'un même pays demeure souvent problématique. Néanmoins, le satellite et l'engagement pris par l'Union Européenne d'assurer la libre circulation des images devraient, en terme, mettre un terme à ces restrictions sur le territoire européen.

J'ai abordé jusqu'ici la question des langues minoritaires et des médias sous l'angle de l'accession plus ou moins complète de ces langues à un monde d'où elles ont longtemps été exclues. Si les progrès sont incontestables, l'histoire ne s'arrête pas là. Des langues qui avaient survécu grâce à la conversation quotidienne entre leurs locuteurs, et parce que protégées par des institutions sociales vivantes, toutes choses qui assureraient leur caractère profondément démocratique, en entrant dans le monde de la communication électronique, ont brusquement subi la médiation de structures politiques et économiques au plan local, national et international. La plupart de ceux qui faisaient campagne dans les années soixante-dix pour l'obtention d'une chaîne en gallois s'imaginaient sans doute que la télévision serait un moyen idéal de mieux faire connaître la culture galloise conviviale, non-profes-

sionnelle de l'époque. Ce qu'ils n'avaient peut-être pas vu, c'est que les hommes et les femmes qui allaient prendre place derrière les caméras, parce qu'ils faisaient eux aussi partie de cette culture galloise, n'allaient pas pouvoir l'observer du dehors, en toute neutralité. Car ces hommes et ces femmes étaient naturellement impliqués dans la culture galloise, qu'ils transformaient en culture électronique. Ce n'est pas tout : la télévision ne pouvait fonctionner sans comédiens travaillant à temps plein et, là encore, l'inévitable professionnalisation qui s'en est suivie est aux antipodes de la culture amateur mais conviviale, participative qu'avait connue le pays de Galles jusque là. Bref, l'accès aux médias ne va pas comme on le voit sans quelques surprises et contreparties qui méritent qu'on s'y arrête un instant.

Une langue ne survit que si elle est parlée par un groupe pour lequel elle constitue en quelque sorte un savoir partagé et à l'heure actuelle une langue qui n'a pas accès aux médias est une langue condamnée, car les médias ne sont guère qu'une autre façon de se parler. Aujourd'hui, une bonne part du savoir que nous pouvons acquérir sur le monde qui nous entoure arrive jusqu'à nous par le truchement des médias, or si nous ne recevons pas toutes ces informations nouvelles dans notre langue, celle-ci reste à la traîne, ne serait-ce que dans son vocabulaire (pour s'en tenir à l'appauvrissement le plus visible). Les médias gallois sont devenus de puissants agents de l'évolution de la langue. Sans eux les matches de rugby seraient encore commentés exclusivement en anglais comme il n'y a pas si longtemps et le rugby, phénomène gallois s'il en est, ne parlerait pas gallois.

L'existence de médias dans la langue du groupe contribue aussi à "internationaliser" les consciences. Au lieu de se contenter d'un décrochage dans une programmation conçue dans la capitale, d'une tranche horaire régionale

voire provinciale, le public qui a la chance de disposer d'actualités en catalan ou en gallois reçoit un journal complet, fait de nouvelles régionales, nationales et internationales au même titre que celui qui reçoit les actualités en espagnol ou en anglais. Le statut des locuteurs des langues minoritaires s'en trouve normalisé, ce qui peut contribuer à améliorer l'image que ces locuteurs ont d'eux-mêmes.

Lorsque le taux d'alphabétisation dans la langue minoritaire de certaines classes d'âge est faible du fait de l'exclusion de la langue du système éducatif à une période donnée ou pour toute autre raison historique comme c'est le cas au Pays basque, la radio et la télévision permettent à de nombreuses personnes de prendre part au débat démocratique qui sans elles en auraient été exclues. J'en sais quelque chose : j'ai moi-même pu exercer en gallois les fonctions de responsable (j'espère pas trop incompetent) des questions russes à la télévision galloise à une époque où, en raison de mon parcours personnel, j'aurais été parfaitement incapable d'écrire un article à peu près présentable dans cette langue.

La présence des langues minoritaires à la télévision rehausse le statut des locuteurs non seulement à leurs propres yeux mais aussi aux yeux de la collectivité tout entière. Il est bien évidemment impossible d'isoler (pour en mesurer l'impact) le facteur télévision dans l'ensemble des paramètres sociaux qui ont contribué à redorer le blason de la langue galloise dans la période récente mais mon sentiment est que la télévision a été un facteur absolument capital. La télévision, moins "opaque" en ce sens que la radio, permet aux gens de regarder d'un oeil et d'écouter d'une oreille : ils ne comprennent sans doute pas tout, ou pas bien, mais ils regardent, se laissent séduire par les images ou la musique, les chansons et découvrent ainsi qu'il existe un autre monde dont ils ne soupçonnaient pas l'existence, tour à tour intéres-

sant, humain, varié, vulgaire, banal, comme celui que présente la télévision dans leur langue. En d'autres termes, la télévision contribue à rendre 'normale' une langue jusque là exclue ou reléguée dans les marges de la modernité. On sait d'autre part que la télévision en langue minoritaire encourage l'apprentissage de cette langue. Le statut de la langue peut enfin être affecté de façon plus indirecte. Peu de partis politiques, d'associations, de syndicats ou de grosses entreprises pourraient aujourd'hui s'offrir le luxe de choisir comme porte-parole ou chargé de communication quelqu'un qui ne soit pas bilingue, pour la simple raison qu'ils ne peuvent se passer des médias en langue galloise, ce qui contribue là encore à rehausser le statut du gallois dans ces organismes comme dans la société en général.

Il n'est peut-être pas inutile ici de distinguer entre diffusion et fabrication. La grande majorité des films à l'heure actuelle sont réalisés en anglais et aux États-Unis. Il est tout à fait concevable (et parfois les impératifs économiques ne vous laissent guère d'autre choix) de créer une chaîne de télévision dans la langue minoritaire qui ne couvre, dans la langue, que le local (actualités, sport, etc.) et de combler les trous dans la grille de programmation avec des films doublés ou sous-titrés fabriqués ailleurs. Les langues non-officielles d'Espagne dans l'immédiat après-Franco ont ainsi importé massivement des séries pour les doubler. Le but de l'opération était d'avoir *Dallas* doublé en catalan avant sa diffusion en castillan sur une chaîne concurrente. Cet expédient, qui s'est imposé aux fondateurs des nouvelles télévisions dans les premiers temps du fait qu'ils avaient à créer une télévision de toutes pièces en un temps record, a cependant soulevé l'importante question de savoir si le fait de disposer d'une télévision permet *ipso facto* de défendre et de transmettre sa culture.

La langue galloise a connu un sort plus enviable. Du fait que la création de la chaîne galloise s'est faite par étapes, il a été possible, lorsqu'une vraie chaîne a enfin été accordée, de bâtir sur une industrie des médias qui a d'abord existé de manière embryonnaire. Mais nous avons également (et fort paradoxalement) tiré profit de notre proximité avec l'Angleterre. Alors que le reste du monde pouvait doubler des films en langue anglaise, les Gallois avaient déjà vu les programmes en question sur les chaînes anglaises. Dès ses débuts, la télévision galloise a ainsi été obligée d'être elle-même, en quelque sorte, de produire ses propres programmes, y compris des films. On estime à environ 3000 le nombre d'emplois directs ou indirects qui ont été créés grâce à S4C. Nous avons vite compris que ce que nous avions longtemps réclamé comme un droit culturel était aussi un atout économique. Les communautés linguistiques qui acceptent que leurs médias soient dans une autre langue que la leur ou qu'une majorité de programmes soient doublés ou sous-titrés - même s'il est souvent impossible de faire l'économie de cette étape dans un premier temps - doivent savoir que, ce faisant, elles exportent en réalité des emplois, et des compétences.

Il existe un marché international du téléfilm et S4C, la chaîne indépendante galloise, a depuis sa création exporté dans plus de soixante-dix pays et langues de par le monde. Les images que nous donnons de nous-mêmes à l'extérieur sont celles que nous avons nous-mêmes fabriquées et qui n'ont pas grand chose à voir avec celles qu'on trouve dans des films fabriqués par d'autres (on pense par exemple à *Qu'elle était verte ma vallée*, de John Ford). Ce n'est pas que le regard des autres soit nécessairement négatif, il lui arrive parfois au contraire d'être chaleureux, de vous exalter même, mais il ne perçoit ni ne montre que très rarement les tensions internes que révèle souvent la langue du cru. Des peuples

comme les Indiens d'Amérique du Nord ou d'Amazonie sont bien démunis qui ne disposent pour se dire que du regard souvent inquisiteur des autres. Avoir des médias à soi, c'est malgré tout disposer d'un moyen de faire contrepoids.

Reste qu'il y a un prix à payer pour exister sur ce marché international du film. Alors que la radio se cantonne en général à sa zone linguistique, les images (cinématographiques ou vidéo) peuvent être vendues dans le monde entier, diffusées en 'voice-over', doublées, sous-titrées. En visant le marché international, on court aussi le risque de fausser le produit destiné au marché intérieur. Les coproductions ou les doubles versions (dans deux langues différentes) peuvent être influencées par la promesse d'un marché plus grand. Bref, ce n'est pas parce qu'on dispose de ses propres médias que la bataille de l'authenticité est pour autant gagnée.

Les minorités doivent suivre de très près les évolutions technologiques qui, si elles peuvent leur ouvrir des portes, représentent aussi parfois des coûts en investissements bien au-dessus de leurs moyens. La télévision par satellite a d'abord été dominée par les langues les plus puissantes mais avec la baisse des coûts une télévision comme S4C a pu se placer sur le satellite. Il n'est pas interdit de penser qu'un jour tout citoyen européen, quel que soit le pays où il travaille, pourra garder le contact avec sa culture d'origine mais pour l'instant, le numérique, malgré la multiplication des chaînes et d'autres avantages, exige des mises de fonds initiales que très peu de chaînes en langue minoritaire ont pu se permettre.

Autre cause de souci pour les langues minoritaires : les agences de presse, dont il a aussi été beaucoup question à propos du Tiers-Monde. N'ayant pas les moyens de s'offrir un réseau de correspondants étrangers couvrant l'ensemble du monde, les médias en langue

minoritaire se fournissent en général auprès des grandes agences internationales ou (comme S4C) des grandes chaînes nationales telles que la BBC. Celles-ci disposent en général de correspondants, basés dans les capitales des grands pays, qui ne couvrent tout ce qui concerne les minorités de ces pays que de manière sporadique et, il faut bien le dire, sensationnaliste avec, qui plus est, une tendance à voir les choses avec les yeux de la capitale. Dans ces conditions, le téléspectateur gallois a peu de chances d'obtenir des informations ou des analyses concernant ces minorités autres que celles qui lui sont proposées par les chaînes anglaises. Réciproquement, la représentation des Gallois à la télévision basque ou catalane aura souvent, pour les mêmes raisons, une coloration espagnole. Le problème se pose aussi au niveau des sources documentaires disponibles sur CR-Rom, que consultent les journalistes. Lorsqu'un journal publie un article comportant des erreurs factuelles (et les minorités, plus que d'autres, en font souvent les frais), ces erreurs réapparaissent des centaines de fois sur les écrans et viennent alimenter d'innombrables articles ou débats. Ce qui n'était parfois qu'une faute d'inattention passagère à l'origine finit ainsi par faire autorité par sa seule présence dans une base de données. L'exemple qui me revient en mémoire concerne une légende placée sous une photo du Pays basque dans le *Sunday Times*. Le mot 'eta', placé entre deux autres mots sur un pendentif porté par une jeune fille y était interprété comme une déclaration de soutien à une organisation terroriste alors qu'il ne s'agissait en fait que du mot signifiant 'et' en basque, joignant son nom à celui de son petit ami ! Ce genre de déformation se répand ensuite dans les salles de rédaction du monde entier et l'idée que les Basques n'existent quasiment pas en dehors du terrorisme gagne toujours un peu plus de terrain. Le Bureau européen des langues les moins répandues a récemment créé une petite agence de

presse sur Internet baptisée Eurolang qui fait ce qu'elle peut pour compenser cette lacune mais on n'y trouve que du texte (essentiellement des articles de journalistes des minorités) : elle n'a pas les moyens de proposer des images vidéo dans lesquelles les télévisions en langue minoritaires pourraient puiser.

Notons aussi qu'à côté de la création de médias en langue minoritaire on assiste actuellement en Europe à un certain développement des médias régionaux en langue majoritaire, à mesure que les États concèdent un peu plus d'autonomie à leurs régions. Tout se passe comme si les régions à forte personnalité linguistique ouvraient la voie, les autres régions leur emboitant le pas. Les réseaux de télévision régionaux (on pense notamment à l'autonomica rouge en Espagne) ont un poids économique non négligeable : c'est peut-être en s'inspirant de tels réseaux que les minorités linguistiques disposant de médias propres pourront à l'avenir accroître leurs chances de mieux communiquer à la fois entre elles et avec les majorités.

Les États-nations qui se sont montrés intolérants vis-à-vis de leurs minorités linguistiques l'ont été le plus souvent parce qu'elles craignaient de voir naître en leur sein une sorte de cinquième colonne démobilisée de nature à mettre en péril l'intégrité de l'État. Ce raisonnement comporte ses propres dangers car plus une minorité a de bonnes raisons de se sentir démobilisée, plus elle se tourne vers des pratiques subversives. Posons donc la question : le développement des médias en langue minoritaire encourage-t-il l'apparition du nationalisme en politique ? Si on observe la situation en Europe occidentale aujourd'hui, la réponse semble être que non. Si c'est souvent une avant-garde nationaliste qui réclame le droit de disposer de médias dans sa langue, une fois que ceux-ci ont été obtenus, ils appartiennent à tous les membres du groupe, aux nationalistes comme aux partisans du centralisme.

Aucune communauté n'est parfaitement monolithique, même si, vue de l'extérieur, elle peut apparaître comme telle ; toutes ont leurs propres tensions et divisions internes et doivent en conséquence penser et assumer leur complexité.

Il fut un temps où les minorités rêvaient de radios et de télévisions à l'image de celles qui existaient dans les langues dominantes, de puissantes chaînes uniques reçues par des populations entières et donc très influentes, bref capables à elles seules de réhabiliter l'usage d'une langue. Lorsque leur heure a sonné, les choses avaient changé du tout au tout. Leur création a coïncidé avec la prolifération des chaînes câblées et du satellite, au point que ce plus grand pluralisme linguistique n'est qu'une composante du plus grand pluralisme tout court. De ce fait, aucun groupe n'est aujourd'hui l'otage de ses propres médias. Les minorités linguistiques de l'Europe de l'Ouest sont toutes par définition bilingues et peuvent donc regarder la télévision dans plus d'une langue. Il est même permis d'espérer que cela vaudra aussi bientôt pour les téléspectateurs majoritaires.

Disposer de sa propre télévision aujourd'hui permet d'avoir un "chez soi" linguistique et culturel dans la masse toujours croissante des informations que l'électronique met désormais en circulation. Nous devons néanmoins rester vigilants et veiller désormais à ce que ce début de pluralisme linguistique et médiatique ne tombe pas sous une autre domination : celle de l'impérialisme économique de la production et de la technologie.

Traduit de l'anglais par Jean-Yves Le Dizé

LE RAPPORT

Entre synchronie et diachronie
Extrait de *Chronique de la confusion des genres*

Gérard Prémel

Nous en sommes au chapitre trois de notre rapport sur les logiques et les acteurs de la dégradation de la qualité de l'eau en Bretagne. Compte tenu de la complexité du contexte politique dans lequel cette étude nous a été commandée (sans parler du climat dans lequel elle se déroule), nous sommes confrontés à la nécessité de catégoriser les déchets ultimes. "Structurez donc votre rapport avec une bonne typologie des déchets ultimes" nous suggère ("NON" dit Félix "nous intime") Valériane Martinez, la sous-directrice du Service des Études au Département des Systèmes Modifiés du Ministère de l'Énergétique, chargée de 'suivre' notre travail. Well. Avant tout, partir des définitions officielles. "Est ultime (dit la loi 92 646, art. I-II) au sens de la présente loi tout déchet, résultant ou non du traitement d'un déchet, qui n'est plus susceptible d'être traité dans les conditions techniques et économiques du moment, notamment par extraction de la part valorisable ou par réduction de son caractère polluant ou dangereux". Ce texte canonique laisse entendre que les déchets en question ne peuvent que produire des effets cumulatifs dont la maîtrise n'est plus assurée, et que, pour les bureaucraties régnantes, leur 'gestion' est une question d'autant plus gênante qu'elle renvoie aux modes de production dominants, que ces mêmes bureaucraties ont vivement encouragés. De sorte que la gestion en question - qui lui incombe - est devenue l'une des urgences majeures de notre temps. D'où l'utilité d'une typologie fine de ces déchets, afin de pouvoir corrélér leur nature avec les circonstances de leur engendrement, et envisager, par là-même, des pistes quant à leur maîtrise. Au sein de notre groupe, je suis chargé de dresser les premières listes. Je liste donc :

- les polystyrènes souillés
- les micro-polluants migratoires
- les boîtes de conserves (à demi-pleines, pleines)
- les colloïdes en milieu poreux
- les boues industrielles intraitables
- les arrêtés préfectoraux inapplicables
- les graisses saturées (sur support sans support)
- les erreurs judiciaires (reconnues non reconnues)
- les excédents naturels de déjections animales
- les vieilles dérogations non motivées
- les dérogations sélectives actuelles
- les approbations fermentées et les acquiescements dépareillés
- les lambeaux de consensus, les quitus rouillés
- les silences complices caducs
- les votes (favorables défavorables) sans suite
- les conséquences (des fuites en-avant, des décisions oubliées...)
- les rumeurs (fondées, infondées)
- les alibis oxydés
- les arguments périmés
- les détournements de fond et leurs lieux d'enfouissement
- les passe-droits et leurs ayants droits
- les fins de droit incinérables
- les vieux appels au-secours inaudibles
- les demandes d'aide non traitées
- les suicides inexplicables
- ...

Cette première liste est la vision résultant d'une sorte de 'coupe' effectuée sur le temps présent. Comme si, une rivière s'étant soudainement solidifiée, un observateur, à partir du lieu et du moment où il se trouve, tranchait sa masse solidifiée pour lire la configuration des événements dont la rivière était le lieu à l'endroit et au moment de l'exécution du trait de coupe. Cette opération est connue chez les chercheurs en sciences sociales sous le nom de synchronie. Or on est bien conscient aujourd'hui (suite à des controverses au cours desquels se sont illustrés la Seconde École de Francfort, le M.A.U.S.S., les Interactionnistes symboliques, le groupe Qittun et quelques autres dont E. J. Hobsbawm et ses compagnons new-yorkais) que la configuration ainsi révélée risque de n'avoir pas grand sens, puisque, comme la rivière, la réalité pratique est un flux constant d'interactions aux origines aussi diverses que lointaines, et qui sans cesse change la carte que l'on pourrait en dresser. La coupe en question ne prend donc sens que croisée avec une autre sorte de coupe, effectuée, celle-là, dans le lit du temps, et dite diachronique, en ce qu'elle apporte à la première l'éclairage de la durée historique, et, à partir de critères pertinents, une généalogie des différents phénomènes observables sur le fameux trait

de coupe. On obtient ainsi, en remontant un peu dans le temps, et en focalisant sur une période significative, une seconde sorte de typologie des déchets ultimes, sensiblement différente de la première, mais dont je soutiens, devant mes compagnons un peu atterrés, que, tout compte fait, elle ne lui est pas si étrangère que ça :

- Girolamo Savonarole - pendu et brûlé à Florence en 1498. Inventeur du bûcher des vanités et de la critique publique du pouvoir papiste.
- Thomas Münzer (Müntzer/Muncerus) - Exécuté avec ses 28 compagnons en 1525 à Frankenhausen. Sa rencontre avec Luthér en 1519. Leur accord contre l'hégémonie papiste, puis leurs dissensions. Les exclusions successives qui font de lui le dirigeant anabaptiste de la révolte des paysans, durant laquelle il prône l'une des premières formes connues de communisme. Le lâchage de Luthér et la répression de la révolte par les Princes ; la prudence d'Erasmus.
- Ulrich Zwingli - Tué en 1531 lors de la deuxième bataille de Kapel. Réformateur helvétique. Sa liaison avec Erasmus. Prédicateur à la collégiale de Zurich en 1519. Ses attaques contre le pape. Son adhésion à la réforme et son rejet de l'hégémonie romaine. Sa contribution aux 67 thèses.
- Thomas More et John Fischer - Décapités en 1535 à Londres, dix ans après qu'eut été publié le *De libero arbitrio* de More, et trois ans après sa démission de la chancellerie. Tous deux amis d'Erasmus.
- Étienne Dolet - Brûlé vif à Paris en Place de Grève en 1546 pour athéisme. Humaniste (auteur des *Commentarii linguae latinae*) poète, libre penseur et imprimeur français. Éditeur de Rabelais.
- Michel Servet - Brûlé vif à Genève en 1553 sur l'ordre de Calvin. Philosophe médecin et humaniste espagnol. La première intuition connue du système sanguin. Par ailleurs son mépris de la prudence (Érasme se sentira-t-il visé ?) et son irrespect à l'égard de toute orthodoxie.
- Lamoral Egmond - Décapité en 1568 à Bruxelles sur ordre du Duc d'Albe Militaire et politique hollandais, son esprit de tolérance fut jugé inconcevable par le représentant de la couronne d'Espagne et ses inquisiteurs.
- Giordano Bruno - Brûlé vif à Rome en 1600 après plusieurs années de séjour dans les geôles et les salles de torture de l'Inquisition. Philosophe napolitain. Continuateur de Copernic. Son intuition fondatrice de L'infini de l'univers et des mondes. Son usage de la dérision pour critiquer les intolérances religieuses de son temps. Si le calabrais Tomasso Campanella (le futur auteur de *La Cité du soleil*) fait connaissance avec ces mêmes lieux d'horreur à peu près au moment où Bruno expire, il n'en sauvera pas moins sa peau, comme plus tard, Galilée. Giordano Bruno est l'un des

derniers martyrs notoires du goulag de la "Renaissance" européenne.

De façon plus diffuse, sur la période considérée, de la fin du quinzième siècle à la fin du seizième, on peut noter entre autres :

- Royaume d'Espagne, bilan connu de l'œuvre du Saint Office sous le ministère de Torquemada entre 1483 et 1488 : plus de trois mille juifs brûlés vifs. Entre 1492 et 96, expulsion des juifs survivants hors d'Espagne et du Portugal. En 1503 : envoi du premier convoi d'esclaves africains vers le Nouveau-Monde
- Royaume de France : massacre en 1532 des survivants de l'hérésie vaudoise dans leurs villages de Provence sur ordre de François premier. 1539, signature par le même, à Villers-Cotteret de l'ordonnance du même nom. Nuit du 23 au 24 août 1572 : plus de trois mille protestants massacrés à Paris.
- Saint Empire germanique : écrasement en 1535 de la Commune de Münster, créée l'année précédente par les égalitaires anabaptistes, compagnons de Münzer, survivants de la défaite de 1525
- Nouveau Monde : en 1524, destruction de Tenochtitlan par Cortez ; Cuauthémoc et ses compagnons grillés vifs. Entre 1532 et 1548 : destruction de la civilisation Quechua par le gang catholique espagnol des frères Pizarro. Entre 1542-1545, autodafé de tous les manuscrits mayas (à deux codiciles près) par Diego de Landa, archevêque de Mérida.
- Royaume d'Angleterre 1557-1558 Trois cents pasteurs brûlés vifs par la catholique Marie Tudor.
-

On peut observer, dans le cours des quatre siècles qui suivent, la logique de cumulation et de rémanence de ces déchets ultimes. Ainsi dis-je à mes compagnons, on pourrait préciser dans une note de bas de page, que l'ordonnance de Villers-Cotteret aura servi, entre 1862 et 1950, de fondement à l'entreprise ethnocidaire des cultures non francophones de l'hexagone. Nos champs et nos prairies remembrés ne portent plus les toponymes de langue bretonne, mémorisateurs d'histoires locales singulières et de fines caractéristiques géographiques. Ils portent désormais des numéros de cadastre et ne sont plus que des superficies d'épandage sur le marché des droits à polluer. Lauranne ignore ma remarque. Elle fait l'effarée : "Étienne Dolet, Giordano Bruno, Michel Servet, les manuscrits mayas, des déchets ultimes, au sens de la loi n° 92 646, art. I-II ?". Je lui réponds que non. Juste les circonstances de leur mort, les conditions de leur destruction. "Et tu vas mettre ça dans notre rapport ?" demande Félix - "Je me demande" dis-je. Tous deux rigolent. "Je sais bien que tu ne le feras pas" dit Lauranne. Puis, redevenue sérieuse : "Mais c'est dommage, ce n'était pas si hors-sujet que ça : dégrader et laisser dégrader l'eau au nom de

choix purement économiques est un non-sens, et ce non-sens n'est rien d'autre que l'expression du mépris conjoint de la raison et de la vie ; or ce qu'enseignent tes deux listes (et plus complètes elles seraient plus convaincantes), c'est que le mépris de la vie et de la raison est au principe du monde dans lequel nous vivons".

Dehors il pleut (cette brouillasse bien de chez nous). Nous avons encore quelques entretiens à mener chez des éleveurs de porcs. "Sale temps pour aller sur le terrain" dit Félix. "Au contraire" dit Lauranne "ce sera une bonne occasion pour solliciter de nos interlocuteurs leur point de vue sur les effets du ruissellement... On pourra ensuite leur poser des questions sur les passe-droits leurs ayant droits et les dérogations sélectives". Elle me regarde de façon un peu provocante. Nous savons bien que nous n'en ferons rien. Et elle sait que - paradoxalement - j'ai une certaine admiration pour le *milieu technique* (au sens que Leroi-Gourhan donnait à cette notion) que les groupements d'éleveurs ont su créer afin de traiter leurs flux de déjections porcines ; elle sait aussi, comme moi, que la furia productiviste de notre continuum agri-agroalimentaire n'est rien d'autre que le résultat d'un déplacement libidinal massif visant à forclure l'histoire d'une perte irrémédiable.

La calligraphie

(书法 shufa)

En Chine, l'écriture a, au cours des siècles, occupé une place tellement importante et privilégiée, que, loin d'être un simple moyen de communication de la pensée, elle est devenue un art à part entière : la calligraphie. Combinant l'écriture à la peinture, la puissance de la pensée à la séduction de l'effet sensible, la calligraphie, tantôt se suffit à elle-même, tantôt sert à renforcer l'impact d'une composition picturale.

Magie des mots, beauté des formes, puissance des rythmes. La calligraphie, c'est l'écriture envisagée comme création plastique exprimant la sensibilité individuelle du calligraphe. Elle est tracée, à l'encre, sur soie ou sur papier, à l'aide d'un pinceau.

En épousant le cours de l'histoire et l'évolution des arts, la calligraphie s'est donnée de nombreux styles : *Jiaguwen* (甲骨文) pour les premières inscriptions sur os ou sur écailles de tortue ; *Zhongdingwen* (钟鼎文) ou *Dazhuan* (大篆) sur bronze ; *Xiaozhuan* (小篆) pour la gravure des sceaux ; *Lishu* (隶书) ou style des chancelleries ; *Kaishu* (楷书) ou style régulier ; *Xingshu* (行书), le style d'écriture courante ; *Caoshu* (草书), le style cursif.

J'ai pour ma part une préférence pour le *Xingshu* qui a cet avantage d'être une écriture à la fois rapide et facilement identifiable. Ce style se caractérise par une simplification et une élimination partielles des traits, une composition plus fluide, une plus grande liberté intellectuelle.

Chu Hsiu-Chin est née et a vécu à Taiwan avant de venir en 1989 en France. Elle a obtenu divers prix de calligraphie chinoise durant sa jeunesse. Chu Hsiu-Chin a également été danseuse professionnelle et chorégraphe dans son pays natal. Elle travaille aujourd'hui à Brest et y enseigne à la fois la danse et la calligraphie chinoises.

Chu Hsiu-Chin

(Page de gauche)
Poème de Geng Wei (traduit
ci-contre)
Calligraphie de Chu Hsiu-Chin

Jour d'automne

Devant le soleil couchant
À personne ne peux confier mon chagrin
Sur la route nul passant
Et sur les champs passent le vent d'automne.

手
卷
錄

秋
日
反
照
入
閭
巷
憂
東
誰
可
託
古
道
無
人
行
秋
風
動
未
來
水

Sur les champs passe le vent d'automne

Alain Kervern

Ce qui est source d'étonnement, dans la poésie de la dynastie Tang (de 618 à 907 après J.C.), c'est une grande unité de ton, tout au long des trois siècles de cette brillante période de la Chine antique. Il semble que les poèmes nés à cette époque soient le reflet d'un même esprit, poursuivant à travers les siècles et mille subtiles modulations, une perfection que l'histoire des hommes n'avait jamais connue jusque là. Génération après génération, chaque poète a placé ses pas dans ceux de ses aînés, abordant des thèmes inlassablement célébrés, ajustant sa propre mélodie à celle des rêves précédents, donnant ainsi aux traditions poétiques anciennes le visage d'une éternelle jeunesse.

Contrairement à ce qui peut s'exprimer ailleurs, le lyrisme de cette poésie essentiellement élégiaque donne une impression de résolutions infinies, une fois le poème achevé. Et la fin de ce chant n'est que le prélude à une longue série de visions et de sentiments imaginés. La réalité révélée n'est jamais complète, elle continue à vivre en nous longtemps après. C'est un art fragmentaire, allusif, évanescent, tissé d'invisibles correspondances. Il s'agit là de l'expression d'une civilisation qui a achevé le cycle de son existence, qui se détache peu à peu, avec élégance et simplicité, des tourments de ce monde de douleurs, pour une ultime fusion extatique avec le le cosmos, sinon le néant.

4 poèmes Tang

Avec le moine Ling Che

Bleu, bleu le temple dans les bambous
Tard, si tard la cloche dans le soir
Solitaire, perdu dans les montagnes bleues
Le couchant joue sur mon chapeau.

Lin Chang-Qing* (709-780)

* Parus dans
150 Tang Poems
(Pékin, 1984),
traduction vers le fran-
çais d'A.K.

L'attente

Elle est belle, la dame qui soulève le rideau de perles
Assise, elle a le front soucieux
Seules demeurent quelques traces de larmes
Nous ignorons qui est la cause de son chagrin.

Li Bai* (701-762)

En retard pour Luo Yang

Mon cœur rivalise de vitesse avec le soleil
Je compte les jours que durera ce voyage
Le vent d'automne ne m'attend pas
Où je voudrais être il est déjà.

Zhang-Gue* (667-730)

Soñj dindan an noz sioul

Dirak ar gwele e welan goulou al loar gann
Ha skorn eo war an douar ?
O sevel va fenn e hortozan al loar war ar menez
O soublañ va fenn e sonjañ er vro.

Li Bai** (701-762)

** Traduction vers le
breton de Rozenn
Milin

Question de paysage

Vers une reconnaissance du paysage en Europe

Armelle GUIMARD

En Europe depuis une dizaine d'années se développe une intense activité sur la question des paysages. Progressivement pays, régions, communes s'accordent pour construire et développer des politiques de qualité de leurs paysages.

En avril 1998, le Conseil de l'Europe a organisé, à Florence, une conférence de consultation intergouvernementale en vue d'élaborer le texte d'une convention européenne du paysage. Ce projet a été adopté le 27 mai 98 par le congrès des pouvoirs locaux et régionaux. Les États seront appelés à signer cette convention et à la ratifier. Celle-ci entrera en vigueur seulement dans les pays qui l'auront signée. La ratification qui interviendra après la signature des États est envisagée à partir de 2001.

Quatre axes se dégagent du projet de convention

Le paysage constitue une richesse, un patrimoine culturel, écologique, touristique et économique. Il est le fruit du travail de nos ancêtres sur la nature. Nous nous devons de transmettre un paysage amélioré à nos descendants.

Le paysage intéresse la raison et la sensibilité, il est la qualité que l'homme entretient avec son territoire. Il est une des composantes essentielles de l'Europe. À notre génération de définir ce qui fait notre spécificité et de trouver comment travailler ensemble : habitants, élus, naturalistes, ingénieurs... pour aménager au mieux notre morceau de territoire.

Le paysage constitue un élément d'identification à un lieu, à une culture. Les différences d'appréciation révèlent une diversité des regards et de sensibilités enrichissant notre connaissance de la réalité. Maintenir et développer cette diversité requiert la volonté de s'opposer à une élimination ou à une banalisation des cadres de vie, des milieux naturels, des perceptions et des 'points de vue'.

Le paysage est l'affaire de tous. Habitants, élus, experts de différentes disciplines sont concernés. Ils doivent être capables de définir ensemble des projets intégrant la protection des lieux de mémoire ou des lieux d'inspiration, la gestion d'un cadre de vie de qualité, la création de paysages contemporains répondant aux enjeux actuels.

Des actions concrètes sont déjà menées en Europe

Depuis les années 80, différents types de 'partage du paysage' voient le jour. Ils s'articulent sur des approches culturelles, géographiques ou territoriales :

- en 1987, la charte du paysage méditerranéen concrétise un processus de coopération entre l'Andalousie, le Languedoc Roussillon, la Toscane et la Vénétie ;

- en 1991, les signataires de la convention alpine ratifiée par huit pays, cherchent à mettre en œuvre une politique de protection fondée sur une exploitation prudente et durable des ressources du paysage alpin. À ce jour les protocoles d'application de la convention adoptés concernent plusieurs domaines : aménagement du territoire et développement durable, protection de la nature et entretien des paysages, agriculture de montagne, tourisme et forêts de montagne ;

- plus récemment, en décembre 1997, le Conseil Fédéral Suisse a mis en œuvre la conception 'Paysage Suisse' qui définit des objectifs concrets pour l'amélioration de la biodiversité et de la diversité des paysages. Ces objectifs se déclinent dans des politiques sectorielles assorties de mesures qui doivent être appliquées d'ici à 2005.

Vers un partage des paysages

S'il existe en Europe une immense diversité de paysages due à la variété des interactions entre l'homme et la nature, c'est aussi parce que la question de la représentation du paysage est multiple et par là même, cette question est centrale.





Il n'y a pas en Europe un paysage, mais d'innombrables paysages parce que les hommes ne portent jamais le même regard. Ils ne se les représentent pas de la même manière. Pour un agriculteur, un champ de blé, c'est l'expression de son travail, de ses connaissances techniques ou de ses profits, pour un citadin en visite, ce sera le symbole de la terre nourricière comme dans un tableau de Van Gogh.

Pour un Italien, un Anglais, un Allemand ou un Espagnol, le même site ne représentera pas le même enjeu, le même plaisir et le même projet. La terminologie déjà, est significative des différents niveaux de compréhension du paysage, des différentes facettes de perception. Le bulgare n'a pas d'équivalent du mot paysage, il a toujours utilisé un terme étranger, le mot français : 'paysage' d'abord, le mot allemand *landschaft* ensuite. Pourtant la législation bulgare protège la beauté des parcs nationaux et des régions depuis 1936. Le terme paysage n'y apparaît qu'en 1960. En hongrois, le mot qui veut dire paysage est formé de deux termes : *taj* qui correspond à 'pays' et *kip*, à 'vue'. Ce mot fait donc référence à la fois au site naturel et à la perception que nous en avons.

S'identifier avec son cadre local renforce le sentiment d'appartenance à une société déterminée, appelle à la reconnaissance de l'autre, et au partage de points de vue entre l'habitant et le visiteur, et entre l'habitant et l'expert.

L'intérêt croissant pour les paysages ne peut se satisfaire d'une simple consommation spectaculaire et par là même d'une simple mise à disposition des populations qu'on laisserait ignorantes de la compréhension historique et culturelle des paysages construits.

Ils ne peuvent être gérés, aménagés, protégés que si les populations concernées sont parties prenantes dans un processus de négociation continue permettant à chacun de trouver sa place dans le développement social et dans l'organisation de son cadre de vie, et si elles sont informées des valeurs que les autres attribuent à ce site.

Il faut rendre le patrimoine paysager compréhensible au public l'habitant et au public le fréquentant en favorisant le partage des différentes lectures et représentations que chacun se fait.

Le paysage est un sujet politique à part entière et non pas seulement une question d'experts ou de touristes, car la reconnaissance, la lecture aussi contemplative qu'avertie sont des éléments essentiels de

la vie quotidienne et de notre vie collective. La question du paysage est une chance à saisir pour freiner, sinon stopper une certaine banalisation et contribuer à une certaine expression européenne de la vie qui s'exprime trop aujourd'hui en termes de valeurs économiques, marchandes, boursières et foncières.

Peut-on parler de 'paysage celtique' ?

Les termes celtique, celtique et celtitude véhiculent tant d'idées reçues, mal assimilées, qu'ils en deviennent suspects. Mais pour autant faut-il éliminer la question ?

Refuser d'examiner avec clairvoyance la question du 'paysage celtique', serait laisser surgir et s'enfler d'anciens mythes enterrés, comme celui de l'ancien berceau central celtique qui aurait essaimé au gré de vastes migrations et progressivement gagné l'Ouest de l'Europe.


On sait aujourd'hui que les objets et les idées ont de tout temps voyagé d'un bout à l'autre de l'Europe - et ce n'est pas le privilège de notre époque ! - sans se soucier des frontières, à travers des individus, des groupes sociaux et aussi à travers des déplacements de peuples. Et c'est de ce vaste échange dans le temps et dans l'espace qu'est née l'Europe et ses paysages.

Si nous voulons construire une Europe sociale et économique résistant à une certaine standardisation mondiale, il nous faut fonder une culture du territoire en nous interrogeant sur notre propre histoire et sur ses sources et établir un dialogue entre les différentes perceptions européennes du paysage : italienne, anglaise, méditerranéenne, alpine, celtique...

Si le concept anglais de paysage relève plus d'une approche naturaliste, le concept italien apparaît plus comme un concept culturel. Quelle est, quelle peut être l'approche celtique du paysage ? Ou comment définir le concept de 'paysage celtique' ?

Il y a deux manières de recevoir un territoire en héritage :

- comme un territoire dû, conquis, l'homme alors le ressent comme une pesanteur,
- comme un territoire à conquérir ou à s'approprier, il peut alors le perpétuer dans le mouvement.



Je suis convaincue que la création d'ambiances, de situations favorables à cette appropriation s'appuie sur la mémoire, croisée de l'innovation, et que cela représente la tâche immédiate des hommes d'aujourd'hui en Europe.

C'est à force d'interroger, de questionner le 'paysage celtique', en cherchant à se libérer des nombreux a priori tant en ce qui concerne les institutions, l'économie, l'environnement et la culture que peut se produire quelque chose d'innovant, d'intéressant pour la qualité de notre cadre de vie et que peut apparaître un 'projet de territoire' à habiter.

C'est pourquoi j'invite le lecteur à réfléchir et à partager ses formulations de la question du mode de vie et de 'l'habiter', aujourd'hui, dans les pays celtiques.

Ainsi, c'est comme un appel à projet de territoire à habiter au sens de celui qui établit des relations poétiques avec soi-même, autrui et le monde, auquel je vous convie, à partir de cet article et auquel je ne manquerai pas de continuer à réfléchir avec vous.



Cette terre dans la mer...

Nathalie Caradec

Tu partages ce pays comme un pain d'abondance. Tout est à inventer : la terre et l'amour secouent nos habitudes. La nuit n'est plus à redouter. Les racines sont des ailes ouvertes aux continents. Ici rien n'est différent d'ailleurs. Des hommes des femmes travaillent s'aiment se déchirent. Des mains laborieuses tissent chaque matin...

Je mets la nappe et le couvert. Ce soir nous parlerons de politique. La voie est étroite, difficile à ouvrir. Nous avons grandi, compris tant de choses à nos dépens. Nous n'acceptons plus le silence et le reniement. Il y a une chance à saisir et nous la saisirons. Vivre ici, est-ce trop demander...

J'aime cette langue de mon enfance, celle qu'on parlait sans bonnet d'âne. Ce pays, la mer, le pas du paysan. La douceur de la bruyère quand le jour faiblit. L'odeur du goémon dans les rubans du soleil. La rugosité du roc les pieds nus.

Cette terre t'appartient et ne sera jamais à toi. Dans tes paupières closes, j'ai vu la douceur de ton enfance, cet arrière-pays qui ne renonce jamais. Dans la forêt des poings levés, toute la germination du bonheur et du désir. Nous danserons tard cette nuit, nous saluerons le printemps et son cortège de lumières....

Dernière demeure

Claude Lauret

L'atmosphère était détendue. S'ils ne parlaient pas, ils communiquaient. Le bruit des couverts sur le grès des assiettes racontait le plaisir qu'ils prenaient. Leurs sourires, leurs regards témoignaient d'une entente tacite et taciturne. Les mots n'avaient plus leur place, remplacés par un respect muet qu'aucun d'eux ne voulait briser.

Le mari, amoureux de sa compagne comme au premier jour, avait fait le deuil des enfants qu'ils n'auraient plus. Avec eux, s'étaient évanouis les cris de joie, les pleurs... Il admirait toujours autant celle qui avait choisi de partager son existence au-delà de toutes les épreuves d'une maternité refusée, nul n'ayant voulu rejeter la faute sur l'autre. Cette descendance avortée avait, en fait, renforcé leurs liens.

La femme s'occupait de toutes les tâches ménagères, prenait soin de cet intérieur que rien ne venait troubler. Depuis le sol en terre battue jusqu'aux meubles vieilliss mais entretenus, cette chaumière respirait la propreté.

Le mobilier apprenait davantage sur les occupants que tous les mots qu'ils auraient pu prononcer. Simple et pratique, avec toutefois une exception : un superbe lit clos, héritage familial, qui attirait les regards de tous ceux qui pénétraient dans le logis.

L'ébéniste était le grand-père d'Anna. Il avait façonné ce meuble pour le mariage de sa petite-fille, un cadeau inestimable car il y avait mis un peu de lui-même. Un meuble robuste, sans fioritures, dont les contours nets et réguliers rappelaient la droiture de l'ouvrier. Et ce qu'on aurait pu prendre pour une fantaisie de l'artiste, ce motif qui égayait la façade n'était ni une facétie, ni une décoration, mais bien un symbole d'une lointaine origine religieuse censé protéger le couple et lui assurer bonheur et fertilité.

L'homme, attablé avec eux, était différent. Il n'avait ni leurs visages burinés, ni leurs mains calleuses, larges et fortes, crevassées

par le froid, enlaidies par le travail. Il n'avait pas non plus ce hâle que la proximité de la mer avait donné à leur teint. Pourtant, il avait trouvé sa place dans la structure familiale ; il n'était ni un fils, ni un ami... il était cet étranger que l'on admire, que l'on respecte parce qu'il représente tout ce que l'on n'a pu être.

Celui-ci ne leur avait donné aucune justification : son vêtement, tel un talisman, avait suffi à lui assurer leur protection. Ils n'avaient jamais quitté leur Bretagne natale et ne connaissaient pas grand chose au-delà du pays mais ils avaient déjà aperçu cet uniforme sur des illustrations du journal local, ils savaient même ce que les initiales R.A.F. signifiaient. Ils n'ignoraient donc pas ce que cet homme recherchait. Il n'avait pas eu besoin de quémander, la porte du foyer s'était ouverte naturellement et sans contrepartie.

Au début, ils avaient bien essayé de se parler, mais ce langage aux sonorités étranges, ils ne l'entendaient pas. Ils avaient déjà eu du mal à accepter cette langue nationale qu'on leur avait imposée à coups de trique et qu'ils répugnaient à pratiquer. Pour se comprendre, les gestes suffisaient et ils n'avaient que faire de ces remerciements dont l'étranger était si prodigue. Ils l'hébergeaient autant pour eux que pour lui. Les enfants qu'ils n'avaient pas eus, le droit de combattre qu'on lui avait refusé à cause d'une infamante claudication... il était la réponse à toutes leurs attentes, un cadeau du Ciel dont il était miraculeusement tombé.

Ils avaient cependant des désirs différents : lui, espérait rejoindre au plus tôt les siens, eux, ne se lassaient pas de sa présence. Ils auraient même désormais du mal à s'en séparer...

Alors qu'ils terminaient le repas, un bruit vint troubler leur quiétude. Un son se répercutait au loin dans la lande, des voix... dans des langues qui s'entremêlaient.

"C'est ici !"

"Schnell ! Schnell !"

La peur déforma les traits de l'officier anglais ; il avait compris ce qui se tramait et ce que cela signifiait pour lui. Ces voix qui résonnaient à l'extérieur avaient un autre sens pour eux ; elles révélaient la trahison qui les frappait, car au milieu de tous ces mots qu'ils ne comprenaient d'ailleurs pas, ils avaient reconnu la voix de Yann T, le mal-

marié, qui n'avait jamais ravalé ses rancœurs et avait enfin trouvé le moyen de se venger de celle qui avait eu l'audace de se refuser à lui.

Sans un mot, Jean se leva, fit coulisser la façade du lit clos, extirpa le matelas rudimentaire qui en couvrait le fond et le tendit à son épouse. Les mots jadis prononcés par l'ancêtre remontaient le cours du temps : "un jour ce lit te servira à autre chose qu'au repos". Après quelques efforts, il mit à jour un compartiment secret que rien ne laissait deviner. Il se pencha pour ramasser leurs maigres économies et fit signe à l'étranger de se glisser dans cet espace occulté.

Surpris, réticent, il répugnait à investir cette cache mystérieuse qui n'augurait rien de bon, mais l'imminence du danger emporta ses dernières objections et il pénétra, non sans crainte, dans cet interstice ingénieusement aménagé par l'ébéniste. Jean remit en place le couvercle et réajusta le matelas. Sur ce, il ferma le lit clos, escamotant ainsi la dangereuse présence.

Les soldats allemands, guidés par le Judas local, pénétrèrent dans la chaumière. Ils bousculèrent l'homme et la femme sans ménagement. Hurlant, vociférant, ils saccagèrent l'intérieur. Rien ne semblait devoir mettre un terme à cette folie dévastatrice. Ils ne prirent pas davantage de précautions pour le lit dont ils 'massacrèrent' le panneau frontal. Le meuble grinçait sous les furieux coups de crosse de fusil qu'on lui assénait. Arraché, le matelas fut éventré sans aucune pitié, libérant ses entrailles végétales et humides. Ensuite, ils s'en détournèrent, ne pouvant vraisemblablement pas en apprendre davantage.

Ils n'avaient cependant pas éteint leur soif de violence, aussi s'en prirent-ils aux hôtes qu'ils molestèrent. Ils les entraînaient à l'extérieur. Anna, agenouillée, refusait toujours de répondre à ces mots qu'elle ne comprenait pas tout en devinant leur signification. Les cris la laissaient impassible.

Alors l'officier visa la femme et fit feu. Elle s'écroula. Jean n'avait ni bougé ni protesté. Pourtant son cœur saignait, la blessure était mortelle.

L'Allemand misait sur son instinct de survie mais cet homme habitué à la mort dans une contrée où elle est davantage une compagne qu'une ennemie n'en avait que faire de mourir maintenant qu'on lui avait enlevé celle qu'il aimait. Sans attendre les questions, les menaces, il se dirigea vers le soldat et appuya son crâne sur le canon

encore chaud de l'arme, lançant à l'homme un regard de défi. Ce dernier comprenant qu'il avait échoué et ne voulant pas perdre la face devant ses subalternes exécuta celui qui réclamait la délivrance.

Dans son abri, l'Anglais n'entendait que des sons étouffés. Pourtant, la première détonation le fit sursauter et son nez heurta le couvercle. Au deuxième coup de feu, il comprit ce qui était arrivé. Des larmes ruisselèrent sur ses joues. Il pensait à eux, se rappelant tous les bons moments silencieux qu'ils avaient partagés, n'imaginant pas que les balles venaient de sceller le couvercle de son cercueil.

花非花 霧非霧
 夜半車天明去
 車如夢
 不多時
 去似朝雲
 夢覺處

卷之三 錄自白居易



Une fleur, est-ce une fleur ?
 Poème de Bai Juyi paru dans *Sagesse et*
poésie chinoise, Éditions Robert Laffont,
 1981
 Calligraphie de Chu Hsiu-Chin
 Traduction de Guenole Bihannic
 (ci-contre)

Ha bleunienn eo ur vleunienn ?
 Ha latar eo al latar ?
 Deuet da hanternoz,
 Steuziet da veure.

Haikaiou

Youenn Brusq

Arvesti a ra,
prederieg ha dilavar,
ouz nij an deliou.

Avel-vervent.
Ar glao a skuill daelou yen
war gwer ma fenestr.

Loar, ma mignonez !
Taol evez ouz ma sekrejou,
Rag an avel o skuill.

Gwezenn diskaret,
kendelher' rez da veva
dre stlak an eskell.

Aliou mad
ma mamm, siwaz !
o dizoñjet' m-eus.

Eur preñvig-goulou,
eur skroll o kana,
hag al loar prederieg

Emaer ouz he laza
Ar goulmig wenn, lent, kuñv
Hegasuz a guñved.

Eur wezenn goz
War vord ar stank
Kousket o-daou.

hast, hast'ta buan,
Nevez-amzer, miz Ebre
zo ouz da hortoz !

Noz sabatuz !
Ar stered a wign
An eil d'eben.

Nevez-amzer.
Chuchumuchu ar wazig
Etre an haleg.

Eun dudi gweled
ar mor o floura, dousig,
an trêz hag ar herreg.

'Teuz ket selaouet
ma barzoneg, balafenn,
Eur vleunienn 'oa var da hent.

Habask, ar mor zo
e-giz eun dantalezenn
en-dro d'ar herreg.

Peder wezenn vezo.
Roudou ruster er hornog.
Diou steredenn. Noz.

O ! eur vleunienn hlaz
er wezenn-gerez ? Ha nann !
Eur hornig oabl.

Revue invitée —



Les Voleurs de Feu Al Laerien Tan

Yann Orveillon

Le Point du jour

Je ne crois pas indifférent de me présenter brièvement. D'abord parce que votre revue *Hopala !*, qui a vocation affirmée à traiter et nourrir la vie culturelle et les débats d'idées essentiels non seulement dans les pays celtes de l'arc atlantique mais au-delà - votre sous-titre : *débats de Bretagne et d'ailleurs* est à cet égard sans ambiguïté, a aussi des affinités électives avec la capitale du Ponant.

Ensuite parce que je suis Breton et Brestois par mes deux parents et seuls les hasards de la guerre "il pleuvait sans cesse sur Brest... une pluie de fer de feu d'acier de sang", ont amené ma naissance dans ce qui s'appelait encore les "Côtes du Nord".

Enfin parce que revenu dans le champ de ruines et de cités d'urgences qu'était Brest après la guerre, j'ai habité des années le *Polygone/ Point du jour*. Dans quel cerveau brumeux a germé le projet d'installer des Brestois et des réfugiés, après la guerre, sur un poly-



d'après Ernest Pignon-Ernest

gone de tir militaire et entre deux buttes ? Je ne le sais pas, mais ce que je sais c'est que ce nom *Polygone Butte* faisait à Brest trembler le bourgeois et le rentier bien-pensant. Et aussi que ma mère, même si nous jouxions le Polygone, préférerait dire que nous étions du "Point du jour". Est-ce ce nom qui a décidé de ma passion pour la Poésie ? Ensuite... la Marine Marchande, vingt ans à "Paris-la-Dévoreuse", onze ans dans le Boischaud Sud et, après 31 ans d'exil, le retour au vieux pays en 1994. Parfois la nostalgie est toujours ce qu'elle était...

La fondation des Voleurs de Feu

En rupture de militantisme politique organisé vers le milieu des années 80, je pus enfin reconvertir mon trop-plein d'énergie dans le militantisme poétique. Au premier trimestre 1989 parut le N°1 des *Voleurs de Feu*, production de l'association du même nom que je venais de fonder.

Dans ce petit territoire du Boischaud Sud où je vivais alors, entre Berry et Limousin, entre langue d'Oc et langue d'Oïl, un an et quatre numéros plus tard je dus arrêter l'aventure. Ce n'était pas un drame, comme beaucoup de poètes et de 'revuistes', j'avais déjà l'habitude des revues que j'appelle ÉPHÉNIX (pour la contraction d'éphémère et de phénix). Je continuais donc à fonder des revues *ÉCRIRE CONTRE LA NUIT*, *ITINÉRAIRES* ou à y participer *HORS-JEU*, *ALBATROZ*, *BERRY*, *D'AUTRE PART* (Suisse), etc...

Les murs ont la parole

J'ai partagé avec quelques millions d'autres l'immense espérance de 1968, j'ai souffert avec quelques millions d'autres la trahison et le reflux. À l'époque je travaillais en usine à Boulogne-Billancourt, j'en fis avec mon comité de grève un bastion pour notre grève générale.

En plus de la Sorbonne le 13 mai, au moins avions-nous libéré la parole et j'atteste qu'à Paris et en Région Parisienne - comme je le suppose en Province - les murs avaient la parole. Je me souviens pour n'en choisir que quelques-uns de bombages et graffiti que Brassai ou Prévert n'auraient pas reniés "Je crie, J'écris, N°597 378 822 334 bis de l'anonyme contrainte", "Dans le décor spectaculaire, le regard ne

rencontre que les choses et leur prix", "J'ém ékrire en fonétik", "Embrasse ton amour sans lâcher ton fusil", "Dans les chemins que nul n'avait foulés, risque tes pas ! Dans les pensées que nul n'avait pensées, risque ta tête !" *. Il y a là tout le romantisme révolutionnaire, la création spontanée, le bouillonnement des idées et des désirs, la poésie vivante. Les vieux cadres craquaient, la liberté était dans l'air, les murs avaient la parole.

*Pour ceux que ces 'Dazibaos' intéressent, ils ont été collectés (sauvés sans doute) et publiés chez TCHOU Éditeur (6F à l'époque).

La poésie des murs

Un proverbe chinois dit à peu près ceci : "Quand la musique s'arrête, continue à écouter". La grève générale de mai 68 a été arrêtée, les rêves de la 'liberté libre' eux ont continué. C'est à peu près à cette époque qu'un artiste à la générosité aussi grande que le talent se mit à faire sur des chutes de papier, des rouleaux de rotatives, de fabuleux dessins. Les gisants de la Commune de Paris collés dans les escaliers du métro Charonne, des dessins stupéfiants d'émotion pour lutter, contre l'apartheid, contre les accidents du travail, pour le droit à l'avortement. Ernest Pignon Ernest criait en silence, par la force de l'image-choc sur les murs de nos villes et de nos usines, de préférence les plus lépreux, ceux qui suent le travail et la misère. Il tatouait "la peau des murs" pour que nul n'en oublie. C'est de lui que nous tenons notre logo : son Rimbaud. C'est assez dire que notre conception de la poésie se veut *prométhéenne* et que la lettre dite "du voyant" de Rimbaud "aux semelles de vent" est un de nos socles théoriques.

La re-fondation des Voleurs de Feu/al Laerien Tan

En effet dès 1994, passée l'ivresse du retour au vieux pays, j'ai immédiatement voulu, tant les forces créatrices et la poésie me paraissent sourdre de partout de façon quasi-tellurique, océane, redémarrer l'aventure des *Voleurs de Feu*.

Dans la Bretagne toute entière, il y a du point de vue de la poésie "un génie du lieu". Je réunis très vite en Bretagne intérieure quelques poètes dont j'avais fait la connaissance, si tous étaient intéressants certains n'étaient pas intéressés. Qu'importe, j'ai continué. Avec mes amis -des poètes selon mon cœur- comme André Laude (depuis, disparu), Serge Pey, Tristan Cabral, Gérard Bloncourt, Abdellatif Laabi, Didier Manyach, Manuel Vaz, Pascal Rebetez, Yves Martin - nous savons que rien jamais n'est donné aux poètes. Ici j'ai retrouvé quelques poètes amis, une poignée, mais il en est beaucoup

d'autres, beaucoup et nous savons qu'un jour nous nous reconnaitrons. Mes amis Voleurs de Feu se présenteront eux-mêmes par des textes et des notices dans les pages suivantes que la rédaction d'*Hopala !* nous invite à investir. En attendant précisons encore notre position :

"L'heure est à la résistance. L'urgence est au cri"

[...] "Sauf à prendre le risque d'errer un jour dans les ruines des cités dévastées, à hurler de terreur sur les agoras investies par des foules offertes à la mitraille, à errer dans les campagnes abandonnées avec le balbutiement mouillé de l'idiot, le poète a droit de dire et de devoir de résistance.

Il sait s'il n'a pas laissé la société et ses séductions s'insinuer en lui, comme une eau boueuse, jusqu'à dilution, que l'heure est au cri !

Il comprend, s'il n'a pas accepté que les manipulateurs mettent les doigts dans sa tête et le 'lobotomise', que les temps sont à l'action.

Face aux pouvoirs qui oppriment, il se dresse.

Tout pouvoir est basé sur la parole : son hégémonie, son détournement, sa suppression, et dès lors il devient liberticide. Tout contre-pouvoir doit avoir sa parole, sa contre-parole, insoumise et contestataire et dès lors libertaire.

Nous savons que la poésie en elle-même n'a pas de vertu magique, que les poètes ne sauraient transcender les pesanteurs de leur époque, les coercitions de leur temps, par leur seule condition.

Nous savons également que souvent, la poésie quand elle est exclusivement intimiste, platement descriptive, hystériquement sentimentale, de laboratoire ou de circonstance, quand elle est collaborationniste ou couchée, n'est que décorative ou serve.

Nous n'avons nulles prétentions qui ne seraient que littéraires, nul plan de carrière, d'intérêts d'aucune sorte, hormis ceci : nous savons que la poésie est un art et qu'elle doit être une arme pour dire et aider à sauver la beauté du monde, la dignité de la condition humaine. Nous opposons au laminage tous azimuts de sociétés injustes et cruelles, à la folie perverse de pensées plates et molles, erratiques, notre prétention à la verticalité.

Dans cette aventure nous cherchons et trouverons nos frères humains. Nous apporterons à la redéfinition de la place de la poésie aujourd'hui, il en va nous semble-t-il de l'honneur des poètes" [...]

(Tract d'action Poétique N°2, extrait)

"Le poème se fait dans la bouche"

Si nous espérons -avec Rimbaud "que le temps d'un langage universel viendra", et affirmons avec Lautréamont "que la poésie doit être faite par tous, non par un" nous sommes aussi d'accord avec Tristan Tzara pour dire que "le poème se fait dans la bouche", et c'est pour cela que depuis des années nous œuvrons et plaidons pour des lieux de parole, de culture vivante, des maisons de la poésie, des murs-poèmes dans les cités. Chaque fois que nous le pouvons nous faisons des lectures sauvages en public, comme au Cercle Poétique (ARE-KOM) à Morlaix, à La Maison de la Fontaine à Brest, au Centre Léo Lagrange à Camaret, en plein air comme dans la Vallée du Perrier en Côtes d'Armor, au Parc de sculptures Ar Vevenn en Kreizh Breizh, au Musée des Champs à St-Ségal. Et nous dirons demain dans la rue, les halls de gare et les écoles. Nous disons parfois à plusieurs voix selon une manière qu'avaient porté à la perfection mes amis *Les Poëmiens*. Nous faisons aussi participer le public, pour que l'usage et le jeu de la parole soient partagés. Pendant 30 ans le poids du structuralisme, de la Faculté aux Maisons de la culture et aux salles de rédaction et de spectacle, a imposé sa loi sur la pensée et la création. Certains poètes tenaient salons et amphithéâtres, une certaine poésie pissait froid. De grands récitants Sternberg, Terzieff, Cuny, ne trouvaient pas d'emploi ou disaient devant des salles aux trois quarts vides. Il fallait dire à voix blanche, le lyrisme et les sentiments, l'émotion, étaient bannis, déplacés. Nous, nous avons choisi d'être des personnes déplacées parce que - nous l'avons écrit - nous préférons la poésie subversive à la poésie subvertie.

[...] Nous nous souvenons de la balle bureaucratique dans le cœur du grand Vladimir Maïakovsky, du voyage de Max Jacob : terminus Drancy, de la noire rafale fasciste dans le dos de Federico Garcia Lorca au pied des Oliviers, de Saint-Pol-Roux à Camaret assassiné dans la chair de sa fille par la soldatesque nazie. Nous nous souvenons des années de prison de Nazim Hikmet dans l'ombre bleue des coupôles de Sainte Sophie. Nous nous souvenons de la mort d'Armand Robin à l'infirmerie spéciale du Dépôt de Paris, de la disparition d'Arthur Cravan dans le Golfe du Mexique ou sur quelques improbables frontières du côté du Rio-Grande [...]

(suite p 67)

Jean-Paul Kermarrec

L'algérienne

dune est femme de sable
 du soleil coule en sa longue poitrine
 nue
 au passage des troupeaux
 la poussière se hérissé
 le chemin garde au chaud les odeurs de la chèvre
 et le scorpion s'en va jaloux de la bergère
 ruminer sous la pierre ses amours calcinés

femme-enfant
 défendue par le feu des gravières
 comment te dire je t'aime au bord de ce désert
 femme voilée
 attachée comme une ombre aux chevilles de tes pères
 condamnée à te taire
 à n'être qu'une pierre enfouie dans l'oubli
 à n'être plus qu'un trou pour y jeter ta vie
 comment goûter au lait de ton visage
 et boire l'éclaircie de tes yeux
 comment toucher l'ambre de ton corps
 aussi pur qu'un désert allumé
 comment te dire je t'aime
 femme au cœur arraché
 tu m'as jeté plein d'oiseaux dans la figure
 certains sont tombés dans le puits de mes yeux
 ils y sont encore
 quand tu me regardes
 j'entends leurs cris me traverser le corps

femme-silence
 derrière les grilles de ton cauchemar
 des incendies flambaient
 depuis l'aube tout en toi fait danser la lumière
 même tes yeux noyés dans l'ombre
 même tes rires
 étouffés à la source dès le premier murmure
 tout en toi étincelle dans l'attente du cri

peut-être le chat un chien jaune une poule
 étaient-ils venus avant toi sur cette flaque pleurer
 ô femme peut-être

Jean Paul Kermarrec est né en 1949 à Plouzané (Bretagne). Il a publié : *La Galerie*, P.J. Oswald (1972), *Le Glas La Glu* (1975), *L'Épingle à Feu* (1990), *Une Histoire de Coccinelles* (1994), *D'Herbe et de Pluie*, éd. Caractères, 1995, *Les Chants de la Lune Mandarine*, éd. Pleine Plume, 1988. Les Voleurs de Feu, 1998, *Les Chants parlés de la Dune et du Vent*, éd. Les Oyats, 1998, Grand Prix des écrivains bretons 1999, œuvre bilingue, traduction de Naig Rozmor.

peut-être avaient-ils crié sur cette flaque rouge
 et célébré avant toi l'éclair blanc du poignard
 après avoir lapé cette flaque
 bu dans le trou piqué ce nid
 dans la palpitation du sang et des mouches
 peut-être ce chat ce chien jaune cette poule
 étaient-ils venus déposer sur ton ventre et ton cou
 la brûlure de leurs pattes et leurs ombres de feu
 peut-être le chat connaissait
 le goût des doigts morts
 peut-être le chien savait le nom du petit
 peut-être la poule avait picoré dans sa main

ô femme
 toi tu ne disais rien
 le chagrin t'avait mangée toute entière
 il vomissait sur les murs du brouillard
 et de la lumière malade
 tu ne respirais plus sous ton voile
 tu suffoquais ô femme
 tu rejoignais l'abîme et l'enfant de ton ventre
 égorgé à ta porte

ô femme
 plus rien ne pourra briser
 l'épais caillot de ta douleur
 ni le ricochet des vous-vous sur le dos des collines
 ni l'archet des grillons
 dans le feu des garrigues meurtries
 ni le rire des enfants sur les toits allumés de fusils
 rien ne pourra briser ce caillot qui t'étrangle
 caillot de malheur tombé comme une nuit
 dans le cachot de ta gorge comme une épaisse glu
 parmi tes rêves où ralentissent encore
 quelques oiseaux charognards

ô femme
 tu n'oses même plus piétiner les ombres
 à peine effleures-tu la tienne
 à peine reconnais-tu ton nom
 il n'y a plus qu'une odeur de vermine
 pour parfumer ton lit
 et que le goût du sang dans ta bouche éccœurée
 il n'y a plus que le cri pour habiter tes songes
 ton cri
 et peut-être celui d'un chat
 peut-être aussi le cri d'un chien jaune
 et celui d'une poule qui fuirait sur les toits
 en caquetant après la mort

[...] Nous nous souvenons du mouchoir de dégoût enfoncé dans la bouche de l'adolescent Rimbaud et de la disparition d'Ossip Mandelstram dans les isolateurs de Vorkouta ou de Magadan ou dans quelque cave stalinienne glacée. Nous nous souvenons de l'intermède de Stanislas Rodansky et des cris blessés d'Antonin Artaud dit le "Mômo". Nous nous souvenons de tous les grands brûlés de la poésie [...].
 Action poétique ; Tract n°1 ; extrait

José Carlos González

Guardar a vida

Guardo estes portos. Sou
Um nauta desenhado
Nos retratos dos meus avós
Dos meus tios mortos na gripe espanhola
De minha tia Leonisa extinta, diluída, onde ?

Guardo estas sombras. Minha mãe que sabia
Tão pouco e tanto de tudo.
Cujo retrato guardo quando era menina.

Agora guardo este ladrar de cães
Esta constante vigília.

Fúnebres coisas por vezes nos lembram
Quem somos. Pouca coisa.
Alguns amigos passam dizem adeus.
Fúnebres coisas nos lembram o que fomos.

Guardo estes portos no mais dentro
Do peito, aonde o coração dá solavancos.
Guardo comigo a noite estremecida,
Companheira ao lado, campos alvos,
Ruas de uma cidade que se abandona.

Guardo estes portos. E resguardo
Estas vertentes do sonho.

Guardo a vida. A minha. A de todos.

José Carlos González est né à Lisbonne le 27 mai 1937, de parents galiciens. Il fut écrivain, poète, traducteur, chroniqueur littéraire et politique de la presse portugaise. Exilé politique de 1967 à 1974, il fut secrétaire des héritiers d'Albert Camus et lecteur de littérature portugaise et brésilienne aux éditions Gallimard. Il vécut en retraite en Bretagne à partir de 1996. Il a publié une vingtaine de recueils au Portugal : *Horizonte*, *Caminho...*, éd. Crisol ; deux textes en France : "Neuf préludes Celtes" aux éd. Caplan en 1998 et "Kerlaz", éd. Caractères (Paris), 2000 (édition bilingue). "Notre ami, notre camarade des combats nécessaires, notre compagnon de route vers les territoires infinis et toujours à découvrir de la poésie, vers l'utopie et l'espoir maintenus, n'est plus. La camarade, cette gueuse, lui avait donné rendez-vous jeudi 1 juin, à quelques jours de l'été. Au nom de tous les poètes et particulièrement de ceux des Voleurs de Feu, je te dis, José Carlos, ami et camarade, salut et fraternité, et j'y ajoute à la portugaise, abraço, il nous reste tes livres, ton souvenir et la saudade."

Yann Orveillon

Garder la vie

Je garde ces ports. Je suis
Un marin dessiné
Dans les portraits de mes ancêtres
De mes oncles morts pendant la grippe espagnole
De ma tante Leonisa éteinte, diluée, où ?

Je garde ces ombres. Ma mère qui savait
Si peu et tant de tout.
De qui je garde le portrait quand elle était gamine.

Maintenant je garde cet aboiement de chiens
Cette constante veille.

Des choses funèbres parfois nous rappellent
Qui nous sommes. Peu de chose.
Quelques amis passent ils disent adieu.
Des choses funèbres nous rappellent ce que nous avons été.

Je garde ces ports au plus profond
De ma poitrine, où le cœur donne des chocs.
Je garde avec moi la nuit ébranlée,
Compagne à mes côtés, les champs blancs,
Les rues d'une ville qui s'abandonne.

Je garde ces ports. Et je sauvegarde
Ces versants du rêve.

Je garde la vie. La mienne. Celle de tous.

Poème traduit du Portugais
par Marie-Claire VROMANS

"[...] Nous ne faisons pas notre poétique et notre politique avec la peau des autres. Les préciosités, les usurpations, l'esprit de cour, les plans de carrière et les petits calculs, nous sont étrangers, et leurs adeptes et pratiquants nous dégoutent "comme des châtres". Nous ne sommes pas de ceux qu'effraient la vastitude des territoires de la poésie ; il n'y a pour nous d'inatteignables confins, d'interdits, que ceux que nous imposeraient la limite extrême de nos forces, que le basculement de la raison, que l'hémorragie d'amour [...]"
Action Poétique ; Tract n°1, extrait

Tristan Cabral

Le train de Marienthal

(Extrait)

Tristan Cabral est né en 1944, d'une erreur du vent et de la mer. Il vit à Nîmes où il enseigne la philosophie. Il a publié : *Ouvrez le feu* (1975), *Du Pain et des Pierres* (1977) et *Demain quand je serai petit* (1979) aux éditions Plasma ; *Le Quaior de Prague*, éd. de l'Aube (1990) ; *Mourir à Vukovar*, éd. Cheyne (1997) ; *L'enfant d'eau*, éd. Cahiers de l'Egaré ; et *La Messe en Mort*, éd. Le Cherche-Midi (1999).

Le train de Marienthal m'a couché un hiver en grande terre étrange. Non loin de moi, une femme accroupie répétait à voix basse "l'enfant bleu va mourir...".

Les gares étaient toujours devant
Et des violons jouaient pour couvrir les rafales
On avait peint des fleurs sur les façades mortes
Et là

A travers voies
Entre des jambes immenses
Défoncées et fragiles
Je m'étais laissé naître à même le déluge

C'était bien avant terme
Non loin d'une frontière

Depuis ce jour j'habite à l'entaille des loups
Entre morts et vivants
Sous-produit dérisoire d'une guerre immobile
Et tous les jours
Je tombe vers le ciel
Et tous les jours
Je me défais
Je vis plus bas que terre

[...]

je ne défilerais pas à la paix retrouvée
je suivrais les orages
et pour finir
j'irai au fond des sources noires
où je pourrai me voir
réduit à peu de feu
réduit à peu de lieu
réduit à n'être enfin
qu'une ombre sans défaut

laissez-moi !
l'eau est à bout de force
des hommes en uniformes enterrent les miroirs
je creuse des passages à l'intérieur des heures
laissez-moi sur parole avec les morts-vivants
laissez-moi donc ouvrir des portes de secours
à ce joueur de flûte
qui descend dans le fleuve

[...]

(Tract d'Action Poétique N°6)

"[...] Accordés au monde, à droit-regard, à coigne-cœur, en état de souffrance et d'amour, debout et de loirs farouches, nous combattons les intelligences borgnes, les médiocrités satisfaites, les soumissions lâches, les calculs froids, les minimalismes qui procèdent d'une indigence de l'esprit et d'une pauvreté de sentiments, d'un aveuglement, d'une surdité volontaires intéressés.
[...]"

Action Poétique :
Tract n°1, extrait

Gilbert Joncour

On n'autopsie pas un poète

Comme une odeur de mort qui vous colle à la peau, pour qui connaît Paris et les bords de la Seine. Pour qui connaît Paris, la balance à viscères, les tiroirs, les bocaux, la puanteur des jours. Pour qui connaît des nuits, l'étrange carrefour, des vies, des cœurs, des cris, ou de ce qu'il en reste. O putain de clarté, Place Mazas, à l'entour. Comme une odeur de mort, qui vous poursuit et vous précède. Pour qui connaît l'humiliation, qui la partage sans rien dire. Et qui ne parle plus. Qui fait d'instinct vers l'autre, comme un signe de tête. Comme pour signifier qu'il est encore vivant. Qu'il a honte soudain. Qu'il n'ose plus parler. Qu'il a perdu sa langue. Comme une odeur de mort sur d'innombrables charniers. Pour qui ferme les yeux, pour qui cache ses larmes. Pour qui pleure sans bruit, pour ne pas déranger. Pour qui aime écouter sur les lèvres du vent, pour qui aime d'un trait comme on boit le silence. Pour qui connaît la sève, et tutoie les racines, et la terre, et la mer, les paroles et les vents. Pour qui protège un feu avec ses mains tremblantes. Pour qui aime écouter le rire des enfants, la symphonie des cœurs et la clarté de l'aube. Et qui souffle en solo sur l'asphyxie du temps. Et qui souffre, et qui souffre, pour habiter toujours l'éternelle rebelle, pour refuser la nuit, pour accueillir le jour.

Gilbert Joncour est né le 9 octobre 1955 à Douarnenez. Il est l'un des anciens animateurs de la revue *Quimper est poésie*. Il a publié : *Tan*, éd. Les Voleurs de Feu en 1999 (Cléder) ; *Psaumes pour une faim de ciel*, éd. Hors-Jeu en 1997 (Épinal) ; *Le Miroir sans Tain*, éd. Caractères, 1986 (Paris).

Yann Orveillon

Amour boogie

Tant de trains
Tant de trains
Vraiment
Se sont croisés
Dans ma vie
Tant de trains
Ont traversé
Mon lit
Comme des couteaux
blancs
Dans la soie bleue
De ma nuit
Tant de trains
Trains de guerre
Trains de plaisir
Trains de marchandises
Trains de mort

Trains de rêve
Trains de solitude
Trains de vie
Tant de trains
Fracassants
Dans ma tête
Sur des rails
D'infini
Où l'espérance heurtée
De mon amour boogie
Comme des battements
De cœur
Cognant dans la poitrine
Disait à celle qui partait
Tu reviendras
Tu reviendras
Tu reviendras
Tu reviendras
Tu reviendras
Tant de trains
Tant de trains vraiment
que j'allais te chercher
En voiture, mon amour !

Karantez booji

Kement a drenioù
Kement a drenioù
E gwirionez
O deus en em groaziet
Em buhez
Kement a drenioù
O deus treuzet
Ma gwele
Evel kontelloù
Gwenn
E seizenn c'hlas
Ma noz
Kement a drenioù
Trenioù a vrezel
Trenioù a blijadur
Trenioù a varc'hadourez
Trenioù a varv
Trenioù a huñvre
Trenioù a zigenvez
Trenioù a vuhez
Kement a drenioù

O strakal
Em fenn
War railhoù
A zidermen
Lee'h esper tourtet
Ma c'harantez booji
Evel lammoù
Kalon
O skei er vruched
A lare d'an hini a oa vont kuit
Dont a ri war da giz
War da giz
War da giz
War da giz
War da giz
Kement a drenioù
A drenioù e gwirionez
Ma heas d'ez kerc'hat
En oto, ma muiañ karet !

Traduction
de Marie-Thérèse Le Berre

Ils ont publié dans Les Voleurs de Feu : Tristan Cabral, Denis Chaigne, Yann Clequin, José Carlos González, Alain Jegou, Gilbert Joncour, Jean-Paul Kermarrec, Gérard Le Maire, Benoit Mely, Hervé Mesdon, Yann Orveillon, Pascal Rebetz. Ils ont traduit pour Les Voleurs de Feu : du Portugais : Marie-Claire Vromans ; du Kabyle : Malek Ouary ; du Français vers le Breton : Marie-Thérèse Le Berre ; du Français vers l'Espagnol : Rodrigo Antonioletti et Pacôme Yerma.

À propos de la notion d'action poétique

On pourrait penser qu'un fil rouge existe sans doute entre la démarche, dans les années 50, à Marseille, de Gérard Neveu, Jean Malrieu rejoint par Henri Deluy, Joseph Guglielmi, Jean Todrani entre autres qui créent *Action Poétique* (au début bulletin ronéoté, tracts puis revue).

Mais les différences sont notables : nous ne sommes pas et ne serons jamais en situation d'allégeance. Nous sommes aussi libres que possible dans cette société, ce monde aliénant. Sauf à ce qu'elle soit redéfinie, nous émettons des réserves sur la formule "la poésie doit avoir pour but la vérité pratique" (Lautréamont). Nous sommes plutôt d'accord, une fois posé notre acte poétique majeur, définie notre position (Tract N°1), avec ce que Serge Brindeau rappelait pour *Action Poétique* : "... groupes des poètes et écrivains... (des créateurs)... animés par un commun amour de l'homme, une même confiance en sa destinée".

La passion et la raison nous sont maîtresses. Nous sommes des *border-liners* que la 'folie' n'effraie pas et pour qui le dogmatisme et le sectarisme sont ennemis.

Merci à la Rédaction de *Hopala* ! de nous avoir donné l'occasion de dire notre pratique de la poésie.

Salut et fraternité
Les Voleurs de Feu

Actualité :

Le 3 juin 2000 à Camaret, s'est tenu le 1^{er} forum de la poésie en Bretagne, organisé par l'association des Écrivains Bretons et l'association des Voleurs de Feu. Au delà de la rencontre entre poètes, acteurs de la vie poétique (organisateurs de lectures poétiques, journalistes... et poètes), son but affiché (et atteint) était l'adoption d'un texte par l'assemblée réunie, profession de foi, 'cahier de doléances' destiné aux pouvoirs publics, à la presse, etc. pour une plus grande reconnaissance, promotion de la poésie et des poètes (à l'instar de ce qui existe dans d'autres régions de France ou à l'étranger) et acte de foi en faveur de la constitution d'un 'bureau poétique' et de maisons de la poésie destinés à fédérer informations et organisations de manifestations poétiques.

Contact : siège social, 32 Baly Plufern, 29233 Cléder
tél. fax : 02 98 19 54 22
e.mail : voleursdefeu@yahoo.fr

Toc-toc, aquí están "Los Correos de Breaña" !

ou les tribulations anecdotiques d'un crocodile vert brestois sur le crocodile vert brestois

Bernard Gestin

J'avais passé trois jours à La Havane, à me fondre comme je l'aime dans les rues du Centro Havana (ah, la calle Neptuno, homonyme de la miennne à Brest, la calle Vapor, la Animas, la Soledad, la Concordia, la Lealdad, la Perseverancia et, concentré des premières, la Virtudes ! Que dire de la calle Venus, sinon que comme celles déjà citées, elle se (dé)compose de maisons (dé)crépites de style nouille, paquebot, art nouveau ou même parfois de ce profil incertain qu'on oserait qualifier de *néo mudéjar caraïbe* !). J'avais parcouru la calle 23, pour la première fois, de la Rampa jusqu'au cimetière de Colón, à la recherche de *casas comisionistas* où dénicher un *sillón*¹ ou d'un *mediopunto*² que j'aurais pu, éventuellement, ramener chez moi...

J'avais aussi rencontré les responsables de l'UNEAC (Union des Artistes et Écrivains Cubains), calle 17 % (*esquina*) H, pensant pouvoir revenir avec les plans de la future *Casa de Breaña*, mais sans succès pour cette fois. Puis le matin, à 8h sonnantes, j'étais monté ("*frente al zoológico*" comme me l'avait indiqué Guy) dans le bus VIAZUL pour Trinidad. Là, tirant profit des cinq heures de trajet, j'avais rédigé et fait signer aux passagers une pétition protestant contre la projection vidéo d'un film de guerre américain extrêmement violent, *Navy Seals*, à la gloire des *Rambos* US cassant de l'autochtone dans ce qui ressemblait à un pays arabe : pas à Cuba, *memestra* !

Arrivé depuis deux jours à Trinidad, j'avais loué un vélo (pas un *Flying Tiger* chinois, ils pèsent trois tonnes !), rejoint l'embouchure du rio Guaurabo à La Boca et longé la côte jusqu'au *Grill Caribe* où j'avais nagé et ramassé de beaux galets de corail blanc. De là, j'aurais

Bernard GESTIN (el Barbu) est brestois et globe-trotter depuis toujours ; chargé de mission sur le projet de 'Fondation de Bretagne' ; revient de la République turque de Chypre-Nord.

¹ Fauteuil à bascule

² Vitrail en arc de cercle, très utilisé dans les maisons cubaines

pu continuer vers playa Ancón et son parallélépipède de béton disgracieux, ou alors obliquer à gauche, à travers la mangrove, jusqu'à Casilda, le port envasé, pour rejoindre l'ancienne cité des planteurs de café, ce que je fis : le fort vent d'est descendu de la sierra d'Escambray commençait en effet à se rafraîchir sérieusement...

Soudain, à dix mètres de ma roue avant, je vis bouger une forme sur la chaussée. M'approchant, je m'aperçus qu'il s'agissait d'un gros crabe de palétuviers : arc-bouté en position de défense sur ses pattes arrière : ses yeux noirs me dévisageaient du bout de leurs appendices cartilagineux, roses et mobiles. Il paraît qu'à une certaine époque de l'année (lorsqu'ils en pincent pour le sexe opposé), les rares véhicules qui empruntent cette route en écrasent des centaines. Victimes de leur libido voyageuse, ils ne tardent pas à exhaler un fumet voisin de celui dégagé par les abords de la criée du Guilvinec par temps de canicule (heureusement rare sous nos latitudes !).

Pour y avoir sympathisé avec Beth, jeune Californienne en rupture de marketing impliquée dans un 'non-profit' (humanitaire), avec Kate, sympathique journaliste au *Guardian* et avec Jonas, qui m'avait fait subir, en montant vers la disco troglodyte, une interro orale talmudique sur la Bretagne, ce n'est pas sans nostalgie que je quittai Trinidad.

Désireux de rejoindre Santiago, mon but initial, je me retrouvai à trois heures de l'après-midi à l'*estación de omnibuses* de Camaguey, ayant parcouru les 350 bornes du trajet Trinidad-Sancti Spiritu-Ciego de Avila-Camaguey dans une mini Fiat Polski *particular* (coût : \$ 50), pour apprendre du conducteur grand, sec et nouveau d'un bicytaxi (qui avait le sens commercial) qu'il n'y avait plus, à cette heure-ci, ni une seule *guagua*³, ni même un *taxi colectivo* pour la "*capital del Oriente*". Dégoûté, je décidai, alourdi de mon sac à dos et de sacs plastiques déjà lourds de galets et de bouquins divers, d'aller louer une voiture au proche Hôtel Camaguey.

De fil en aiguille, après une nuit chez *Toto el Chino* (propriétaire d'une *ganadería de toros* avec son frère, il m'a invité à revenir pour participer à des rodéos...) et au lieu d'aller à Santiago, je pris le chemin des écoliers, au gré de mes émotions et de mes rencontres, toujours sur la *carretera central* : le Cuba profond en somme !

C'est ainsi que je tombai à Las Tunas le Samedi de la Santa Barbara (4 Décembre), avec *cerdo asado*⁴ et orchestres sous les arcades des maisons gâteaux à la chantilly de cette petite ville

³ Autobus (vocabulaire d'origine canarienne)

⁴ Cochon grillé

accueillante. Dans un bar sombre de la grand-rue, attiré par le cadre années trente et les batteurs d'air, je restai discuter longtemps, encadré par deux vieux *borrachos*⁵ au chapeau de paille de *vaquero*⁶ et au visage buriné, descendant *rón* sur *rón*, avec le 'vénérable' de la loge maçonnique locale : lui disant que j'avais beaucoup travaillé sur l'œuvre de Nikos Kazantzaki, l'auteur de *Zorba*, il m'estomaqua en m'annonçant qu'ils avaient à la loge toutes les œuvres de celui qui, selon lui, avait atteint le grade trente-deux, un des plus hauts de la maçonnerie..

À Las Tunas, ville sans aucun touriste, tout ou presque se paye en pesos (sauf la chambre chez l'habitant cependant : il est d'ailleurs impérialiste de négocier pour baisser au moins à \$15 les \$20 habituellement sollicités 'en province') : un couple de jeunes Bretons rencontrés au retour dans l'avion (mais ils étaient sûrement bigoudens alors que je ne suis pour ma part que Léonard et qu'en plus je me soigne : après les oligo-éléments, j'essaie aujourd'hui l'acupuncture...) obtinrent partout \$12 pour deux, petit déjeuner inclus !

Parti pour Holguín tôt le matin, je prenais en stop à la sortie de Las Tunas Haydée, jeune étudiante en médecine qui, comme des dizaines de milliers de Cubains chaque jour, faisait *botella*⁷ pour rentrer chez elle à Callixto Majibacoa, 12 kilomètres plus loin. Résultat : me voilà bientôt assis sur un fauteuil à bascule à la maison avec Mlle la sœur, Mr le copain de la sœur et bientôt Madame mère qui rentrait de la planta de *gallinas*⁸ voisine avec, tout autour, pointant leurs cous et leurs museaux, pintades, dindons et cochons noirs...

Le temps de se pomponner, embarquement pour Holguín, repas au *paladar*⁹ suivi d'une virée en ville et d'une visite surprise à Gaëlle, prof à l'Université, pour lui remettre un paquet de Bretagne : "*Toc toc, aquí están los Correos de Breñaña !*" *Coucou, deiz mat ha Nedeleg laouen !* c'est le préposé de la P.B. (Post Breizhek), j'ai un colis pour vous ! Une tournée somme toute très ordinaire ; d'ailleurs le lendemain soir à Baracoa m'attendait Noël Merrien, *Kerne* récemment pensionné des PTT de Kemper Kaourintin : il y retape avec sa jeune femme *baracoense* une antique penn-ti colonial dans la rue principale de la première ville espagnole d'Amérique, ultime étape du circuit réglementaire PTT Breizh avant Guantánamo et Santiago la rebelle.

En un an, j'ai trouvé des changements : on a, dans les appartements, déplacé le portrait du Che pour faire de la place à celui du Pape, du Christ ou bien encore de la Vierge Marie, *Virgen del Cobre*¹⁰ : qui donc a prétendu que le marxisme n'était pas soluble dans l'eau bénite ??

⁵ Ivrognes
⁶ Cow-boy

⁷ "Bouteille", allusion à la position du bras et des doigts lorsqu'on fait de l'auto-stop

⁸ Élevage de poulets

⁹ Petit restaurant privé : littéralement "palais" (de la bouche...)

¹⁰ "Vierge du Cuivre", près de Santiago

Quinze jours seulement avant Noël aussi, ceux qui en ont les moyens s'étaient offerts un sapin taiwanais en plastique vert, avec guirlande lumineuse et musicale : *Jingle Bells* et *Good King Wenceslas* désormais en concurrence avec *Chan Chan* et *Son de la Loma, bis-koazh kemend-all* ! D'ailleurs, dans la rue à Cuba, on entend plus de *merenge portoriquéño* ou dominicain (Elvio Crespo fait un malheur avec *Suavemente*), de *crooners* mexicains type Julio Iglesias créole, ou bien encore de 'hip hop latino' comme celui du groupe de filles extra et pêchu Caramelo Son que de *son cubano*. Si tout le monde est fier de Compay Segundo (certains voudraient même devenir des Compay Tercero !!), personne n'a jamais entendu parler d'Ibrahim Ferrer (à ce propos, à Santiago, en rue de la rue Aguilera, je tombe en arrêt le Samedi 11 Décembre au matin, sur quelques vieux *soneros* qui s'approprièrent à jouer sous un porche, à l'angle de la Plaza de Dolores : "*Eres muy parecido a Ibrahim Ferrer*" dis-je à l'un d'eux ; "*Claro que lo soy*" me répond-t-il, "*Soy su primo Juan !*"¹¹)

J'ai quitté la vieille maison coloniale de la rue Corona % San Carlos dans l'odeur du café vert que mon hôte faisait griller dans une casserole ; à Guantánamo la veille, j'avais dû faire un détour car toute la ville, mobilisée, se rendait en colonnes à la Plaza de la Revolución pour réclamer, comme chaque jour, le retour du petit Elián (kidnappé par les émigrés anti-castristes de Miami après un naufrage) auprès de son père à Cuba.

Juste un mot, avant de vous laisser et avant une prochaine escapade à bâtons rompus, sur les 'faux amis' cubains : ainsi au restaurant, si on vous propose des *víandas*, sachez qu'il ne s'agira pas de versions locales du charolais ou du râble de lièvre, mais plus prosaïquement de tubercules comestibles (eh oui !) comme la patate douce ou le *yucca* (la racine, pas la plante verte de votre hall d'entrée...). Du *potaje*, ce n'est pas de la soupe, mais des haricots noirs (*moros*) en sauce (avec le riz à part, ça donne les fameux *moros y cristianos*) ; mélangés et plus secs à mon goût, c'est le plat national, le célèbre *congrís*.

Attention encore, mais alors soyez très vigilants, à deux autres mots trompeurs : *papaya* et *bohío* (cabane en planches et chaume héritée de l'architecture vernaculaire des indiens taïnos) ; l'un comme l'autre, mal prononcés ou selon le contexte, ne désignent ni un fruit tropical ni une chaumière, mais plutôt le lieu, féminin, de notre origine à tous.

Hasta luego, vencerémos !

¹¹ "Tu ressemble beaucoup à I. Ferrer" ; "Évidemment, je suis son cousin Juan".

La place de Youenn Drézen dans la littérature bretonne

100^{ème} anniversaire de la naissance de Youenn Drézen (Pont l'Abbé le 18 septembre 1999)

Faññ Morvannou

Lorsque Youenn Drézen commença à écrire en breton (on peut estimer que ce fut au début de l'automne 1916, nous verrons plus loin dans quelles conditions), il ne pouvait pas imaginer qu'un jour son nom serait donné à des rues de Bretagne, et encore moins que serait organisé en son honneur le triduum qui nous rassemble ici. Dans un long article, émouvant et précis, à la mémoire de son camarade Jakès Riou, enlevé à son amitié et à l'affection des siens le 14 janvier 1937, Youenn Drézen a narré par le menu la genèse de sa vocation bretonne. Quand, allant sur ses douze ans, il quitta Pont l'Abbé pour se rendre au petit séminaire des Pères de Picpus à Fontarabie (c'était le 14 juin 1911), il avait déjà beaucoup de français dans la tête, mais surtout beaucoup de breton, sa première langue, dans le cœur. Pendant cinq ans, ce cœur fut un foyer, un âtre où le breton sommeilla, tout comme la braise d'un feu que la cendre recouvre, mais aussi empêche de s'éteindre. Que se passa-t-il, entre 1906 et 1916, dans la demeure intérieure du petit garçon, puis de l'adolescent qui s'appela Yves Guillaume Le Drézen ? Il avait d'abord appris la langue de ses parents, en avait appris une autre à l'école avec interdiction de parler celle qui occupait déjà la place ; sans doute le petit Youenn avait-il intériorisé cette interdiction, sans expulser tout à fait la langue première, puis, tout à coup, en 1916, à dix-sept ans, l'adolescent avait rechoisi le vieux langage breton, qui allait être la joie de sa jeunesse et l'ivresse de sa vie.

"Dans les écoles [...], on avait coupé la langue des Indiens et, durant leur sommeil, on en avait recousu une autre à la place. En se

Ce texte est celui de la communication faite à Pont-l'Abbé, lors du colloque Youenn Drézen, au mois de septembre 1999. Il n'est question dans ce texte que de "la place de Youenn Drézen dans la littérature bretonne", c'est-à-dire en fait, bretonnante du vingtième siècle. N'est pas examiné le rôle de Youenn Drézen comme journaliste, ce qu'il fut essentiellement sur le plan professionnel. Pendant la guerre 1939-1945, Youenn Drézen tint aussi une place dans la presse bretonne, en écrivant notamment dans *Arvor* et *L'Heure Bretonne*. Cette place n'est pas étudiée ici, non pas que le problème soit étudié volontairement, mais parce que l'objet de la communication ne concernait que Youenn Drézen comme auteur de romans et nouvelles en breton, c'est-à-dire comme écrivain, dans le sens 'littéraire' strict du terme.

réveillant la nuit, dans le dortoir, il les avait vus à l'œuvre : leur peau claire leur donnait l'aspect de fantômes dans l'obscurité. Quand il avait essayé de crier, aucun son n'était sorti et il avait compris. Pendant plusieurs années, il avait vu les chiens des enseignants blancs s'engraisser en mangeant les langues qu'on leur jetait, et il avait eu la sensation que sa bouche était gonflée et desséchée par ces mots qui n'étaient pas les siens. À son retour, il était resté un an sans parler, s'octroyant ce délai pour écouter et, de la pointe extrême de sa nouvelle langue, essayer des sons semblables à ceux que font les ailes d'un oiseau"...

Louis Owens, *Le Chant du loup*

À Fontarabie, Youenn Drézen eut pour condisciples d'autres compatriotes du pays breton, et notamment les deux Jakès : Jakès Kerrien, du même cours que lui, et Jakès Riou, d'un cours après lui. Ils allaient tous les trois, chose étonnante, devenir des écrivains de langue bretonne, même si pour Kerrien, ce ne le fut que de manière éphémère. Dans la longue relation *E koun Jakez Riou (En souvenir de Jakès Riou)*, publiée dans la revue *Gwalarn* en 1938, Drézen fournit d'abondants détails sur la vie de nos jeunes Bretons à Fontarabie jusqu'au mois de juin 1916, puis au noviciat de Miranda-de-Ebro jusqu'en mars 1917 : à cette date, Youenn Drézen, quittant l'habit religieux, renonçant à devenir prêtre et missionnaire, estimant qu'il n'en avait pas la vocation. Ces cinq mois de noviciat avaient été déterminants dans sa vie à un titre tout à fait inattendu : le Père Wilfrid Muller, maître des novices, avait invité les Bretons (parmi les autres novices) à se réapproprier leur langue maternelle, pour être en mesure, plus tard, quand ils seraient prêtres, de prêcher et de confesser dans leur région d'origine, à l'occasion. L'injonction (nullement comminatoire !) du Père Wilfrid obtint chez ceux que l'on a regroupés sous l'appellation de "Trio de Fontarabie" des effets déterminants pour l'avenir même des lettres bretonnes, nos trois écrivains ayant été en effet des pionniers dans le mouvement littéraire *Gwalarn*, dont la revue du même nom déjà citée plus haut était l'expression. Rappelons les dates de nos trois auteurs : Jakès Riou, 1899-1937 ; Youenn Drézen, 1899-1972 ; Jakès Kerrien, 1900-1992.

Youenn Drézen a donc entendu l'appel du breton, il y a répondu avec un enthousiasme, une générosité, une fidélité jamais démentis. Drézen et Riou surtout, et même Kerrien pendant un temps, écrivent enfin le breton pour des raisons autres que pastorales et paroissiales, disons. Nous sommes ici en présence d'une rupture étonnante, et apparemment spontanée et inconsciente, par rapport à ce qui se pratiquait jusque-là. Naturellement, ce résultat, qui allait bien au-delà des

conseils fort modérés du Père Wilfrid Muller, ne fut atteint dans la petite troupe des novices de Miranda que par nos trois seuls compères, les autres s'en étant tenus à un objectif plus limité, celui, par exemple, d'être en mesure de confectionner un sermon pour le prochain pardon. Avec nos trois auteurs, et bien d'autres, la langue bretonne prend son autonomie et élargit ses fonctions, bien au-delà de son statut d'humble servante dans le jardinier ecclésiastique. Il n'y a absolument rien de religieux, encore moins de dévot, dans la production littéraire de nos trois écrivains. On peut dire la même chose d'Abeozen, lui-même aussi ancien séminariste. Tous ces auteurs, même Kerrien qui devint prêtre, ont opté tranquillement pour une saine et sereine neutralité, sans débat d'angoisse, ayant trouvé d'emblée et sans effort ce en quoi consiste une laïcité ouverte. Certes, il y a des élans mystiques chez Jakès Riou, mais ce qu'ils expriment, c'est le trop plein d'un cœur, et en aucune façon une démarche d'apostolat ou de conquête.

Dans le domaine qui nous occupe, Youenn Drézen constitue une réussite parfaite. Non seulement il s'est affranchi de tous les tics ecclésiastiques (s'il en avait !), mais il a tourné le dos avec résolution à l'univers clérical dans lequel il avait baigné. Son œuvre pourtant est parsemée d'allusions aux hommes d'Église, parfois même s'amuse-t-il à brosser, avec un rare bonheur, quelques portraits de religieux ou de prêtres. Souvenons-nous de ce repas au presbytère de Pont l'Abbé, dans *Itron Varia Garmez*, où les abbés Kerdraon, Quillivéré et Abgrall sont particulièrement bien croqués. Dans sa production écrite, c'est tout spécialement *Sizhun ar Breur Arturo (La semaine de Frère Arthur)* qui permet à Drézen de s'en donner à cœur joie dans des portraits d'hommes d'Église, de religieux ou de novices, et il se portait lui-même aussi, dans la mesure où cette œuvre charmante est largement autobiographique. Cette nouvelle brève, nerveuse et allègre, est du meilleur Drézen. Publiée en 1949 (Youenn a cinquante ans), elle donne le sentiment d'être le fruit d'un long mûrissement. Elle arrive aussi après les soubresauts de la guerre et de l'après-guerre, et se présente comme une sorte de bilan en milieu de parcours. On sait que Yves Le Drézen, au moment de sa prise d'habit comme novice de la congrégation de Picpus, s'était lui-même choisi le nom de religion de Frère Arthur, avec toutes les résonances celtiques attachées à pareil nom. La rencontre de Frère Arthur et de la belle Palmira dans la chapelle du noviciat de Miranda-de-Ebro, pour imaginaire qu'elle soit, traduit l'intrusion brutale et définitive de l'amour humain dans le cœur du novice. C'est là une lecture, une première lecture, flagrante, aveuglante, sans conteste. À cinquante ans, Youenn Drézen joue à faire croire au lecteur que le bon maître des novices était contre la femme et

l'amour. Il y a là comme une joyeuse impertinence dont l'auteur n'essaie pas de se priver. En filigrane pourtant, apparaissent d'autres épousailles possibles, le mariage mystique de Youenn avec une belle fille qui a nom langue bretonne : ce furent des noces barbares et ardentes. Le ci-devant Frère Arthur n'estimera jamais avoir démerité, ni être descendu des cimes, en quittant l'habit blanc de Picpus pour se rendre, en habit de tous les jours, au logis de cette gueuse sans dot qui, toute sa vie durant, fera son bonheur et son tourment, et à laquelle il vouera une fidélité de tous les instants, dans les bons comme dans les mauvais jours.

Pendant longtemps, pendant des siècles sans doute, catholicisme, notamment en Bretagne, avait plutôt bien rimé avec cléricisme... Ayant quitté Miranda-de-Ebro pour rentrer au pays à dix-sept ans et demi, Youenn Drézen a dû attendre de nombreuses années avant de trouver un emploi stable comme journaliste : ce n'est qu'en 1924 qu'il entra au *Courrier du Finistère*, hebdomadaire catholique, où il resta jusqu'en 1931. Son départ eut lieu à la suite d'un conflit avec le chanoine Cardaliaguet, directeur du journal, auquel l'un des 'papiers' de Drézen n'avait pas plu. Ce n'est pas cet incident qui pouvait réconcilier notre auteur avec les clercs. Ces derniers, à l'époque, étaient marqués, pour beaucoup d'entre eux, par un moralisme accablant et des positions crispées sur l'esthétique, laquelle, selon eux, en était toujours aux normes établies à Saint-Cyr par Madame de Maintenon : il ne fallait pas parler d'amour, il ne fallait pas écrire sur l'amour, il ne fallait pas que Racine écrive des tragédies où l'amour trouvât la moindre place (ces interdits nous ont tout de même valu *Esther* et *Athalie*). Or Drézen croyait à l'amour, terriblement. La chose éclata en 1932 avec sa nouvelle *An dour en-dro d'an inizi* (*L'eau à l'entour des îles*). C'était bien la première fois que l'amour humain faisait son entrée sous cette forme dans la littérature de langue bretonne. C'est vraiment une œuvre admirable, dont on ne se lasse pas. L'amour humain traverse ces brèves pages en faisant vivre au lecteur les délicieux ravages qu'il opère dans les cœurs. D'un seul coup, la littérature bretonne se trouve de connivence avec la modernité. Qui aurait décrit mieux que Drézen la grâce et la décontraction avec lesquelles Anna Bodri conduit la Hotchkiss de son père sur les routes du pays breton ? Si l'on fait abstraction de quelques termes nouveaux greffés sur le vieux tronc de la langue, c'est avec les mêmes mots bretons qui avaient servi à décrire les peines de l'enfer ou les rudes cheminements de l'âme vers la montagne du paradis, que Youenn Drézen pénètre dans le labyrinthe du cœur humain, ce théâtre de tous les tourments de l'amour. Ailleurs, dans *Itron Varia Garmez*, il fait dire à l'un des

prêtres de la paroisse de Pont l'Abbé : "Le diable aussi parle breton"...

De fait, ce fut chez les bien-pensants de l'enclos bretonnant un frémissement indigné, et plus tard certains clercs se fâchèrent. Décidément, l'ex-Frère Arthur, novice de Picpus, avait bien jeté son froc aux orties. L'absence de cléricisme de Youenn Drézen est éclatante, l'étonnant est que notre homme ne soit pas devenu farouchement anticlérical, mais le grand Youenn était bien incapable du moindre sectarisme, du moindre fanatisme, sauvegardé qu'il était par un cœur toujours immense, toujours généreux, et même toujours reconnaissant (il faut savoir en effet que Youenn Drézen a gardé une extrême gratitude à l'égard des Pères de Fontarabie qui avaient assuré sa formation : en 1927, accompagné de son ami Jakès Riou, il rendit visite à ses anciens maîtres, dont il a écrit qu'ils s'étaient comportés envers lui-même et envers ses condisciples "comme de véritables pères").

Quelques clercs du pays breton se fâchèrent donc, quelques-uns seulement, peut-être même n'y en eut-il que deux... Ce fut à propos de *Itron Varia Garmez*, cette véritable saga de Pont l'Abbé et du pays bigouden, que l'auteur acheva à Vannes en décembre 1936. Au moment de sa parution en 1941, Youenn Drézen dédia son ouvrage aux "mânes très chères" ("da anaon karet-dreist" de Jorj Robin, Yann Sohier et Jakès Riou, trois compagnons très aimés disparus dans la fleur de l'âge. On a peut-être raison de trouver des défauts à une notable partie de la production bretonnante qui a vu le jour à partir de 1925, dans la mouvance de *Gwalarn*. Tous ces hommes (il y a très peu d'écrivains femmes) ont droit à des circonstances atténuantes. C'est qu'ils n'avaient pas de devanciers. Le *Barzaz Breiz* lui-même n'est pas exempt de fautes graves. Le Gonidec avait remis sur pied, parfois avec rigidité, une langue bretonne écrite, qui avant lui claudiquait terriblement. La totalité des auteurs bretonnants de ce vingtième siècle qui s'achève a dû faire la conquête de la langue bretonne, ceux-là même y compris qui l'avaient eue pour parler maternel... Mais ce ne sont pas quelques fautes de syntaxe ou de mutation qui ont provoqué l'ire des clercs bretons. Nous parlons bien de *Itron Varia Garmez*, roman splendide, inégal il est vrai, où Youenn Drézen rend le plus filial et le plus généreux des hommages à sa ville natale. La sanction tomba dans le premier numéro de *Feiz ha Breiz* de l'année 1942 : "Eul leor fall, skrivet fall" ("un mauvais livre, mal écrit"). En deux articles (le premier, signé Ar buruteller (le critique littéraire), le second, signé Maodez Glanndour, autrement dit l'abbé Louis Le Floc'h, à l'époque vicaire à Guingamp), l'ouvrage de Drézen est mis à l'index... Soixante ans après, les arguments développés apparaissent bien insignifiants.

Drézen n'écrivait pas pour les éditions de la Bonne Presse. Il avait appris à Fontarabie, et ses censeurs l'avaient appris aussi, que Corneille décrivait les hommes tels qu'ils devraient être, et Racine, tels qu'ils sont. Le naturalisme de Drézen choqua, tout au moins dans certains milieux catholiques d'alors, marqués selon toute apparence par un esprit tristement borné : c'est à croire que d'aucuns auraient souhaité un procès comme pour *Madame Bovary* ou pour *La Terre des Prêtres*. Ceux qui s'offensaient du réalisme de cette œuvre auraient dû, semble-t-il, se laisser émouvoir par ce long cri d'un peuple en révolte, par toutes ces lames de révolte, de désespoir, mais aussi d'amour et d'espérance qui viennent, tout au long des pages, battre les murs de la vieille église conventuelle Notre-Dame des Carmes de Pont l'Abbé...

Dans le même numéro de *Feiz ha Breiz*, et toujours concernant *Itron Varia Garmez*, était citée en français l'opinion d'un rédacteur de La Dépêche de Brest, un certain F. Ménez, à propos de Youenn Drézen lui-même : "Sous une frêle écorce chrétienne se cache, en son âme, un naturalisme tout païen". Assurément, Youenn Drézen n'a rien d'un Bernanos breton, et, d'autre part, chez le chrétien Mauriac, elle est grande aussi la place faite au naturalisme. Ce qui semble surtout reproché à Drézen en l'occurrence, c'est la distance qu'il a prise par rapport à l'institution Église. Or les droits de la conscience individuelle et de la liberté personnelle ne sont pas négociables. Et qu'il soit permis de l'affirmer : il en est ainsi au nom même de l'Évangile. L'itinéraire intime et spirituel de Youenn Drézen n'appartient qu'à lui, et dans le domaine qui nous occupe, son cœur a toujours été plus grand, on a presque envie d'ajouter plus évangélique, que celui des détracteurs de sa liberté individuelle.

Vers l'époque où Youenn Drézen quittait Miranda-de-Ebro, Anatole France publiait *Le Jardin d'Épicure*. En voici un bref extrait :

"Le mystère de la destinée nous enveloppe tout entiers dans ses puissants arcanes, et il faut vraiment ne penser à rien pour ne pas ressentir cruellement la tragique absurdité de vivre. C'est là, c'est dans l'absolue ignorance de notre raison d'être qu'est la racine de notre tristesse et de nos dégoûts".

Or, même affranchi de la piété de son enfance, rien dans l'œuvre écrite ni dans le comportement quotidien de Youenn Drézen (et il connut bien des épreuves, notamment après la guerre), rien chez lui ne porte la marque ni de la tristesse, ni du désenchantement. Les soubresauts de l'après-guerre tout juste apaisés, il écrit son admirable *Sizhun ar Breur Arturo*, où éclate son amour de la vie, disons même son amour

de l'amour. Trois amours qui n'en font qu'un semblent avoir été les ressorts de l'existence et de l'activité littéraire bretonne de Youenn Drézen : l'amour humain, l'amour de la Bretagne et de sa langue, l'amour de l'art. Il n'y a là ni tristesse ni dégoût. L'amour de la Bretagne et du breton l'a littéralement métamorphosé, et aussi protégé dans les heures lourdes de son existence. Le personnage était pittoresque, attachant, doté d'un humour parfois féroce, mais, ce qui l'a surtout caractérisé, lui qui passait pour sceptique, c'est la fidélité, notamment dans son amitié pour Jakès Riou pendant les vingt ans où ils se sont assidûment fréquentés, et aussi dans son souci de conserver la mémoire de ce compagnon très cher après son décès.

Quelle place donc est celle de Youenn Drézen dans les lettres bretonnes ? Nous ne sommes pas dans une séance de distribution des prix. Disons que, avec Youenn Drézen et avec Jakès Riou, la Cornouaille possède deux écrivains inégalés. Mais Youenn Drézen est essentiellement Bigouden, si l'on ose s'exprimer ainsi. Et le voilà qui partage avec Pierre Hélias la gloire d'être né dans cette Bigoudénie, qui n'en est pas à deux grands hommes près ! Ce n'est pas le lieu de mettre ici en relief les différences profondes qui séparent ces deux écrivains. Au demeurant, un même amour de la langue bretonne les animait tous les deux, et sans aucun doute, la même détermination à faire en sorte que le vieux langage breton continue de vivre. Dans *Le Cheval d'Orgueil*, Pierre Hélias a laissé entendre plus d'une fois qu'il était torturé par le doute pour ce qui concerne le devenir du breton comme langue parlée. Chez ce sceptique s'avançant dans la vie et dans l'âge à la cruelle lueur d'une clairvoyance qui est allée toujours croissant, il y avait, jurant avec le doute qui semblait l'habiter, un courage et une persévérance remarquables. À la page 541 de son best-seller, Hélias écrit ces lignes :

"Un de mes amis, qui n'est pas suspect d'abandon, a fait ses comptes. En l'an 2000, dans vingt-cinq ans, les bretonnants seront vingt-cinq mille. S'il s'agit des usagers constants, quotidiens, de la langue, au train où vont les choses, c'est beaucoup, car cela témoignerait d'une belle force d'inertie. S'il s'agit de ses connaisseurs par étude et de ses utilisateurs privilégiés, c'est aussi beaucoup, bien qu'il faille sans doute se résoudre, il m'en coûte de le dire, à confier le sort du breton à l'action des intellectuels et assimilés qui risquent de tarir le cours agreste des ruisseaux pour se mirer dans un canal unique et construit de leurs mains. Mais c'est peu si, autour de ces vingt-cinq mille, il n'y a pas une foule de gens tellement imprégnés de la civilisation qui sous-tend cette langue, même perdue pour eux, qu'ils puissent à juste titre revendiquer hautement leur identité bretonne."

Le Cheval d'Orgueil fut publié trois ans après la mort de Youenn Drézen. Le grand Youenn aurait-il cosigné ce passage de son voisin de Pouldreuzic ? On peut estimer que non. Drézen appartenait à la génération des jeunes loups de *Gwalarn*. Il conserva toute sa vie l'impertinence intraitable de ses vingt ans. Lui aussi il disait avec Roparz Hémon, le fondateur de *Gwalarn* : "Le breton pour nous, c'est la liberté ; le français, l'esclavage". Mais une fois cette insolence proclamée, Drézen était tout à fait traitable : il écrivait le français à la perfection, ayant traduit, notamment, le recueil de nouvelles de son ami Jakès Riou, sous le titre *L'herbe de la Vierge*, et aussi son *Itron Varia Garmez*, sous le titre *Notre-Dame Bigoudène*. En revanche, pour ce qui concerne l'avenir du breton, il ne se résignait à aucune espèce de défaite : sa foi nationaliste, comme toute foi, dépassait le constat de la réalité, même la plus accablante. Du reste, puisque nous sommes à quelques semaines de l'an 2000, tout le monde doit à coup sûr admettre que les bretonnants sont certainement plus nombreux que les vingt-cinq mille supputés par Hélias en 1975 : au bas mot, ils sont bien cent mille, encore que ceux d'origine populaire soient en voie d'extinction. En cette fin de millénaire, nous sommes en présence d'un phénomène entièrement nouveau, même si ses premières manifestations ont déjà plus d'un siècle : c'est la fin de l'indifférence. Dorénavant, personne ne se résigne à laisser mourir une langue, pas plus en Afrique ou en Australie qu'en Bretagne, si l'on peut faire autrement. Des centaines de langues sont mortes, enfouies dans les sables de l'oubli ; certaines d'entre elles ont laissé quelques traces écrites, juste assez pour stimuler le zèle des érudits, et faire gémir les penseurs sur le grand malheur d'avoir à faire le compte de tant de civilisations disparues. De nos jours, la mort d'une langue, surtout si elle a été programmée (et celle du breton l'avait été), apparaîtrait comme l'intolérable résultat d'une barbarie qui a nom impérialisme culturel ; elle serait ressentie comme un insupportable appauvrissement pour toute l'humanité. Le devenir du breton ne fait pas oublier celui, encore plus problématique, de centaines de langues africaines par exemple...

Pour en revenir à Drézen et à Hélias, les deux gloires bretonnantes du pays bigouden, ils appartenaient tous les deux à cette catégorie des "intellectuels et assimilés" auxquels l'auteur du *Cheval d'Orgueil* se résignait difficilement à confier le sort du breton. Mais l'un et l'autre plongeaient aussi leurs racines profondes dans le peuple, et lorsqu'ils enrichissaient, perfectionnaient, embellissaient leur breton familial, ils n'avaient nullement conscience de trahir, bien au contraire. Nous avons là sans doute l'une des explications du breton si prestigieux de Youenn Drézen. Quand il s'agissait de la langue bretonne,

Drézen avait un goût prononcé pour le luxe. Non seulement ses ouvrages, tout au moins les premiers (notamment *Kan da Gornog* et *Itron Varia Garmez*), sont rehaussés par des gravures de l'artiste R.-Y. Creston, mais la langue elle-même se caractérise par une somptuosité lexicale qui la rend, c'est vrai, difficilement accessible pour un lecteur non préparé : ces apprêts montrent en réalité à quel degré de noblesse elle était portée dans le cœur et la tête de l'écrivain. Œuvres de prestige ? Sans aucun doute, seulement lisibles dans un premier temps par la troupe encore bien réduite de quelques lettrés, mais, dans la folle espérance de Youenn Drézen, lisibles un jour par tous les descendants des héros qu'il fait vivre dans *Itron Varia Garmez*. Cette œuvre est bien "une sorte d'ex-voto rutilant que Youenn Drézen a confectionné pour sa ville" (*Histoire littéraire et culturelle de la Bretagne*, t. III, p. 231).

Puisqu'il s'agit de trouver une place à Youenn Drézen dans les lettres bretonnes, il faut absolument envisager celle-ci tout près de son ami Jakès Riou. Les deux hommes avaient beaucoup de points communs, et encore plus de différences, ce qui a abouti à une exceptionnelle complémentarité. Ce sont des points bien mineurs que d'être nés l'un et l'autre en 1899, d'avoir été tous les deux de grande taille et de s'être trouvés ensemble à Fontarabie en 1911. On peut du reste à peine dire que c'est là-bas que leur amitié a pris naissance. À leur arrivée, Drézen fut admis d'emblée en cinquième, avec Kerrien, tandis que Riou, lui, dut démarrer en sixième. Bien qu'élèves d'un même établissement, dont l'effectif fut toujours modeste, Drézen et Riou eurent, d'après le témoignage formel de Kerrien, fort peu de contacts à Fontarabie, chaque "cours" constituant un groupe homogène fonctionnant presque uniquement sur lui-même. Néanmoins, Jakès Riou eut connaissance, lui qui avait encore un an à faire à Fontarabie, de ce qui se passait au noviciat de Miranda pour ce qui concerne la langue bretonne. Bref, le "Trio de Fontarabie" a bien existé dans le petit séminaire picpucien de cette localité du Pays basque espagnol, mais ce n'est que plus tard que cette expression a désigné nos auteurs dans leur activité bretonnante. Jakès Riou était de la campagne, alors que Drézen était de la ville, même si les premiers talus n'étaient pas bien loin de sa maison natale ; la mer aussi vient presque caresser les fondations de l'église Notre-Dame des Carmes, et, cette mer, Drézen lui fera une très grande place dans les trois volumes de son *Skol-Iouarn Veig Trebern* (*L'école buissonnière du petit Hervé Trébern*). Jakès Riou, lui, a vécu, pendant douze années, au rythme lent et secret d'une campagne bretonne immuable depuis le temps de la Duchesse Anne, au moins. Il a capté tout le murmure apaisant d'une nature en fête l'été comme en deuil l'hiver ; il a cueilli les premières primevères au printemps et s'est

laissé enivrer par la senteur pénétrante des violettes. Il a perçu la plainte étrange des crapauds coassant sous la lune... Il a connu le labeur et la peine des hommes, il a lui-même livré ses petits bras aux innombrables travaux de la maison et des champs ; il a entendu le rire et la chanson ponctuer la vie des hommes aux heures de joie, il a observé bien des larmes et versé les siennes aux heures tellement fréquentes où le destin semble s'acharner sur les pauvres gens. Son recueil *Geotenn ar Werc'hez (L'herbe de la Vierge)* est l'impérissable témoignage de la vie et de la mort dans son Lothey natal. Sa tendresse pour les petits, les ratés, les innocents s'exprime dans ces quelques pages en des accents inégalés. Se révèlent aussi la profondeur de son être et la touche d'infini que porte son âme comme un oiseau... À Fontarabie, en classe de seconde probablement, nos jeunes Bretons avaient traduit, dans l'*Énéide* de Virgile, l'épisode des deux amis Nisus et Euryale, si fameux au temps où il y avait des humanités latines ; si on les avait laissés lire la Bible, ils auraient également pris connaissance d'une autre amitié tout aussi célèbre, celle qui unissait David et Jonathan. Ces réminiscences, auxquelles ne s'attache, bien entendu, aucune connotation trouble ou malsaine, demeurent bien inadéquates pour caractériser l'amitié profonde qui a uni Youenn Drézen et Jakés Riou : chacun d'entre eux apportait à l'autre ce qui paraissait manquer à cet autre. Drézen trouvait sans doute chez Riou le contrepoint de ses propres richesses, mais aussi l'indicible trésor qu'est l'autre : toujours le mythe de l'androgynie, débarrassé lui aussi, de toute interprétation ambiguë. Les éclats de rire résonnent aussi dans une partie de l'œuvre de Riou, notamment dans *Dogan (le Cocu)* et surtout dans *Noménœ-Oë*, et, sur ce point, les deux hommes étaient en parfaite connivence. Mais, ce qui devait attirer Drézen chez Riou, c'est précisément cette profondeur, cette inquiétude, ce mysticisme qui ne l'habitaient pas lui spontanément. Tout au moins, ces dispositions n'apparaissent-elles pas dans son œuvre, car, il y a aussi du côté du grand Youenn un jardin secret, dont lui seul avait la clé, à savoir une pudeur bien celtique, dont il est possible que le rire, l'exubérance, l'optimisme aient été le masque protecteur, pudeur qui laisse entier le 'mystère' Youenn Drézen, tout comme il y a un mystère inviolé pour chacun d'entre nous.

Dans *Le souffle de la langue*, Claude Hagège consacre une page et demie à l'histoire sociale de la langue bretonne et il salue "l'opiniâtreté d'hommes convaincus que l'on peut enrayer le déclin d'une langue si l'on est animé d'une réelle volonté de la perpétuer" (p. 252). Youenn Drézen aurait aimé pareille déclaration où se marient utopie et raison, impertinence et lucidité. Lui-même, s'il faut absolument, en

quelques traits, risquer un portrait de l'homme, demeure le champion de la joie et de la détermination : sa joie de vivre lui a donné d'assumer sans le moindre cabotinage toutes les traverses d'une existence mouvementée. Il réduit en miettes l'image tenace, imposée par le romantisme, du "Breton triste", il fait mentir cette image fautive. Pour autant, cette bonne humeur qui est dominante dans l'ensemble de son œuvre écrite, et qui semble avoir toujours le dernier mot, malgré bien des pages dramatiques, cette bonne humeur n'est pas uniquement l'expression d'un tempérament joyeux et extraverti, elle est aussi une conquête permanente, et, on peut bien le dire, victorieuse, sur la tristesse, les déceptions, les désenchantements qui marquent souvent les fins de vie. La jeunesse de Youenn Drézen continue de faire notre joie.

Charles de Gaulle aimait à parler de la "France éternelle". Sur le plan mystique, le poète breton Jean-Pierre Calloc'h, avait pris, dès 1915, le contre-pied de cette éternité des nations : "Ma Bretagne passera, écrivait-il ; toutes les nations passeront, les petites comme les grandes". Calloc'h voyait, dans cette dissolution des nations, qui ne serait cependant effective, selon lui, que dans l'autre monde, non pas une catastrophe et une perte, mais, au contraire, une harmonie et une richesse, faites de la diversité et de l'originalité propres de chacune des nations d'ici-bas : de ce fait, il n'y aurait pas abolition et dissolution, mais métamorphose et transfiguration qui seraient source d'un bonheur à la fois universel et singulier, excluant radicalement toute insatisfaction et toute frustration. Pareille fresque mystique doit-elle être réservée pour les jours meilleurs d'un au-delà hasardeux pour les uns, impensable pour d'autres, n'ayant de consistance en tout cas que pour les chrétiens, en raison même de leur foi ? Ce transfert dans l'au-delà représenterait pour tous le danger mortel d'une démission, alors que l'existence dans cette vallée de larmes demeure pour chacun un combat inéluctable et exaltant. C'est bien ici-bas qu'on est en mesure de souhaiter une cohabitation harmonieuse des nations et des langues, avec enrichissement mutuel, et c'est bien une telle utopie qu'il faut nourrir et commencer de mettre en œuvre, génération après génération. Youenn Drézen a cru à une utopie de ce genre : il a estimé que sa patrie première n'avait pas besoin de police, de canons, ni de postes de douane pour habiter dans les cœurs. En ce sens, il a cru à une Bretagne éternelle. Né onze ans seulement après le très catholique Jean-Pierre Calloc'h, encore un ancien séminariste mais celui-ci à son corps défendant, Drézen fait un contraste presque parfait avec le poète vannetais mort à la guerre en 1917, au moment même où l'ex-Frère Arthur quittait Miranda-de-Ebro. Il le rejoint néanmoins sur un point : c'est quand il estime que "l'âme de la Bretagne" n'est pas négociable. Tous ceux

On peut consulter en outre les contributions suivantes de F. MORVANNOU :

- in *Histoire littéraire et culturelle de la Bretagne*, sous la direction de Jean BALCOU et Yves LE GALLO, t. III, "Les novices du P. Wilfrid Muller", pp. 216-232, Paris-Geneve, Champion-Slatkine, 1987 ;

- in *Études sur la Bretagne et les pays celtiques - Mélanges offerts à Yves LE GALLO*, "À propos du 'trio de Fontarbie'", pp. 386-393, Brest, CRBC, 1987 ;

- in *Armorica, Ethnologie et Sciences Humaines*, n° 6, (avril 1997), "Le dernier des trois", pp. 15-30.

qui partagent avec lui cette conviction sont, comme lui, persuadés qu'on ne peut pas troquer cette âme contre des avantages matériels, quelque légitimes et nécessaires que soient ces derniers par ailleurs. En ce sens, c'est vrai que le combat pour la langue bretonne a quelque chose d'éternel. Et il est temps de cesser de dénigrer ceux qu'anime une foi bretonne : peut-on vivre sans avoir l'une ou l'autre foi ? Du reste, cette foi bretonne est universelle tout autant, et ceux qu'elle habite, c'est le meilleur des peuples qu'ils veulent sauver, à savoir leur âme avec leur langue, leur langue avec leur âme. À étudier le breton, "il n'y a rien à gagner, mais quelque chose à donner", expliquaient des jeunes tout récemment dans une émission de télévision. Avant la découverte du silex à feu et l'arrivée des allumettes, les hommes mettaient un soin jaloux à conserver les braises d'un feu presque mort, avec la hantise que ces braises elles-mêmes ne s'éteignent. Youenn Drézen fait vraiment partie des mainteneurs de braise : sa mémoire demeure brûlante parmi nous.

La balle au bond

6 avril 2000

N.L. Catrice à Jean-Yves Le Dizez

Monsieur,

Dès le 1^{er} numéro de Noir/Blanc devenu (hélas) Hopala ! j'ai applaudi à votre entreprise. Enfin ! me disais-je, une revue qui se veut plurielle, multiple, ouverte.

Or de plus en plus en Bretagne je m'aperçois que si on n'écrit pas sur la Bretagne, son rapport à la Bretagne, la matière de Bretagne on est difficilement publié. Votre revue hélas ! semble pencher vers cette option et s'enlise dans des querelles gwenhaduesques. Demande-t-on à un auteur français d'écrire sur la France, sur sa relation identitaire, affective à la France, sur le drapeau etc...? Non, un auteur écrit, c'est tout. Jamais depuis fort longtemps l'identité de la Bretagne n'a été aussi forte, aussi reconnue. Il serait temps que les auteurs, les revues et les éditeurs d'ici cessent de se serrer frileusement autour de cette notion de Bretagne et de celtisme. Ne croyez pas que je sois anti-bretonne. Je vis ici depuis trente-six ans et j'ai œuvré pendant quinze ans à la diffusion de la poésie de Bretagne, favorisant les échanges, les courants d'air, les traductions, tant aux Tombées de la Nuit que personnellement.

Je souhaite qu' Hopala ! ne se limite pas aux questions d'identité et aux pays celtiques mais qu'elle s'ouvre plus largement sur d'autres littératures, d'autres cultures (Bravo pour le Haï-ku, la Lettre d'Amérique). Parfois, et de plus en plus, je me demande s'il y a une place pour les non-Bretons dans ce pays.

Alors vive une culture bretonne plurielle, vive les débats et la créativité, tous mots que vous aviez employés dans votre Envoi du numéro 1.

Bien cordialement

N.L. Catrice, Montgermont

Réponse de J.Y. Le Dizez à N.L. Catrice

Ce numéro devrait dissiper vos inquiétudes. Au moins six langues et cultures (autres que bretonnes) y sont présentes à un titre ou à un autre. Le changement de nom (que nous déplorons nous aussi) n'a rien changé à notre désir d'ouverture, à notre souci de confronter la culture bretonne à ses Autres. Chaque numéro a comporté un ou plusieurs textes venus d'ailleurs. S'il

nous est arrivé de nous "enliser" dans telle ou telle querelle, c'est aussi parce qu'une fois lancé, le débat, (et c'est heureux) nous échappe en grande partie et que chacun a le droit de s'exprimer ou de réagir. Sur le "celtisme", il nous a semblé au contraire que les textes que nous avons publiés (dans le cadre plus général d'un nécessaire examen des mythes fondateurs de la Bretagne actuelle) interrogeaient cette notion de façon fort critique...

Nous n'allons cependant pas nous excuser d'être une revue bretonne. C'est pour accueillir et penser la culture en Bretagne aujourd'hui que nous existons. Notre désir absolu d'accueillir l'Autre ne doit pas nous dispenser de penser le Même, dans sa complexité, dans ses différentes composantes, ses spécificités, ses valeurs, ses réalisations, ses lacunes. La culture bretonne, dont nous aimerions croire avec vous qu'elle est aujourd'hui reconnue à part entière (c'est-à-dire dans des termes dont elle reconnaisse elle-même la pertinence), a besoin de lieux où elle ose être elle-même, explorer des thèmes ou des genres qui ont, pour elle, une urgence, une résonance particulières. Certes, on ne demande pas à un auteur français d'écrire sur la France, son rapport à la France, etc., mais on enseigne bien la littérature française, y compris à l'université, c'est donc que les écrivains français sont aussi français. Si en Bretagne, on éprouve parfois le besoin d'écrire sur la Bretagne, son rapport à la Bretagne, etc., c'est sans doute parce que dans l'état actuel de la culture en Bretagne, cette démarche a un sens, qu'elle n'aurait pas dans une culture dont l'existence même n'est pas problématique. Cette *problématisation* de l'identité n'est pas le seul fait de la culture bretonne mais de la *définition même de la culture* au plan national et international.

Le dosage entre le particulier et l'universel n'est pas facile à trouver. Le particulier est parfois beaucoup plus universel qu'on ne le pense. Ce qui avance sous le nom d'universel n'est pas toujours aussi universel qu'il ne voudrait le faire croire. D'un numéro à l'autre, nous cherchons sur le plan culturel cette troisième voie qui mette un terme à la polarité qui a longtemps servi à réduire la complexité du monde et à opposer des hommes qui ne demandaient qu'à échanger et à mieux se comprendre. Ce passage du Nord-Ouest doit être étroit mais nous continuerons, comme vous, et espérons-le, avec vous, à le chercher parmi les courants d'air salutaires.

Yvon Le Men
Le jardin
des tempêtes

Yvon Le Men
Le Jardin des Tempêtes
"choix des poèmes 1971-
1996" (Flammarion, 2000).

Denise Le Dantec
Île Grande
promenade première

Denise Le Dantec,
Île Grande
Promenade première
Éditions du Laquet,
collection Terre d'Encre
(1999).



Hervé ABALAIN,
Le pays de Galle -
Identité, modernité,
Éditions Armeline,
Crozon, 2000, 300p., 145F.

Le Jardin des Tempêtes "choix des poèmes 1971- 1996"

À vingt ans, Yvon Le Men a opté pour un bien improbable métier. Faire de la poésie son occupation, à plein temps. Profession, poète !

C'était la première moitié des années 70, et l'époque plus qu'aujourd'hui était aux utopies. Laisant à sans regrets excessifs des études universitaires à peine entamées, le jeune trégorrois fait alors le pari de vivre de sa jeune plume fougueuse, rageuse, assoiffée d'absolu.

C'était le temps alors des récitals engagés, enragés, de la grande protestation bretonne à l'encontre d'une réalité française vécue comme menaçante, liberticide, castratrice. À Plogoff devant plusieurs dizaines de milliers de personnes, mais aussi dans des petites salles intimes et enfumées, Yvon Le Men enchantait ces années généreuses par la grâce d'une émotion juvénile qu'il désirait résolument contagieuse.

D'abord révoltée par essence, sa poésie évolue ensuite, à mesure que l'âge construit et nuance un homme, vers plus de douceur, de délicatesse simple, vibrante, émue mais toujours avide de partage.

L'anthologie *Le Jardin des Tempêtes* qui sort en mars 2000 des presses des éditions Flammarion relève cette gageure de retracer pareil itinéraire sauvage et hanté de tendresse à la fois. Le choix de poèmes présenté couvre significativement vingt-cinq années d'une histoire poétique personnelle qui recoupe aussi, à sa façon émerveillée, celle de la Bretagne d'aujourd'hui. On y lit son évolution, ses deuils et ses espoirs, et toujours, vaillamment, cette foi ardente en des temps meilleurs qui permet de demeurer résolument debout, tête haute.

On aurait tort toutefois de voir surtout ici un manifeste. *Le Jardin des Tempêtes* est d'abord le territoire verbal d'un homme de fidélité qui est donné à lire dans sa singularité précise, la simplicité de son talent - et aussi, ici et là, les maladroites touchantes du premier âge.

L'ouvrage reposé, on aime Yvon Le Men tant pour ses chants d'amour intacts dans leur luminosité que pour la gravité de certaines cantilènes de chagrin et de mort - inconsolables.

Retraçant un itinéraire intérieur, un quart de siècle de la vie d'un homme de la sortie de l'en-

fance à la maturité, ce florilège semble encore nous inviter à demeurer fidèles à ce mot d'ordre qui déjà donnait son titre à un recueil de 1973 : En espoir de cause...

Alain-Gabriel MONOT

Île Grande promenade première

Les éditions du Laquet consacrent leur collection Terre d'Encre à des ouvrages, poétiques ou prosodiques, qui sont autant de métaphores du "monde entier des choses".

L'écriture de ces livres est vouée à ouvrir des chemins, percer des énigmes, explorer de l'intérieur la réalité ineffable de la terre habitée. Aussi, elle s'insinue, peine, s'obstine et se désire toujours révélation, ouverture, "pierre écrite".

Île Grande promenade première de Denise Le Dantec n'échappe pas à cette gageure, mieux, elle la justifie, la transcende. On pense immédiatement, lisant ce recueil, à *Carnac* de Guillevic, auquel d'ailleurs le livre est dédié, et à toutes ces écritures du "creusement", de l'exploration des "espaces du dehors".

Une île de la Bretagne du Nord, Île Grande, est ici nommée, décrite, sondée, et avec elle sa peur, sa "face lointaine, convoitée, primitive", île à Cantou.

Il est que le travail d'incessant va-et-vient de la mer, la force du vent, la rudesse élémentaire du roc granitique ont façonné, sculpté, à la manière d'un grand secret, celui-là que la femme poète essaie de percer - autant que faire se peut - à jour.

Île Grande promenade première est donc encore un trajet bordé de métaphysique, la recherche impalpable du "lieu et de la formule", la quête de ce que l'écrivain nomme joliment "milieu doré du monde". Alors l'on marche avec Denise Le Dantec sur des chemins étroits de terre et de pierre mêlés tout au bord d'un "pour-tour douanier de huit kilomètres, que l'on parcourt en deux heures environ". Mais cette petitesse est bien-sûr univers. L'île s'offre et se dérobe en réduction d'un monde complet, précisément borné, "car la mer doit se dérouler dans son espace et même y prendre son extension majeure".

Au-delà, le recueil est encore agenda précis, méticuleusement tenu, du grand emploi du temps des marées, du flux et du reflux, de la plénitude épaisse de l'élément liquide qui vient battre le flanc des galets et des sables.

Flânerie de lisère, *Île Grande promenade première* est enfin voyage en pays de réminiscence, de mémoire originelle, de course au "cœur à cœur" sous le ciel entièrement noir des tempêtes, ou lavé d'une flaque printanière de soleil. C'est assez dire que cet ouvrage de haute mer est à lire, séance tenante, dans sa singularité, sa souveraineté altière.

ALAIN-GABRIEL MONOT

Tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur le pays de Galle

Hervé Abalain nous avait déjà donné une *Histoire du pays de Galle* (Gisserot, 1991), qui était aussi la première en français. Avec cet ouvrage, il met à la disposition du public d'indispensables clefs pour comprendre le pays de Galle d'aujourd'hui. Tordant le cou en passant à quelques mythes et légendes, il nous présente avec sobriété et sérieux ce pays largement et injustement méconnu (y compris en Bretagne) dans ses dimensions physique, historique, économique, politique, sociale, linguistique et culturelle. Bref, rien n'y manque et l'auteur n'a pas son pareil pour dénicher les statistiques qui parlent, le tableau ou la carte qui permettent de tout comprendre en un coup d'œil, le document révélateur, tel le discours (traduit par ses soins) prononcé par le prince Charles lors de la cérémonie d'ouverture de la nouvelle Assemblée le 6 mai 1999, sans oublier quelques excellentes chronologies, un glossaire fort utile, un ensemble de notices biographiques sur les principaux acteurs de l'histoire galloise, un petit guide de la topographie, contre l'incompréhensible et navrant tendance actuelle, il insiste à juste titre pour écrire "pays" sans la majuscule pour faire mieux entendre le beau nom de Galle.

J.-Y.L.D.

Portraits de Bretagne

L'édition en Bretagne se porte bien, merci. Coop Breizh lance une nouvelle collection ("Du ha Gwen") avec *Voix et visages*, d'Yves Loisel : 32 portraits d'écrivains de Bretagne, qui sont presque autant d'autopourtraits tant l'auteur sait se faire discret et laisser la parole aux écrivains ou à leurs textes. Dans chaque itinéraire, chaque écriture, il sait retenir les quelques détails qui font la singularité de chacun, traçant les contours de biographies inachevées, aux antipodes de l'hagiographie. Les hommes et les femmes qui

peuvent cet instantané de la littérature en Bretagne, il nous les montre en effet tels qu'en eux-mêmes, ordinaires, vivant et exerçant un (autre) métier, tous différents, même si tous, sans doute, pourraient faire leurs ces mots de Heather Dohollau : "l'écriture doit être absolument nécessaire à un être. Il faut que ce soit une façon de vivre" (p. 45).

Autre beau livre, au format original (25,5 x 25,5), lui aussi richement illustré, *Le Monde des Bretons*, d'Anne-Marie Kervenn-Queffélecant (Éditions Le Télégramme). En 21 chapitres, loin de tout folklore, l'auteur évoque quelques-unes des pratiques sociales (le fest-noz, la pêche à pied mais aussi les conduites à risques...), des valeurs (le goût de l'effort, l'action collective, la solidarité...) des rêves aussi qui font, selon elle, la Bretagne d'aujourd'hui. Chaque station de ce *no Breizh* ethnographique est l'occasion de portraits de gens de Bretagne qui gagnent tous à être connus, qu'ils le soient (parfois) ou pas (souvent). Car eux aussi ont quelque chose d'indéfinissable en commun, quelque chose comme le goût des autres, où la Bretagne actuelle puise peut-être sa formidable énergie.

Nul doute que le même reproche sera fait aux deux livres : celui d'être aussi partiels que partiaux. Mais outre que la prétention à l'exhaustivité eût été absurde dans un cas comme dans l'autre, ils gagnent au contraire à éviter toute tentation totalisante, à faire la part du hasard et le pari du cœur.

J.-Y.L.D.

Anatomie de l'Université

On le sait : le roman satirique ayant pour cadre l'Université est, dans le monde anglo-américain, presque un genre à lui tout seul. On pense à Nabokov, Philip Roth ou, bien entendu, David Lodge. Curieusement, sauf erreur, personne ne s'y était essayé en français avant que Philippe Chardin ne vienne combler cette lacune. Son désopilant *Alma Mater* nous présente une galerie de personnages (Monsieur Chouffery, Cruchassou, Eliane et Madeleine, Acaste et consorts) dignes de La Bruyère. Ne cherchez pas l'exotisme aux antipodes : il est dans nos universités. En une centaine de tableaux incisifs, Chardin dissèque en anthropologue averti (il est du milieu) les étranges passions, spirituelles ou charnelles, d'une étonnante tribu.

J.-Y.L.D.

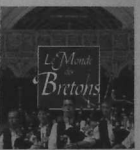
La Nuit Blanche

Je lisais *La Nuit Blanche* et j'étais sous le charme. Lisant, ah oui lisant avidement, comme à grandes goulées impatientes d'une eau dure, fraîche et froide.

Et courant encore d'une ligne l'autre, fièvre contradictoire qui désire à la fois de la page lui



Yves Loisel, *Voix et visages*. Rencontres avec 32 écrivains de Bretagne, Coop Breizh, 2000, 201p, 129F.



Anne-Marie Kervenn-Queffélecant, *Le Monde des Bretons*, Éditions Le Télégramme, 2000, 110p, 165F.



Philippe Chardin, *Alma Mater*, roman, Séguyer, 2000, 160p, 80F.

épuiser tout le suc en même temps que découvrir, vite, plus vite, la suivante.

C'est que la façon romanesque d'Hervé Bellec est une école d'émotion qui ne se découvre que comme à regret, avec cette pudeur bourrée des belles écritures de la part sensible.

Prosateur poignant, au *négligé* savamment délicat et finement bordé d'une belle poésie farouche qui rougirait un peu de dire son nom. Hervé Bellec est un pur. Sans doute est-il ennuyé par telles écritures d'aujourd'hui (ou d'hier, déjà), tel pseudo-lyrisme affecté, si replet, si court, si satisfait de lui-même, telles fadeurs languissantes. Aussi bien *La Mort Blanche* va à l'essentiel : il s'agit de dire une perte, de nommer une douleur. Une femme, une amie va mourir, est morte, et on l'enterre.

Ainsi suivant à la simple lettre le fil chétif de cet *avis de décès*, le roman travaille au plus serré du chagrin, des paroles à fleur de bouche, du grand paradoxe de la cohérence néanmoins vertigineuse des temps de deuil. Par sa brièveté caustique, son cynisme déchiré, son art précis de la désillusion, le romancier s'acharne à porter le haut témoignage de ce désastre que toujours nous croisons, la compagnie de la mort qui, pour dire le vrai, nous constitue.

Hervé Bellec est un écrivain navré : nulle foi, nulle rédemption pour accompagner d'un peu de douceur irrationnelle son goût de cendres aux lèvres. Rien qu'un adieu violent donc, *La Nuit Blanche* est au sens propre un désenchantement. Un livre de Bretagne aussi, avec ses paysages incendiés de beauté, la mer qui s'engouffre sous le pont de l'Iroise au pied des rochers noirs, son sel de larmes océaniques qui colent aux paupières lourdes, aux joues lavées et tièdes. Un roman comme un temps de sanglots, une hésitation à décider si l'on peut vivre encore, exister, tout supporter enfin, une écriture lapidaire vraiment, et qui donne à souffrir. Mais sans doute n'est-on vraiment soi, dans la lucidité conquise et acceptable que si l'on peut, au bout du compte faire sienne cette beauté violente qui irradie de ces pages comme retournées de l'intérieur : lors l'écrivain paraît écrire en blanc lacté sur le fond noir éternel de notre condition.

Alain-Gabriel MONOT

Rimbaud Revue

Les revues, on le sait, sont des laboratoires. Souvent mal connues du public, nombreuses, inégales, elles s'obstinent, tenaces, à creuser leur sillon, à dire leurs préférences, parfois leur rébellion.

Rimbaud Revue décline sa dernière livraison, la vingtième, sous l'étendard radicalement noir de l'insoumission et de la mort. Faisant l'éloge de l'écrivain, du poète, en éternelle *ête de file* des séditieux et des réfractaires, l'édition dépeint la fatale tendance de la littérature contemporaine à la "congestion des mots,

[l]'janémie des idées". À rebours de cette régression, du "clapotement monotone d'un langage grandiloquent et vide", le sommaire propose, entre autres, une "poésie en mouvement", c'est à dire l'ambition d'un discours qui constitue l'exacte manifestation d'une humanité debout, en marche, et qui jamais ne tremble, ni se taise, ni ne plie.

C'est bien le moins en effet pour une publication qui choisit de se placer sous le signe saugave de "l'adolescent de Castelville" et partant, de René Char, qui sut désigner comme nul autre son "élan absurde du corps et de l'âme, ce boulet de canon qui atteint sa cible en la faisant éclater, oui c'est bien là la vie d'un homme."

Jean Rousselot, André Chéhid, Jean Breton, Salah Sétit, Claude de Burnie, donnent alors à lire des vers de feu et de fougue, la marque de leurs *déterminations* (le titre est de Jean Rousselot), de leur refus obstiné, frontal, d'un monde ployé sous le fardeau immémorial de la servitude et de la résignation. Leurs poèmes sont autant d'éloges de la vie dangereuse, chère à Blaise Cendrars, des paris sur l'abîme, du refus de toute injonction. Leurs mots chantent et s'enchantent au vertige de cette liberté grande, inconditionnelle, qu'ils revendiquent. Ainsi Claude de Burnie qui "sut qu'elle ne serait jamais une feuille de chêne, qu'elle ne serait plus que le voyage, l'espoir, la déresse, l'attente". Ainsi, également, André Chéhid interrogeant à phrases anxieuses le mystère ontologique de notre condition, l'habitat précaire que nous nous sommes forgés au sein de cette inconnue demeurée telle, mais notre suffocation toujours à l'intérieur de cette énigme : "Pour m'en sortir : je chante, je joue, je crie, je danse [...] Souvent je pulvérise façades, masques, personnages. Je défaits des mailles, j'écarte les étau, je me rejoins."

Plus radicale encore que ces écritures de la tension et de la volonté, *Rimbaud Revue* donne aussi à connaître cet autre versant de la poésie, son *ubac*, quand elle se construit en haine de soi, déconstruction volontaire, panoplie macabre. Ici la langue est vouée à dire la rage et la tempête, et le néant, l'angoisse et l'écrasement, la mort, lieu sans nom, vieille amie hideuse. "L'homme est adossé à la mort comme le causeur à la cheminée" écrivait Valéry. Sylvia Plath, Paul Celan, Francis Giangué, tous "maudits" ne disent pas autre chose que cette épouvante à vivre, ce ballet funèbre de l'existence où chacun tient, hagard, sa partie. On lira là des textes hantés, navrés, magnifiques et déchirés. Mais *Rimbaud Revue* est encore recueil d'études, de notes de lecture de littérature bretonne d'expression française par la plume de Marie-Josée Christen, notamment, de nouvelles, dont l'une, *Le Défi*, venue en toute causticité de Maria Vargas Llosa était inédite jusque-là en Français.

Pour les hispanistes enfin, *Neruda Internacional*, jumelle de *Rimbaud Revue* offre, dans le même numéro, des poèmes de Francisco Azeula, de Luis Ricardo Furlan, entre autres voix de qualité.



Hervé Bellec.
La Nuit Blanche,
Nil Éditions, 2000.



Rimbaud Revue, Annuel international de création littéraire, jumelée avec la revue en espagnol *Neruda Internacional*, Éditions John Donne & Cie ; BP 49, 22130 Plancoët, 19 €

À venir

23' Gouel ar Filmou/ Festival du cinéma, Douarnenez (19-26 Août 2000)

À ne pas manquer, ce grand rendez-vous annuel (et convivial en diable !) du cinéma en Bretagne. "La culture invitée", comme on dirait à *hopala !* est l'Italie ou plutôt (et mieux), (Brioi) Italia/ les Italiés). L'édition 2000 proposera un nouveau regard sur le cinéma italien, une relecture en quelque sorte de grands classiques (Visconti, Olmi, Rossellini...) ou d'œuvres plus récentes (Amelio, Calopresti, Segre, Cabiddu, Winspeare, Torre...) à la lumière de la diversité géographique, culturelle et linguistique de la péninsule. Autour de ce thème central, comme tous les ans, un foisonnement d'activités et de manifestations : un hommage appuyé à Jean-Michel Carré, les Journées et Compétition Bretagne, un stage littéraire (autour du roman poétique italien), des débats (tous les jours à 18h, sur les régions, les langues, les rapports Nord/Sud, le fédéralisme...), une exposition (photographies de la Sicilienne Letizia Battaglia), des concerts (BF15, Veillon-Riou...) et une nouveauté : une compétition européenne ouverte aux longs métrages de fiction (totalement ou partiellement) en langue minorisée. Enfin, détail important, tout au long du festival, des animations pour les enfants (contes italiens, concours "Pinochio dans tous ses états"...). Ah ! Douarn !

Festival de Cinéma, BP 206, 29172 Douarnenez cedex.
Tél 02 98 92 09 21 - Fax 02 98 92 28 10 - e-mail : fdz@wanadoo.fr
web : www.kerys.com/festival

Exposition

En septembre, à GUERLESQUIN (Finistère), l'Académie du Taureau/Poellgor an Tarv exposera des œuvres de 24 artistes dont Morley Troman, Fanch Vidament, Jean-Yves André, Hervé Mesdon, Christian Tonnelier, Marc Digois, sans oublier des céramistes comme Annie Mac Gregor ou la famille Taburet. L'accent sera mis sur la diversité linguistique (cheval de bataille de cette association animée par l'artiste Arnel Le Sec'h) puisque dix langues (en plus du français et du breton) seront représentées. Au programme, également, deux conférences de Margot Bruyère et Yves Loisel et, comme chaque année, la Soirée de la Poésie et de la Musique.

Un riche panorama au bout du compte pour cheminer de manière absolument subjective dans des textes prodigieusement divers, mais que lie toujours la haute démarche grave, proprement spirituelle, d'écrivains qui sont avant tout des *quêteurs de sens*.

Alain-Gabriel MONOT

Arsenal n°2

Voici donc la 2^e livraison d'Arsenal - ce n'est que lorsque le n°2 paraît que l'on peut parler de revue, le n°1 n'étant qu'une promesse.

Polyphonie sans-frontière où le monde apparaît souvent en sourdine, en écho de la chose écrite, *Arsenal* publie "des extraits significatifs de la parole littéraire ouverte aux possibles : poésie, prose poétique, extrait de roman et d'autobiographie, entretien, essai" (extrait de l'édition n°1).

La poésie tient ici une place importante. Comme il m'arrive rarement de boire sans retenir la parole d'un poète, j'aime autant m'en tenir à celle de B. Barnard, parce qu'elle se prend pour ce qu'elle est (de la poésie), et ne se déguise pas en silence ou en provocation esthétisants : "J'habite dans la suave saleté du Sud, [...] Le nord me brûle ! / Comme un humaniste, j'entends l'hébreu dans la rue / et vois la frontière linguistique dans mon lorgnon" (extrait de *Anvers*). Images concrètes, sens de l'élipse, forme ramassée, brassement aimant du temps, des lieux et des hommes, et peut-être, qui sait, les spectres de Cendrars et d'Appolinaire : tout ce que j'aime.

Lire également la poésie lapidaire et acérée de S. Howe, traduite de l'américain.

J. Kergrist se tire avec méthode et bonheur du périlleux exercice d'auto-mémoire sans passer pour un ancien combattant (il est toujours délicat de chercher à fixer le souvenir d'un art "nomade", le théâtre en l'occurrence).

Bruno et Abdul, enfin, débambulent dans un fourgon de colleurs d'affiches à travers l'Italie sous la plume légère et réaliste de F. Marchion... Et que les autres auteurs me pardonnent : voici déjà la fin d'une chronique filée à l'anglais...

Manuel Cortella



23' Gouel ar Filmou/ Festival du cinéma, Douarnenez (19-26 Août 2000)



Arsenal, littératures Éditions até BP 66614 29266 Brest cedex, 90F

URZH-PRENAN / BON DE COMMANDE

Ao / M Itr / Mme

Anv / Nom

Chomlec'h / Adresse

a ra urzh da gas / déclare commander skouerenn a / exemplaires de

- hopala* / n° 0 (mars-mai 1999) (noir/blanc n°1) 70 L/F* (franco de port)
- hopala* / n°1 (juin-août 1999) 70 L/F* (franco de port)
- hopala* / n°2 (septembre-novembre 1999) 70 L/F* (franco de port)
- hopala* / n°3 (décembre 1999-février 2000) 70 L/F* (franco de port)
- hopala* / n°4 (mars-mai 2000) 70 L/F* (franco de port)
- hopala* / n°5 (juillet-octobre 2000) 70 L/F* (franco de port)

Lakit ur groaz dirak an niverenn divizet / Cocher les n° concernés

Sammad / Montant de la commande L/F TTC
 - 10% distaol / remise de 10% sur le montant total à partir de 2 ouvrages commandés
 - 20% distaol / remise de 20% sur le montant total à partir de 4 ouvrages commandés

Hollad da baeñ / Montant total de la commande :
 (distaol/remise) = L/F TTC

Kavit aman ur chekenn pe ur chekenn-bost e gourc'hemenn *hopala*-débats / Ci-joint mon règlement par chèque bancaire ou postal établi à l'ordre de *hopala* -débats

Deiziad / Date

Sinadur / Signature

Urzh-prenan da gas da / Bon de commande à retourner à :

hopala / BP 27, 29470 Plougastel-Daoulas (France)

*Sauf étranger : Union Européenne 80 FF (avec remises identiques) ; reste du monde 85 FF (avec remises identiques) ; pour les modes de paiement, nous consulter

KOUMANANT / ABONNEMENT

Ao / M Itr / Mme

Anv / Nom

Chomlec'h / Adresse

a asant da vezañ koumanantet d'ar rollen *hopala* / I / souscrit un abonnement à la revue *hopala* / I / adalek an n° / à partir du n° (compris)

Kel'hit ar feur, e Lur c'hall, hag ar badalezh divizet / Entourer le tarif, en FF, et la durée choisie :

	Normal	Soutien	Etudiants	Institu- tionnels (Biblioth.)	Union Eur*	Autres pays*
1 bloaz / an (3 n°)	165	195	135	260	195	210
2 vloaz / an (6 n°)	315	425	255	510	375	405

Deiziad / Date

Sinadur / Signature

Chekenn pe ur chekenn-bost e gourc'hemenn *hopala* / I /
 Chèque bancaire ou postal à établir à l'ordre de *hopala* / I - débats

Kasit ho chekenn da / À retourner, accompagné de votre paiement, sous enveloppe affranchie à :
hopala BP 27, 29470 Plougastel-Daoulas (France)

Goulennit kuzul diganeomp evit an doareoù da baeñ / Pour les modes de paiement, nous consulter

Achévé d'imprimer
 sur les presses de Cloître Imprimeurs à Saint-Thonan
 le deuxième trimestre 2000.

4^{me} de couverture
 Plus lointaine est la source
 Plus longtemps court le fil de l'eau

Couverture
 L'art
 Calligraphies de Chu Hsiu-Chin

Dépôt légal n° 954

源遠流長

琴韻
琴韻
琴韻